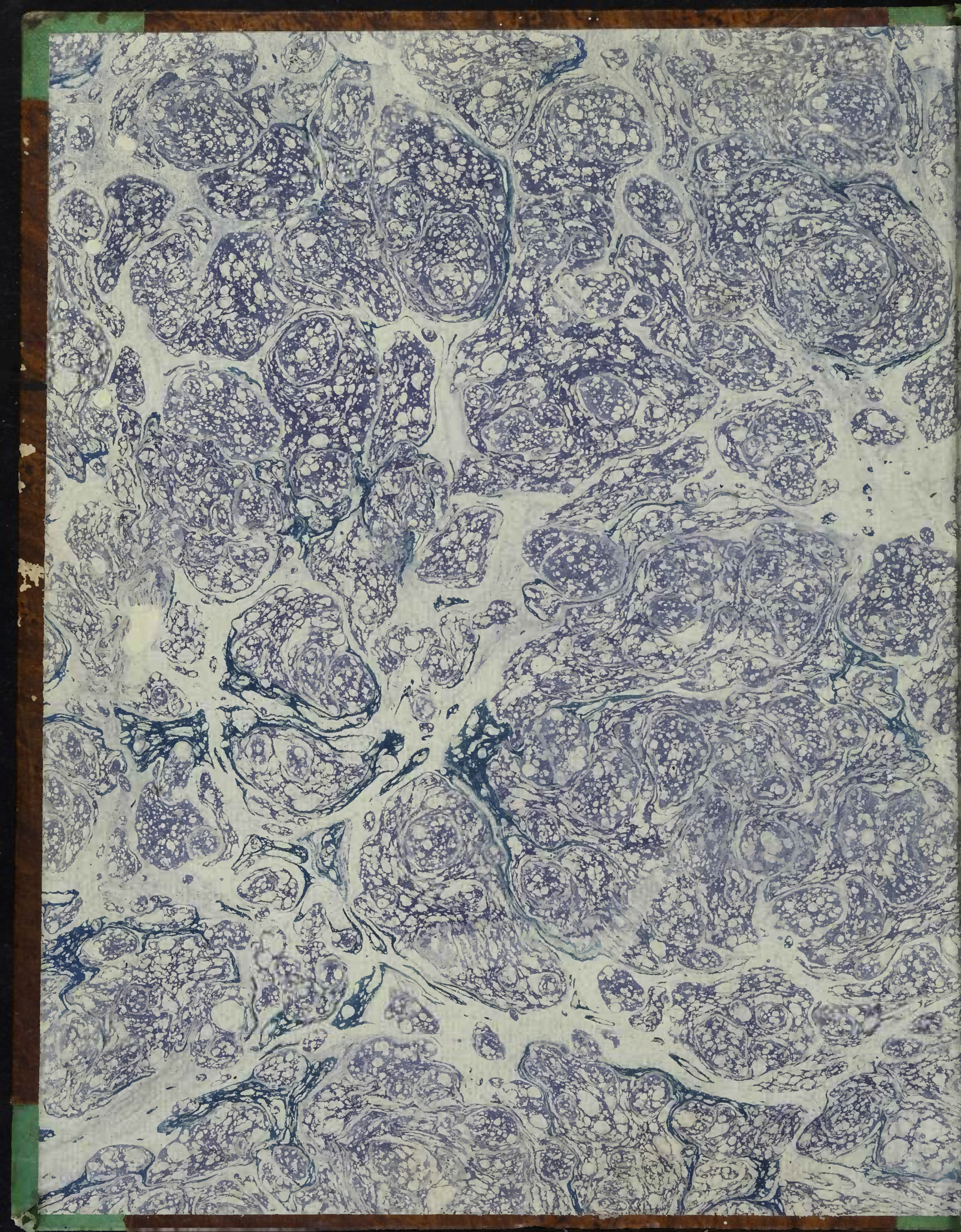
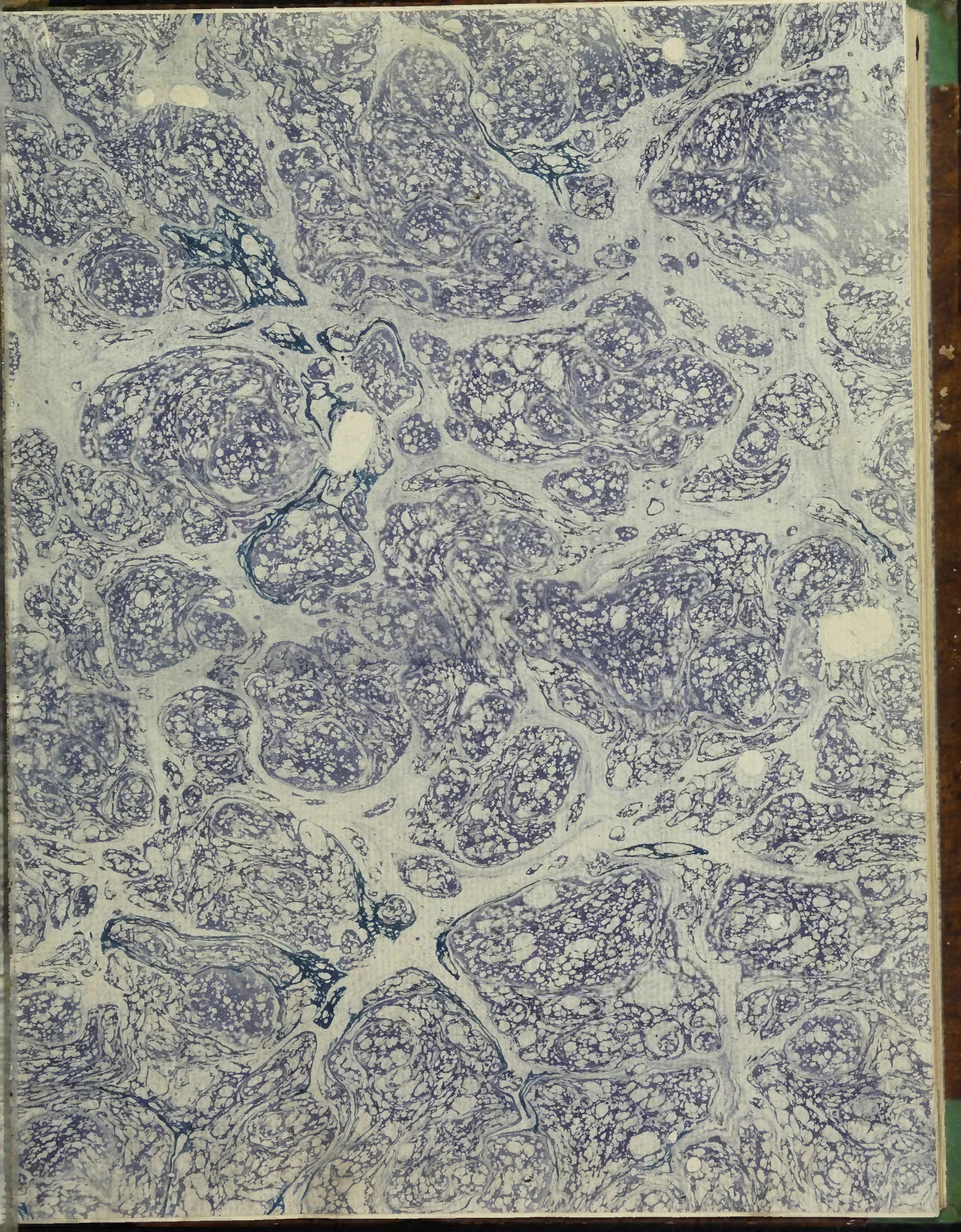

12.
12





N°.

Co

La bagatelle, la Science,
les chimeres, les riens, tout est bon;
Je soutiens qu'il faut de tout aux entretiens.

– Prière, Laus Deo.

Je crois en Vous, mon Dieu, mais fortifiez ma foi; j'espère en Vous, assurez mon espérance. Je vous aime, redoublez mon amour: j'ai un regret sensible de Vous avoir offensé, augmentez mon repentir.

– Je Vous adore, ô mon Dieu, comme mon premier principe; je Vous désire comme ma dernière fin; je Vous remercie comme mon bienfaiteur continuel, je Vous invoque comme mon souverain défenseur.

– Mon Dieu, daignez me régler par Votre sagesse, me contenir par Votre justice, me consoler par Votre miséricorde, & me protéger par Votre puissance.

– Je Vous offre, ô mon Dieu mes pensées, mes paroles, mes actions, mes souffrances; je ne veux penser qu'à Vous, agir selon Vous, & ne souffrir que pour Vous.

– Je Vous prie, ô mon Dieu d'éclairer mon entendement, d'embraser ma volonté, de purifier mon corps, & de sanctifier mon âme.

– Animez-moi, mon Dieu à expier mes offenses passées, à surmonter mes tentations à l'avenir, à

à corriger les passions qui me dominent & a pratiquer les vertus qui me conviennent.

= Que mon cœur, Ô mon Dieu soit rempli de tendresse pour vos bontés, d'aversion pour mes défauts, de Zèle pour le prochain & de mépris pour le monde.

= Que mon esprit, Ô mon Dieu, soit toujours rempli du soin d'être charitable envers les pauvres, fidèle à mes amis & indulgent envers mes ennemis.

= Venez à mon secours, Ô mon Dieu, pour vaincre la volupté par la mortification, l'avarice par l'aumône, la colère par la douceur, & la tiédeur par la dévotion.

= Rendez-moi, Ô mon Dieu, prudent dans les entreprises, courageux dans les dangers, patient dans les traverses & humble dans les succès.

= Faites, Ô mon Dieu, que je n'oublie jamais de joindre l'attention à mes prières, la tempérance à mes repas, & la constance à mes résolutions.

= Seigneur, inspirez-moi le soin d'avoir toujours une conscience droite, un extérieur modeste, une conversation édifiante & une conduite régulière.

= Que j'aie une continuelle application à dompter

la nature, à seconder la grace, à garder la loi & à mériter le salut.

" Découvrez-moi, mon Dieu quelle est la petitesse de la terre, la grandeur du ciel, la brièveté du tems & la longueur de l'éternité.

" Enfin, faites ô mon Dieu, que je me prépare à la mort, que je craigne votre jugement, que j'évite l'enfer, & que j'obtienne le paradis. Amen. —

— La générosité, la bonne foi, la candeur & la justice, voilà les vertus qu'il faut porter dans les affaires, sans quoi, votre réputation & votre existence ne seraient jamais solides.

— Au barreau, protégeant la veuve & le pupile
C'est là qu'à l'honnorable on peut joindre l'utile.
Sur la gloire & le gain établir sa maison
& ne devoir qu'à soi, sa fortune & son nom.

— Un roi avait condamné un de ses sujets à mort; ce malheureux lui demanda grace, mais inutilement, le roi était inflexible: Quand ce condamné vit qu'il fallait périr, son cœur s'irrita, sa langue s'enfla & il chargea le monarque d'injures; le monarque voyait que cet homme parlait, mais

il ne l'entendait pas. il demanda à un de ses courtisans ce qu'il disait & ce courtisan lui répondit.

: Prince, il dit que celui qui fera miséricorde l'obtiendra
: dans l'autre où nous serons tous jugez.

Le monarque touché de ce discours, accorda la vie au coupable; mais un autre courtisan ouvrit la bouche & dit au premier qu'il ne convenait pas à des hommes comme eux de mentir à leur souverain, & au souverain que ce misérable s'était exhalé contre lui en injures: le prince prit la parole & dit à celui-ci.

: J'aime mieux son mensonge que ta vérité, son mensonge
: m'a fait faire une action de miséricorde, ta vérité
: m'en eut fait faire une de sévérité; son mensonge a
: sauvé la vie, ta vérité eut donné la mort.

Se tournant ensuite vers l'autre, il ajouta — Cependant qu'on ne me mente jamais.

~

— Il est difficile d'écrire une histoire contemporaine parceque tous ceux qui ont vû les mêmes événemens les ont vus avec des ïeux differens, les temoins se contredisent; Quant à l'histoire d'un roi, il faudrait pour la bien écrire que tous les temoins fussent morts.

: à Rome, pour faire un saint, on attend que ses maitresses, ses créanciers, ses valets de chambre ses pages &c. &c. soient enterrés.

~

— La Jouissance d'une Volupté pure, est ce qu'il y a de plus réel pour nous dans ce monde; j'entends cette Volupté dont parle Montaigne & qui ne donne point dans l'excès d'une débauche outrée.

— Le Roi de Prusse disait à Voltaire, en lui écrivant de Landshut en 1759.

„ Vous croyez qu'on n'a du Courage que par honneur,
„ j'ose vous dire qu'il y a plus d'une sorte de Courage:
„ celui qui vient du tempérament qui est admirable pour
„ le commun soldat; celui qui vient de la réflexion
„ qui convient à l'officier, celui qu'inspire l'amour de la
„ patrie que tout bon citoyen doit avoir, enfin celui qui
„ doit son origine au fanatisme de la gloire que l'on
„ admire dans Alexandre, dans César, dans Charles 12.
„ & dans le grand Condé; voilà les différens instincts qui
„ conduisent les hommes au danger. le péril en soi-
„ même n'a rien d'attrayant ni d'agréable, mais on
„ ne pense guère au risque quand on est une fois
„ engagé. on a des exemples même, que des Généraux
„ au désespoir de voir une bataille sur le point d'être
„ perdue, se sont faits tuer exprès pour ne point survivre
„ à leur honte; je vous assure même que j'ai vu exercer
„ de grandes vertus dans les batailles & qu'on n'y est

" pas aussi impitoyable que vous le croyez; je pourrais vous en citer mille exemples, je me borne à un seul: à la bataille de Rosback un officier français blessé & couché sur la place demandait à cor & à cri un lavement; voulez-vous bien croire que ces personnes officieuses se sont empressées pour le lui procurer? un lavement anodin reçu sur un champ de bataille, en présence d'une armée, cela est certainement singulier, mais cela est vrai, & connu de tout le monde. dans cette tragi-comédie que nous jouons, il arrive des aventures qui ne ressemblent à rien, mais il faut avouer qu'elles sont cruellement adressées.

— Frédéric dans la même lettre, lui dit.

" L'abominable entreprise de Damiens, le cruel assassinat intenté contre le roi de Portugal sont de ces attentats qui se commettent en paix comme en guerre; ce sont les suites de la fureur & de l'aveuglem.t d'un zèle absurde: l'homme restera malgré les écoles de la philosophie la plus méchante bête de l'univers; la superstition, l'intérêt, la vengeance, la trahison, l'ingratitude, produiront jusqu'à la fin des siècles, des scènes sanglantes & tragiques, parceque les passions, & très rarement la raison,

nous

„ nous gouvernent. il y aura toujours des guerres, des
„ procès, des dévastations, des pestes, des tremblemens de
„ terre, des banqueroutes; c'est sur ces matieres que
„ roulent toutes les annales de l'univers. — Ne mettez
„ donc point sur le compte de la guerre des malheurs
„ & des calamités qui n'y ont aucun raport.

— On sait que le missionaire Pere Bridaine
prêcha pendant plus de 40. ans dans les principales
villes, dans les villages, au milieu des places publiques &
des campagnes & se faisant entendre avec une voix de
tonnerre de toutes les extremités d'un auditoire de 15. à
20. mille personnes.

= en mars 1755. ce célèbre prédicateur fut invité
à prêcher dans l'Eglise de St. Sulpice à Paris; le bruit
s'en étant répandu à la cour, les plus grands seigneurs
voulurent entendre cet habile homme dont la renommée
avait déja publié les merveilles; ce missionaire monta
en chaire sans préparation selon sa coutume & après
avoir parcouru de l'œil son auditoire sans se laisser
intimider par les considérations de la vanité & l'éclat
des dignités, la vue du grand nombre de personnes de
distinction qui le composaient, lui inspira l'exorde
suivant que l'art n'aurait jamais pu produire & qui

au Jugement des Critiques n'est point indigne de Bossuet & de Demosthenes –

– à la vüe d'un auditoire si nouveau pour moi, il semble
" mes frères, que je ne devrais ouvrir la bouche que pour
" demander grace en faveur d'un pauvre missionaire dépourvu
" de tous les talens que vous exigez, quand on vient vous
" parler de votre salut. J'éprouve cependant aujourd'hui un
" sentiment bien différent, & si je suis humilié, gardez-vous
" de croire que je m'abaisse aux misérables inquiétudes
" de la vanité – à Dieu ne plaise qu'un ministre du ciel
" pense jamais avoir besoin d'excuse auprès de vous ! car
" qui que vous soyez, vous n'êtes, comme moi que des
" pécheurs : c'est devant votre Dieu & le mien que je me
" suis pressé dans ce moment de fraper ma poitrine.
" Jusqu'a present, j'ai publié les Justices du très haut
" dans des temples couverts de chaume, j'ai préché les
" rigueurs de la pénitence à des infortunés qui manquaient
" de pain ; j'ai annoncé aux bons habitans des campagnes
" les vérités les plus effrayantes de ma religion ; qu'ai-je
" fait malheureux ? j'ai contristé les pauvres les meilleurs
" amis de mon Dieu, j'ai porté l'épouvante & la douleur
" dans ces âmes simples & fidèles que j'aurais du plaindre
" et consoler ! c'est ici, où mes regards ne tombent que
" sur des grands, sur des riches sur des opresseurs de
– l'humanité

l'humanité souffrante, ou sur des pécheurs audacieux & endurcis,
„ ah! c'est ici seulement qu'il fallait faire retentir la parole
„ sainte dans toute la force de son tonnerre & placer avec moi
„ dans cette chaire, d'un côté la mort qui vous menace & de
„ l'autre, mon grand Dieu qui vient vous juger: je tiens
„ aujourd'hui votre sentence à la main, tremblez donc devant
„ moi, hommes superbes & dédaigneux qui m'écoutez!... la
„ nécessité du salut, la certitude de la mort, l'incertitude
„ de cette heure si effroyable pour vous, l'impénitence
„ finale, le jugement dernier, le petit nombre des élus, l'enfer,
„ & par dessus tout l'éternité...... l'éternité! voilà les
„ sujets dont je viens vous entretenir & que j'aurais dû
„ sans doute réserver pour vous seuls. eh! ...... qu'ai-je
„ besoin de vos suffrages qui me damneraient peut-être
„ sans vous sauver? Dieu va vous émouvoir, pendant que
„ son indigne ministre vous parlera, car j'ai acquis une
„ longue expérience de ses miséricordes. alors pénétrés d'horreur
„ pour vos iniquités passées, vous viendrez vous jeter dans
„ mes bras en versant des larmes de componction & de
„ repentir, & à force de remords, vous me trouverez assez éloquent.

— La méchanceté de la critique, ne pouvant s'attacher
à un morceau aussi sublime & auquel la circonstance
ajoutait tant de force, a voulu s'en dédomager en niant son
autenticité, mais plusieurs personnes recomandables qui ont

entendu ce memorable exorde, tout recueilli avant l'époque où parut l'ouvrage qui la rapporté; marmontel lui-même s'exprime ainsi, sur le compte de ce célèbre missionaire

— J'ai moi-même entendu Bridaine avec la voix la
„ plus perçante & la plus déchirante, avec la figure
„ d'apôtre le plus vénérable, tout jeune qu'il était, je l'ai
„ entendu prononçant ce morceau, & j'ose dire que l'éloquence
„ n'a jamais produit un effet semblable: on n'entendait
„ que des sanglots.

— Les belles lettres sont utiles à la société, elles délassent de l'ouvrage de la journée, elles dissipent agréablement les vapeurs politiques qui entêtent, elles adoucissent l'esprit, elles amusent jusqu'aux femmes, elles consolent les affligés, & sont enfin l'unique plaisir qui reste à ceux que l'âge a courbé sous son faix & qui se trouvent heureux d'avoir contracté ce goût dès leur jeunesse.

— Je voudrais, a dit un grand Philosophe, que tout homme public, quand il est près de faire une grosse sottise, se dît toujours à lui-même. L'Europe te regarde!

— La Vieillesse peut ôter les talens & la mémoire mais elle laisse au cœur la sensibilité.

— L'amour du bien public, la conservation des peuples, Rois & Ministres ; ce n'est qu'à ce prix, à cette condition qu'il vous est permis de gouverner les hommes à qui la nature & Dieu-même ont donné la force !

— L'étude a cela de bon qu'elle nous fait vivre tous doucement avec nous-mêmes, qu'elle nous délivre du fardeau de notre oisiveté, & qu'elle nous empêche de courir hors de chez-nous pour aller dire & écouter des riens d'un bout de ville à l'autre.

— Jn. Jacq. Rousseau fut qque tems secretaire de Mr. de Montaigu ambassadeur de France à Venise, il etait encore bien éloigné de la grande réputation que lui ont procuré depuis ses sublimes & dangereux ecrits, mais il annonçait déja ces écarts d'un caractere fantasque par lequel il s'est rendu lui-même si malheureux. — Mr. de Montaigu qui avait servi dans le régiment des gardes françaises, aïant appris à Venise que le Duc de Biron venait d'être élevé à la dignité de maréchal de France & voulant lui en faire compliment ordonna à son secretaire de lui faire pour son ancien chef une lettre, telle qu'il convenait de la part de celui qui avait eu l'honneur de servir sous ses ordres & qui, par ses fonctions actuelles, se trouvait en qque sorte raproché de lui ; soit

qu'il Rousseau se laissât dominer par des idées serviles de la carrière qu'il avait parcouru jusqu'alors, soit qu'il n'écoutât que le caprice de son imagination, il composa la lettre, la plus soumise, la plus basse et vint la présenter à la signature de l'ambassadeur qui après l'avoir lue la déchira en le grondant fort de son ineptie et lui en demanda une autre plus digne de son caractère public. Rousseau fit une 2de. lettre, mais si haute, si impertinente que bien loin de l'admettre, mr. de Montaigu s'emporta et renvoya l'auteur comme un homme dont il est impossible de faire qque chose; tel est le vrai motif pour lequel Rousseau s'est laissé aller à son humeur irascible contre mr. de Montaigu, et en a parlé défavorablement dans ses Confessions.

= Quelques années après, mr. de Montaigu de retour à Paris, se trouva à l'opéra un jour qu'on représentait le Devin du Village; enthousiasmé de cette pièce, il demanda quel en était l'auteur? — Vous devez bien le connaître lui répondit-on, c'est Rousseau votre ancien secrétaire il a fait les paroles et la musique = Quoi! cet imbécile répliqua mr. de Montaigu, ne le jugeant que d'après ce qu'il en avait vu chez-lui; il ne se doutait guère que cet imbécile occuperait sous peu le 1er. rang dans la litterature

Un Curé ... se trouvant avec un de ses paroissiens, bon villageois très estimé dans son village & qu'à ce titre il lui était intéressant pour l'exemple public d'entraîner à son Eglise, lui disait — Pourquoi ne viens-tu pas à ma messe je la dis comme les autres prêtres, je prononce l'introït au pied de l'autel, je dis l'Epître, l'évangile, le credo, je consacre, fais la communion de même. — tout
„ cela peut être Mr. l'abbé, répondit le bon homme, mais il
„ arrive quelquefois que les filles font des enfans comme les
„ femmes, & nous ne regardons pas cela de même.

— Lamentations d'un pauvre paysan qui était prisonier au Palais à Paris lorsque le feu y prit, le froid était à cette époque au degré de 1709, c'est-à-dire plus de 16. degrés au dessous de la glace; ce fut un tems de calamité pour la classe nombreuse d'hommes pauvres & dénués de secours, les travaux étaient suspendus, on trouva des sentinelles mortes dans leur poste. la veille de cette grande gelée, le feu aïant pris au palais, il en consuma une partie & il arriva une histoire assez plaisante. on avait transporté pendant la nuit une partie des prisonniers de la conciergerie du palais parceque le feu avait gagné cette prison; la garde répandüe dans les cours apperçut dans un coin un pauvre homme vêtu comme un paysan qui pleurait & se désolait; on

lui demanda ce qu'il avait, & s'il a perdu qque chose dans l'incendie? Hélas! monsieur, dit-il au sergent de garde qui l'interrogeait, je suis un prisonnier, ils ont emmené mes camarades dans une charrette, j'ai voulu y monter, on m'a lâché un coup de poing, & on m'a dit d'attendre ici & qu'on viendrait me chercher, je vois bien qu'on m'a oublié, je meurs de froid & de faim, & je ne sais où aller. ce sergent se mit à rire de voir un prisonnier se lamenter de ce qu'il était libre, & touché de sa bonhommie, il le fit aprocher d'un grand feu qu'on avait allumé dans la cour, lui donna du pain, de la viande & une bouteille de vin: le paysan boit, mange, & dort profondément sans que le tumulte qui régnait autour de lui put le réveiller: au point du jour, le premier président arrive avec un grand cortége, on lui conte l'histoire du paysan qui dormait encore, on le réveille & on l'amenne: mon ami lui dit le magistrat, comment t'appelles-tu? monseigneur je m'appelle Pierre Laval? & d'où es-tu? de Valvins, monseigneur, près de fontainebleau, & pour quoi étais-tu en prison? — J'avais répondu de 30. francs pour mon compère Morin, il n'a pas pû payer, ni moi, non plus, & on m'a mis en prison, le premier président dit à un de ses secrétaires.

" Payez les trente francs pour ce bon-homme &
" qu'on le mette en liberté?

ah, monseigneur, vous êtes bien bon, que de bonté, monseigneur!

: & tout d'un

& tout d'un coup, commençant à se lamenter : eh ! mon Dieu, qu'est ce que je vais devenir ? comment, on te dit que tu es libre, & que ta dette est païée, tu peux t'en retourner à Valrins. — ah monseigneur, comment voulez-vous que je m'en retourne ? je n'ai pas un sou, le président tire un écu de 6. francs de sa poche, tiens voilà pour ton voyage ? le paiisan se confond en remerciemens, & le voilà qui se lamente encore : Eh, mon Dieu, mon Dieu ! comment faire & qu'est ce que je vais devenir ? Oh, oh, dit le premier président, voilà un homme bien difficile à contenter ! — que te faut-il donc ? ah, monseigneur ! comment voulez-vous que je m'en aille à Valrins ? on m'a amenné ici en charrette, & je ne sais pas le chemin ; le président tout en riant de sa naïveté, dit qu'on le menât au port St. Paul, qu'on le fit embarquer & qu'on païat sa route ; va, mon ami, tu arriveras ce soir à Valrins, nouveaux remerciemens d'abord & puis nouvelles complaintes — ah, mon Dieu, mon Dieu ! qu'est ce que je vais devenir ? pour le coup, le premier Président le crut fou ; on lui demande ce qu'il ce qu'il avait, hélas ! ma femme sait que je n'ai pas d'argent, & quand elle va me voir, elle croira que je me suis sauvé, elle aura peur, je l'ai laissée grosse de huit mois, monseigneur, elle fera une fausse couche ? Le premier président lui conseille avec toute la bonté

de descendre chez un de ses voisins, et de faire prévenir sa femme afin d'éviter toute surprise et il le renvoya enfin satisfait, mais disait-il, j'ai vu le moment qu'il faudrait le ramener moi-même à Valrinr.

Yong célèbre auteur des nuits avait avant ses malheurs un caractère bien éloigné de la sombre mélancolie qu'il annonce dans cet ouvrage, il était écclésiastique et fort bon musicien.

Un jour qu'il était en bateau avec qques Dames qu'il conduisait au Wauxhall, il se mit à jouer de la flute instrument sur lequel il excellait, mais suivi bientot par un autre bateau rempli de jeunes militaires, il s'interrompit et remit sa flute dans sa poche.

„ Pourquoi cessez-vous de jouer demanda au
„ Docteur un de ces jeunes étourdis ?
„ Par la même raison, répondit Yong, que j'avais commencé
„ à jouer ? — Quelle est cette raison ? c'est que cela me plait.
eh bien reprit le militaire, reprenez sur le champ votre flute, sans quoi, il me plaira de vous jetter dans la tamise ?
le Docteur qui vit que la querelle commençait à répandre l'effroi parmi les Dames avec qui il était, céda à la circonstance, et joua d'assez bonne grace pendant tout le trajet. arrivé au Wauxhall, il ne perdit pas de vüe

- son agresseur

Son agresseur l'aïant trouvé dans la Soirée se promenant Seul dans une allée, il l'aborda, & lui dit d'un ton ferme & tranquille.

» Monsieur, la crainte de troubler votre compagnie & la
» mienne, m'a fait céder à votre impertinence; mais pour vous
» prouver que le courage peut loger sous un uniforme noir,
» comme sous un rouge, Je vous prie de vous trouver demain
» à Hyde-Park à dix heures; nous n'avons pas besoin de
» second, la querelle est entre-nous, & il est inutile d'y compromettre
» des étrangers; là, si vous le voulez bien, nous nous
» battrons à l'Epée.

Le Jeune Officier accepta le défi. arrivez tous les deux au rendez-vous à l'heure indiquée, l'officier tire son épée & se met en garde, mais Jong lui présente aussitot un pistolet sur la gorge

» êtes-vous venu ici pour m'assassiner, s'écria le militaire?
» — non répondit tranquillement le docteur, mais aïez la
» bonté de remettre sur le champ votre épée dans le fourreau,
» & de danser un menuet, sans quoi, vous êtes mort.

L'officier fit qques façons, mais le flegme, & le ton ferme de son adversaire, lui en imposèrent tellement qu'il obéit; le menuet dansé. — monsieur, dit Jong.

» Vous me forcates hier de jouer de la flute, malgré
» moi, Je vous ai fait danser aujourd'hui malgré vous,

„ Vous voilà quittes ? Si cependant vous n'êtes pas content
„ je suis prêt à vous donner toute satisfaction qu'il vous
„ plaira ? —

Pour toute réponse, l'officier lui sauta au cou & le pria de l'honorer de son amitié : dès ce moment, commença entr'eux une liaison qui ne cessa qu'à la mort du docteur.

— On n'ignore pas avec quelle véhémence l'abbé Mauri soutenait aux états généraux la cause dont il était un des principaux défenseurs : à l'une des séances prononçant avec beaucoup de feu dans la tribune son opinion sur un objet important, il avait à côté de lui le Duc de L. R. qui avec très peu de moyens, souvent bafoué par les deux partis, se faisait gloire d'être d'un sistême oposé à celui qu'on énonçait alors : & monté sur l'escalier de la tribune, se pressait pour obtenir la parole immédiatement après l'orateur, celui-ci gesticulant avec vivacité sans s'embarrasser de ce qui l'entourait.

„ Prenez donc garde, M.r l'abbé, lui dit le Duc assez
„ hautement, vous me donnez des coups de pied sur les os des jambes ?

M.r le Duc, répondit l'abbé du même ton
„ Descendez deux marches, vous les aurez dans le cul.

Et continuant son discours, je vous disais, messieurs &c. &c.

= Le comte de Malseigne officier général qui à la tête des carabiniers, le plus superbe corps de la cavalerie qui existât en France, se faisait remarquer particulièrement par une taille de 6. pieds bien proportionnée par une figure martiale & imposante, était connu surtout par sa bravoure, & même par sa témérité qui ne lui permettait de croire à aucun danger; étant dans sa terre en Franche-Comté à l'époque des insurrections contre les privilèges honorifiques de la noblesse, il aprit que les paysans de son village avaient le projet de briser son banc seigneurial après la messe de paroisse; il se rendit à l'Eglise en grand uniforme, & se vît entouré des plus mutins de l'endroit dont il ne pouvait manquer d'entendre les murmures & même les menaces: au moment de l'élévation où tous les fidèles se prosternent dans le plus grand silence, il se lève regarde au tour de lui particulièrement ceux dont il avait entendu les propos, & tirant un grand sabre nu, il s'écrie: Oh! mon Dieu pardonne-moi tout le sang que je vais répandre, à l'instant, tout ce qui était derrière lui & sur les côtés se précipite hors de l'Eglise, & il y resta presque seul. — Voyant l'impossibilité de rétablir la discipline dans son corps, il partit peu de tems après pour les païs étrangers; il s'arrêta qques jours dans sa terre en Franche-Comté

fit publiquement les préparatifs de son voyage sans que personne osât s'y oposer, & affectant de prendre pour son départ le soir d'un grand jour de fête, il se présenta à cheval sur la place de l'Eglise, harangua dans le genre militaire les habitans du village pour leur recommander l'ordre & la tranquillité, leur déclara qu'il laissait sous leur garde son chateau & ses propriétés, que si par leur faute, il y arrivait qque détérioration, il les en rendrait tous responsables, & partit en leur présence accompagné de son fidèle domestique habillé en houzard qui ne le quittait jamais.

= Le Comte de Malseigne livré à l'état militaire dès sa plus tendre enfance, ne connaissait guère d'autres principes de morale que ceux de l'honneur & n'imaginait pas qu'ils pussent s'accorder avec ceux de la religion sur laquelle il était d'une ignorance profonde.

= Arrivé à Constance en allemagne, il fut atteint d'une fièvre lente qui faisait d'autant plus craindre pour ses jours qu'il était plus que sexagénaire : le respectable Evêque de Lizieux prit un prétexte plausible pour aller le visiter, & le préparer d'avance aux devoirs de piété qu'exigeait le danger de son état ; pour ne pas le trop effrayer, il ne fit que le pressentir dans les premières

conversations, & lui annonçant que ses occupations ne lui permettaient pas de le voir aussi souvent qu'il le désirerait, il lui demanda la permission d'envoyer savoir de ses nouvelles par son grand vicaire l'abbé Barthélemy le plus digne, comme le plus éclairé des ecclésiastiques qui se trouvaient en cette ville : l'abbé bien prévenu par son prélat, ne s'effaroucha pas des propos militaires du général, le vit assidûement, & entama enfin avec ménagement le véritable sujet de sa mission. ah! je m'attendais bien, dit mr. de malseigne que c'était là le but de vos visites & celles du prélat. eh bien! je vais vous parler franchement. quoique je sache fort peu de chose sur la religion, je n'ignore pas que son premier précepte est de pardonner à ses ennemis, & jamais je ne l'adopterai — mes ennemis sont les Jacobins

„ je ne demande à Dieu de vivre que pour en exterminer
„ la race, je garderai ce sentiment jusqu'à la mort, &
„ Dieu qui l'a gravé dans mon cœur est trop juste pour
„ me punir dans la vie éternelle.

Vous avez raison, monsieur, répondit l'abbé, je pense comme vous & la religion ne s'oppose pas plus à votre juste haine qu'à la mienne =

: ce début inattendu étonna d'abord le général & l'abbé continua.

„ mais dans ces mêmes Jacobins, ce ne sont pas les individus

" Que vous & moi détestons, nous ne les connaissons pas
" ce sont leurs péchés, leurs crimes, également odieux
" au ciel, & à la terre; conservez précieusement cette
" haine qui est un motif de plus pour suivre constamment
" le chemin de l'honneur & de la vertu; plaignons ensemble
" les malheureux qui s'en écartent & cherchons les moyens de
" ne nous trouver, ni dans cette vie, ni dans l'autre avec de
" pareils monstres: or vous croyez fermement à l'immortalité
" de l'âme, à l'existence du paradis & de l'enfer & vous êtes
" persuadé que le crime ne peut pas être admis dans l'un
" & qu'il sera éternellement puni dans l'autre; ne rejettez
" donc jamais ce juste sentiment d'horreur que vous avez
" pour le crime, mais aimez les criminels comme hommes,
" priez Dieu de leur accorder un sincère repentir, pardonnez
" leur vous-même comme hommes du fond de votre cœur,
" sans quoi votre haine elle-même deviendrait injuste,
" elle mériterait punition & vous vous trouveriez en société
" dans l'enfer avec ces mêmes scélérats morts dans leur péché
" & dont vous avez bien raison d'abhorrer l'odieux aspect.

L'idée de pouvoir se trouver en société avec les Jacobins fit une impression profonde sur l'esprit du Général qui s'écria.

" ah! Diable, personne ne m'avait fait un argument de
" cette force; je n'ai rien à répondre, & je me rends!

Converti sur ce point qui lui paraissait le capital, on le ramena facilement à toutes les vérités de la religion, & sa fin fut très édifiante.

= Faldoni était un fameux maître en l'art d'armes extrêmement chéri & estimé à Lyon où il devint éperdument amoureux de la fille d'un fameux aubergiste de laquelle il était aimé avec une égalle passion, les parens de cette demoiselle avaient consenti à leur mariage qui devait être célébré dans peu, mais l'amant en faisant des armes, aiant reçu un coup de fleuret qui pénétra jusqu'au milieu de la gorge & lui fit rendre une prodigieuse quantité de sang, on trouva le moyen d'arrêter l'hémorragie, mais il survint à la plaie une tumeur très fatigante qui fut jugée incurable par la faculté de Lyon; les parens de la demoiselle voulurent alors retracter un consentement qu'ils n'avaient donné, disaient-ils que pour assurer le bonheur de leur fille, & non pour la plonger dans les douleurs du plus cruel veuvage — Faldoni, espérant trouver plus de ressources pour sa maladie dans la faculté de Montpellier partit pour le dit lieu après avoir juré à sa maîtresse de ne lui rien cacher sur l'avis des médecins qu'il consulterait, les parens profitèrent de ce départ pour presser leur fille d'accepter un mariage avantageux qui se présentait, mais elle répondit qu'elle n'aurait jamais d'autre époux que l'homme de son choix, que si elle avait le malheur de le perdre, elle ne lui survivrait pas & que si elle ne pouvait l'obtenir, elle ne balancerait pas sur le parti qu'elle avait à prendre; les exhortations, les prières & les menaces de sa

succéderent vainement, sa réponse fut invariable, & elle ne manquait pas d'instruire son amant de toutes les tourmens qu'on lui faisait éprouver. — Les médecins de Montpellier le condamnèrent; Faldoni l'écrivit franchement à Mlle Meunier, en lui mandant que sa plus grande consolation serait de passer ses derniers momens auprès d'elle & qu'il partirait dès qu'il aurait appris qu'elle se sentait la force de supporter la vue de son amant menacé à chaque instant de la mort la plus funeste; il l'exhortait d'avance à chérir sa mémoire, mais à ne pas troubler sa résignation par un désespoir dont l'idée seule rendait plus affreux le peu d'instans qui lui restaient à vivre: celle-ci qui avait un esprit très romanesque, exaltée encore par la plus ardente passion & par les contrariétés de sa famille, se hâta de répondre qu'elle irait au devant de lui, & l'attendrait tel jour qu'elle lui fixa dans la chapelle d'une maison dont son père était fermier, & qu'elle avait pour sa guérison le remède le plus sûr dont elle lui ferait part alors, ne doutant pas qu'il n'y mît autant de confiance qu'elle-même.

Elle sortit en effet de Lyon de grand matin le jour indiqué s'étant munie de deux pistolets qu'elle avait pris dans la chambre de son père, se rendit à la chapelle qu'elle

avait

avait désignée, & ne tarda pas à y voir paraître son amant

- D'après toutes les précautions qu'elle avait prises d'après les lettres écrites de part & d'autre & qu'on a trouvées dans leurs effets, on doit nécessairement présumer que c'est elle qui exigea le double suicide qu'ils exécutèrent dans ce lieu, & qu'elle seule pût y mêler les idées religieuses qu'une femme enthousiaste ne perd pas de vüe, même dans un moment aussi affreux, car on trouva devant eux le rituel ouvert à l'article du mariage, & il paraît que les deux amants enchaînés avec soin l'un à l'autre par des rubans qui devaient faire partir ensemble les détentes des deux pistolets avaient cessé de vivre au même instant & par le même mouvement.

- Jn. Jacques Rousseau se trouvant à Lyon à cette époque, & informé de toutes les particularités de ce triste évènement dont tout le monde s'entretenait, fit les quatre vers suivans.

„ Plaignez ces deux amans, l'un pour l'autre ils vécurent
„ l'un pour l'autre ils sont morts, & les lois en murmurent.
„ La simple pitié ne voit là qu'un forfait,
„ Le sentiment admire, & la raison se tait.

- On prétend qu'il faut faire l'enfant avec les enfans & moi je pense que puisqu'ils doivent devenir hommes, on ne saurait trop tôt faire l'homme avec eux.

— Madame de Deffant était célèbre à Paris par les agrémens de son Esprit & par la bonne compagnie qu'elle rassemblait. Voltaire resta toujours en liaison avec cette Dame aux bons mots, ainsi que Dalembert & beaucoup d'autres gens célèbres de la cour & de la Ville. — Quand on lui parla du miracle de St. Denis qui après avoir été décapité à Paris se promena de là à St. Denis en portant sa tête sous son bras. = Eh bien dit-elle, il n'y a que le premier pas qui coute.

— Un Jour, Voltaire jouant dans le Salon de Luneville un piquet avec une dévote, un orage survint. La dévote se mit à trémir, à prier qu'on baissât les Jalousies, qu'on fermât les Volets, à se signer, & à dire qu'elle tremblait de se trouver en ce moment à côté d'un impie, sur lequel Dieu dans sa colère, pourrait se venger par la foudre. = Voltaire indigné de cette incartade se lève & lui dit: „Sachez, madame, que j'ai dit plus de bien de Dieu „dans un seul de mes Vers que vous n'en penserez de votre Vie."

— Les Prêtres ne sont pas ce qu'un vain peuple pense,
— notre crédulité, fait toute leur science.

(Jocaste)

— Mr. Le Vayer ancien maitre des requêtes mourut à un âge peu avancé; c'était un homme moins célèbre que savant & aimable, & possédait toutes les langues anciennes & modernes; il avait avec un esprit droit des connaissances fort variées; il jouissait d'une fortune considérable avec une femme aimable qu'il aimait beaucoup & dont il était adoré, & mourut d'une manière bien malheureuse: il avait coutume de se baigner chez-lui, dans un bain qu'on lui chauffait au moyen d'un cilindre rempli de charbons allumés. — Le domestique qui avait placé le cilindre à côté de la baignoire lorsque son maitre y fut entré, oublia en s'en allant de l'emporter avec lui; on sait que la vapeur du charbon qui ne peut se dissiper dans l'air est un poison prompt & actif au quel rien ne résiste; on trouva le maitre & son chien qu'on avait renfermé avec lui dans la chambre du bain, sans vie.

— En parlant de l'art avec le quel les Hottentots savent dresser les bœufs sauvages, mr. de Buffon dit: les hommes les plus „stupides, sont comme l'on voit les meilleurs précepteurs des „bêtes: pourquoi l'homme le plus éclairé, loin de conduire „les autres hommes, a-t-il tant de peine à se conduire „lui-même? — il n'y a point d'enfant qui ne puisse répondre à cette question.

= Le Siege de Calais de Mr. du Belloi malgré les critiques que sa piece éprouva eut 19. représentations si nombreuses que deux heures avant le commencement de la piece, il n'y avait pas moyen de trouver une seule place, tout était loué & retenu d'avance; l'auteur fut obligé de paraitre 5. à 6. fois, & à la cloture du théatre, ce furent les Dames des premieres loges qui l'appelerent. Sa majesté en agréa la dédicace & accorda à l'auteur une gratification de mille écus outre une médaille d'or représentant d'un coté le buste du roi, & de l'autre le genie de la poésie dramatique tenant un rouleau avec les mots, Corneille Racine, Moliere, et qui nascentur ab illis.

= Le Duc de Brissac qui a conservé au milieu de la confusion des rangs & des langues, le ton & les moeurs de l'ancienne Chevalerie a dit à Mr. du Belloi.

" Monsieur, vous m'avez fait sentir le plaisir d'etre François
" s'il vous manque un acteur, vous pouvez compter sur moi?

les 19. représentations valurent 60. mille francs à la comédie

= au milieu de cet enthousiasme, cette tragédie a enfin paru au grand jour de l'impression 99 ou 8 jours avant la cloture & n'a pas soutenu cette redoutable épreuve avec autant de succès que celle du théatre. on reprochait à un étranger au service de France de n'être pas bon

= François

Français parcequ'il n'avait pas trouvé la pièce admirable
à la première représentation.

„ Bon français! répondit cet étranger, je voudrais que
„ les vers de Mr. de Belloi le fussent autant que moi."

Cette réponse fit fortune & courut tout Paris au milieu
du grand engouement. l'impression de la pièce a mieux fait
sentir la nécessité de ce vœu patriotique; on n'a jamais
rien vu d'aussi étrangement mal écrit, d'aussi dépourvu de
stile & d'harmonie que cette tragédie, elle est assurément
déchirante: si elle ne déchire pas le cœur, elle déchire au moins les oreilles

---

— Il est bon de conserver une lettre écrite de Suisse
& qu'on assure autentique; il y a dans cette lettre une naïveté
& une tournure qui ne s'inventent pas; en leur faveur on
doit faire grace à un terme déclaré malhonnête, mais qu'on
ne pourrait changer sans nuire à la simplicité du stile

= Lettre d'une femme à son mari soldat dans le
régiment de Lochmann Suisse traduite litteralemt. de l'allemand

„ Très cher cœur, je ne puis m'empecher de te donner
„ avis que, grace à Dieu, je suis saine & bien portante,
„ je serai très aise d'apprendre la même chose de toi,
„ j'espère que cela te va toujours bien; tout va aussi

„ bien dans la maison, excepté que tes frères me chagrinent;
„ voilà pourquoi je voudrais que tu demandes un congé
„ à ton Capitaine pour revenir bientot à la maison: tes
„ frères sont de méchantes langues, qui me traitent ni plus, ni
„ moins que si j'étais une P... Je suis dans l'espérance de te
„ revoir ta fidèle .... Anne Marguerite.
„ P.S. — Je dois te dire, mais je ne l'ose presque pas, j'espère
„ pourtant que cela ne te fera pas grand chose; Je te
„ dirai donc, que je me suis aproché un peu trop près de
„ notre voisin George, & cela fait que je suis grosse, j'aurai
„ surement soin de l'enfant comme si c'était le tien propre;
„ dépêche-toi, je te prie de revenir bien vite pour aider
„ à le faire baptiser, & me remettre en honneur: tu le
„ peux, ne suis-je pas toujours ta chère Marguerite.
„ & tu sais bien que si ~~tu~~ avais été ici, le malheur ne
„ serait pas arrivé.

— Jeu de mots —

: Cocaos vernana, caillana, pioci.

: Ce qui veut dire.

Le coq a des os, le ver n'en a pas, la caille en a, la pie aussi.

— La Fable suivante est de M.r Delisle.
Capitaine au régiment de Champagne ; c'est une pensée
connuë reduite en apologue —

: aux portes de la Sorbonne
la Verité se montra —
le Sindic la rencontra.
Que demandez-vous, la bonne ?
hélas ! L'hospitalité. —
Votre nom ? la Verité —
Fuyez, dit-il, en colère,
Fuyez, ou je monte en chaire
& crie à l'impieté !.... —
vous me chassez, mais j'espère
avoir mon tour, & j'attends :
car je suis fille du tems,
& j'obtiens tout de mon père.

— Le M.er de Boufflers le lendemain d'une bataille écrivit
à sa mere, ce qui suit —
" La cavalerie du roi, mor-Dieu, battait partout les
" ennemis du roi ; ils nous avaient envelopés, jarni-Dieu, mais
" nous sommes entrés dedans, comme dans du beurre, sacre-Dieu !

= Portrait du Duc de Choiseul sur l'air du menuet d'exaudé

= Quand Choiseul
d'un coup d'œil
Considère
le plan entier de l'état,
& seul comme un Sénat
agit & délibère;
Quand je vois
qu'à la fois
il arrange
le dedans & le dehors,
Je soupçonne en son corps — un ange
Serait-ce un Dieu tutelaire?
dans la paix, & dans la guerre
Ses traités
sont dictés
par minerve.
J'admire en lui les talens
que d'elle il obtient sans
reserve.
à l'amour,
tour à tour,
à la table,
Quand il trouve des loisirs
Qu'il se livre aux plaisirs,
il est incomparable, (je dis inconcevable).
du travail #:

#: au Serail
vif, aimable,
à voir il est toujours prêt:
Pour moi je crois
Que c'est un Diable.

= L'enfer détruit, suivant un petit avertissement est un ouvrage sorti de la même plume que celle de la cruauté religieuse; il est question d'y montrer à tout homme raisonnable que le dogme de l'éternité des peines, n'a d'autre base que l'intérêt des imposteurs dont le métier consiste à tromper le genre humain.

1°. en ce qu'il est incompatible avec la justice et la gloire de Dieu.

2°. en ce qu'il est probable que ceux qui ont enseigné cette doctrine, ne la croyent pas eux-mêmes & qu'ils avaient des vues particulières pour la répandre.

3°. en ce que de savans théologiens, ne se sont nullement accordés entr'eux pour décider si cette doctrine est formellement annoncée dans les écritures.

4°. en ce qu'un dogme si contraire à la bonté divine ne peut servir de base à une vraie religion, qu'il n'est propre qu'à former une religion fausse & tyrannique pour les esclaves, & ne peut avoir que les conséquences les plus fâcheuses.

= Réponse de Voltaire à Mr. le Baron de Fougères officier de marine sur un monument qu'il se proposait d'ériger aux grands hommes du siècle de Louis XIV.

= Votre projet, monsieur, est d'autant plus beau, que depuis qques années, il semble qu'on ait formé une

cabale pour rabaisser tout ce qui a fait la gloire de ces tems mémorables: on s'est lassé des chefs-d'œuvre du siècle passé, on s'efforce de rendre Louis 14. petit et on lui reproche surtout d'avoir voulu être grand; la nation en général donne la préférence à Henri 4. à l'exclusion à tous les autres rois; je n'examine pas si c'est justice ou inconstance, et si notre raison perfectionnée connaît mieux le vrai mérite aujourd'hui qu'autres fois; je remarque seulement que, du tems de Henri 4. elle ne connaissait point du tout le mérite, elle ne le sentait point.

" On ne me connaît pas, disait ce bon prince
" au Duc de Sully, on me regrettera.

En effet, il ne faut rien dissimuler; il était vrai et peu respecté; le fanatisme qui le persécuta dès son berceau conspira cent fois contre sa vie, et la lui arracha enfin au milieu de ses grands officiers, par la main d'un ancien moine feuillant devenu enragé de la rage de la ligue, on lui fait aujourd'hui amende honorable, et on le préfère à tous les rois, quoiqu'on conserve encore et pour long-tems une partie des préjugés qui ont concouru à l'assassinat de ce héros. — mais si Henri 4. fut grand, son siècle ne le fut dans aucun genre; je ne parlerai pas de cette

foule

foule de crimes, & d'infamies dont la Superstition & la discorde souillerent la France; Je m'arrête aux arts dont vous voulez éterniser la gloire; ils étaient ou ignorés ou très mal exercés à commencer par celui de la guerre; on la faisait depuis 40. ans, & il n'y eut pas un seul homme qui laissat la réputation d'un général habile, pas un que la postérité ait mis à côté d'un Prince de Parme, d'un Prince D'orange.

– Pour la marine, vous savez qu'il n'en existait pas alors; les arts de la paix qui sont le charme de la Société, qui embellissent les villes, qui éclairent l'esprit, qui adoucissent les moeurs, tout cela nous fut étranger, tout cela n'est né que dans l'âge qui vit naître & mourir Louis 14.

– J'ai peine à concevoir l'acharnement avec lequel on poursuit encore aujourd'hui la mémoire du grand Colbert qui contribua tant à faire fleurir tous les arts & surtout la marine; vous savez, monsieur, qu'il créa cette marine si long-tems formidable; la France avant sa mort avait 180. vaisseaux de guerre, & 30. galères; les manufactures, le commerce, les compagnies de négoce dans l'orient & l'occident, tout cela fut son ouvrage: on peut lui être supérieur, mais on ne pourra jamais l'éclipser.

– Il en sera de même dans les arts de l'esprit, comme en éloquence, en poësie, en philosophie & dans les arts, où

où l'esprit conduit la main comme en architecture, en peinture, en sculpture, en mécanique; les hommes qui embellissaient le siècle de Louis 14. par tous ces talens, ne seront jamais oubliés, quel que soit le mérite de leurs successeurs, les premiers qui marchent dans une carrière restent toujours à la tête des autres dans la postérité; il n'y a de gloire que pour les inventeurs a dit Newton dans sa querelle avec Leibnitz, s'il avait raison; il faut regarder comme inventeur, un Pascal qui forma en effet un genre d'éloquence nouveau, un Pellisson qui défendit Fouquet du même stile dont Cicéron défendit le roi Déjotarus devant César, un Corneille qui fut parmi nous le créateur de la tragédie, même en copiant le cid espagnol, un Molière qui inventa réellement, et perfectionna la comédie et si Descartes ne s'était pas écarté dans ses inventions de son guide, la Géométrie; si Mallebranche avait su s'arrêter dans son vol, quels hommes ils auraient été? tout le monde convient que le siècle de Louis 14. fut celui du génie. puisse votre projet ~~être~~ exécuté, puissent tous les génies qui l'ont décoré, reparaître dans la place sur laquelle vous devez poser la statue de ce roi, et inspirer aux siècles à venir une émulation éternelle.

— Les musiciens de l'orkestre de l'opera firent bruler Jn. Jques Rousseau en effigie pour avoir combattu la musique française, et dit que notre langue n'etait pas musicale; jamais à cette occasion, on ne vit tant de chaleur et d'emportement Marmontel fit à ce sujet les quatre vers ci-après.

— à Rousseau qui répondra?
le public par des murmures,
les polissons par des injures
et Rameau par un Opéra.

— Essai d'un cathechisme pour les enfans d'un certain âge par l'abbé Raynal.

1°. — Qu'il est doux d'exister, de penser de sentir!
J'existerai pour obéir à la nature, je penserai pour connaître la Vérité; je sentirai pour aimer la Vertu.

2°. — Je ferai le bien, parcequ'il est agréable à faire, je laisserai le mal parcequ'il remplit le cœur d'horreur et d'amertume.

3°. — J'ouvrirai le matin mon cœur à la joie d'être et de pouvoir faire le bien; je me livrerai le soir au sommeil avec la satisfaction d'avoir vécu dans l'innocence; je travaillerai le lendemain à faire le bien que je n'ai pas fait la veille.

4°. — Je jouirai de tous les biens de la vie sans orgueil et sans injustice et je me passerai de tout ce que je n'ai point sans humeur et sans murmure.

5°. — Ô Vérité ! Soit la lumière de mon esprit. Ô Vertu ! Sois la seule nourriture de mon âme, Ô bienveillance, Ô amour, Ô amitié, soyez la seule occupation de ma vie !

6°. — J'aimerai les hommes parcequ'ils sont mes semblables j'embellirai mon existence de celle des autres ; j'étendrai ma bienveillance sur tous les hommes, afin que mon cœur soit toujours rempli de la douceur d'aimer.

7°. — S'il est vrai que les hommes sont plus mauvais qu'ils n'étaient, je serai de l'indulgence & de la douceur mes compagnes ordinaires, afin de n'être point malheureux des vices & des défauts des autres.

8°. — Je serai heureux du bonheur d'autrui parceque je le verrai aise ; je plaindrai le malheureux que je ne puis secourir, je partagerai ses peines parcequ'il en sera d'autant plus soulagé, j'oublierai le méchant & ses actions, parcequ'il faudrait le haïr.

9°. — Je ne vivrai que pour aimer ce qui est bon & aimable, je fermerai mon cœur au poison de la haine & de l'envie afin qu'il n'en soit point corrompu, je souffrirai les injustices des autres sans me plaindre, parcequ'ils sont assez punis d'être méchans

10°. — Je serai doux & sensible dans le bonheur, afin d'en être digne, je serai patient & courageux dans le malheur afin de le vaincre.

11°. — Je ne murmurerai pas des évènemens de la vie parceque

: Je suis

Je n'en suis ni connais la cause ni le but; je regarderai l'immensité de l'univers & ses abimes, afin de me guérir de l'orgueil de me croire quelque chose; je regarderai les soins de la nature pour la plus petite de ses créatures, afin de ne me point croire abandonné.

12. — Mon loisir sera de contempler l'ordre & la magnificence de tes ouvrages, Ô nature! afin d'avoir sans cesse des sujets de me réjouir: tous les êtres vivans & inanimés obéissent à ta loi & trouvent leur bonheur dans leur obéissance, je serai soumis à ta volonté afin d'être heureux comme eux.

13. — J'admirerai les travaux, & les vertus de l'homme & son courage & son génie & la sublimité de ses idées, & je serai aise d'être son semblable. Ô homme qui t'es dégradé dans la bassesse du vice, & des mauvaises actions, que ton souvenir soit effacé de ma memoire afin que je ne rougisse pas de mon être!

14. — Ô Espérance! remplis mon cœur de la certitude de passer ma vie dans l'innocence afin que j'aie envie de vivre. Que mon cœur n'éprouve jamais la lassitude de faire le bien, je regarderai la vie comme un bien passager que je rendrai sans regret parceque je l'aurai fait valoir & que j'en aurai joui; la vertu vaut mieux que la vie parcequ'elle rend l'homme heureux & qu'il ne faut vivre que pour être heureux.

15. — Ô toi qui règles ma destinée; donne-moi beaucoup de devoirs à remplir, afin que mon cœur ait beaucoup de sujets de satisfaction! Que plutôt je cesse de vivre que de faire

un crime. Que je ne sois jamais assez misérable pour causer le malheur d'un être vivant : la fausseté sera loin de mon cœur ; le mensonge ne sera point dans ma bouche, parceque je gagnerai à me montrer tel que je suis.

— Convient-il à Voltaire de se faire le proneur du faste de Louis 14. d'en être ébloui comme le serait un écolier, d'aplaudir à cette hauteur si déplacée à l'égard des nations étrangères & des foibles qui a long-tems rendu le nom français odieux en Europe, d'excuser enfin tant de choses blamables aux ïeux du sage, & que l'histoire ne doit jamais passer aux souverains, afin que ceux qui existent aprenent à trembler pour leur mémoire : Louis 14. n'était pas assez éclairé pour jouer un role digne de son siècle ; l'élévation & l'amour des grandes choses qui etaient en lui, n'etant pas secondées par l'esprit, substituaient sans cesse un vain faste à la grandeur réele. avec quelle complaisance Voltaire cite les pensions qu'il fit donner à des savans étrangers d'un bout de l'Europe à l'autre ; il y a dans cette munificence un air de grandeur qui n'eblouir par le philosophe. Quand on pense que Louis 14. n'avait nulle idée du mérite de ceux qu'il recompensait ainsi, cette action, n'est plus que fastueuse, & ne se réduit à rien. il eut été bien plus beau de diminuer les impots des peuples que d'envoyer des présens

à des

à des étrangers dont on a déja oublié les noms & c'est ainsi que Henri 4. aurait agi. un roi éclairé & véritablement grand, aurait du moins taché d'attirer dans son royaume les étrangers d'un certain mérite, par ses bienfaits & surtout par la liberté & la tolérance: on cite encore avec plaisir le jour où Louis 14. vint au Parlement en bottes fortes, le fouet à la main pour faire enrégistrer ses édits; il était du devoir de Voltaire de relever l'indécence de cette action au lieu de l'aprouver, je n'y vois rien de grand, les bottes ne vont aux rois qu'à la tête de leurs armées; j'aime bien mieux voir Henri 4. venir au parlement pour porter des Edits bursaux & observant au sortir du Palais que le peuple ne criait pas vive le roi, revenir chez lui triste, & dire à ses courtisans: ils ne sont pas contens de moi ils ne m'ont rien dit, & puis retourner tout d'un coup au Palais pour retirer ses Edits, disant. _ il vaut mieux que je n'aie pas d'argent, & qu'ils soient contens = voilà des traits que l'histoire doit conserver dans ses fastes, & que la postérité doit honorer de ses larmes.........!

= Epigramme sur les Gazons nouvellement établis dans la cour du Louvre aux portes de l'academie

; Les favoris de la muse française,
; D'angivilier rend le sort assuré;
; devant leur porte, il a fait mettre un pré
; où désormais ils peuvent paître à l'aise.

- Quoique les bouts rimés, par leur institution soient une assez mauvaise chose, & qu'il soit aussi ridicule que puéril d'ajouter à la contrainte de la rime celle des rimes données ; en voici qui paraissent assez jolis. C'est l'abbé de Fiolène qui les a remplis. —

- Quelle enfance ! quel air fantasque !
Vous vous cachez : un perfide éventail
Vous voile à moi ; laissez tomber le masque :
Vous ne pourrez que gagner au détail.
Quels traits ! quels ïeux, mon cœur en cabriole.
Que de fraicheur ! Dieux, le souris mignon !
Vous rougissez ! hé, mais vous êtes folle,
Je louerai tout, du pied jusqu'au chignon.
Jouir de tout d'appas, vaut mieux que la tiare.
Quoi, rien que voir ! ce serait un tourment.
Le tems est précieux, le sage en est avare ;
L'amant aussi. Délicieux moment,
ah, Gresset ne trouva si gentille tonsure.
allons tout doux, chambrière & toquet,
tout laisse à nos désirs une bien libre allure.
Le jaloux ronfle ; entends-tu son hoquet ?
Qu'il est doux de tromper ainsi laide machoire.
Morphée entre ses bras, retient notre grondeur.

: Viens

Viens dans les miens. Vacquons à l'amoureux grimoire,
tandis que tourmenté d'une noire vapeur,
il rêve qu'il est cerf, que se croque sa biche;
Coiffons son chef hideux du burlesque chapeau.
L'amour veut des transports, la vengeance une niche;
Nuit! Couvre nos plaisirs, Jette-nous ton manteau.

~

- Quattain que Voltaire adressa à Bernard.

Gentil Bernard est averti,
De par l'amour & par Cythère
que l'art d'aimer doit Samedi
venir souper chez l'art de plaire.

= C'est sous mad.me la Duchesse de Luxembourg qui priait m.r Bernard de venir souper chez elle & lire le poëme de l'art d'aimer — on conserve la version du manuscrit, quoique le quattain nous semblât beaucoup mieux si l'on substituait le second au premier, & le premier au second comme il a paru dans plusieurs versions connues

~

- Epitaphe d'un Perroquet

Ci-gît Jacquot, trépassé de vieillesse
& tendrement chéri de sa douce maîtresse.
il ne parla jamais qu'après autrui
combien de gens sont morts & mourront comme lui!

~

= Couplets de m. le Marquis de Chauvelin sur sept femmes qui s'étant trouvées à un souper ensemble, furent dans cette réunion comparées aux 7. péchés mortels, chacune tira le sien par le sort.

= Mad^me. de M.*** la Luxure.

= Dut-il vous en couter quelque peu d'innocence,
un si joli péché doit-il vous allarmer ?
Vous savez trop bien le faire aimer
pour ne pas lui devoir de la reconnaissance.

= Mad^me. de Chauvelin. la Gourmandise.

= en songeant à votre péché
et vous voyant les traits d'un ange
en vérité, je suis faché
de n'être pas q.que chose qu'on mange.

= Mad^me. de Surgère, l'avarice.

= Quoique votre péché paraisse un peu bisarre
si vous vouliez, il deviendrait le mien
Iris, si vous étiez mon bien,
je sens que je serais avare.

= Mad^me. de Courtelle, la Colère.

= Sans vous défendre la colère,
je vous obligerai choris d'y renoncer,

: il ne vous

il ne vous sera plus permis de l'exercer,
que contre ceux à qui vous n'avez pas su plaire.

- Mad^me. de Maulevrier. L'orgueil.

- L'orgueil vous doit un changement bien doux,
Jadis, il passait pour un vice;
Depuis qu'il a le bonheur d'être à vous,
on le prendra pour la Justice.

- Melle. de Cicé - la Paresse.

- à la Paresse, vous pouvez vous livrer,
Iris, lorsqu'on est sur de plaire,
on fait bien de se reposer,
il ne reste plus rien à faire.

- Mad^me. D'agenois - l'envie.

- Peut-être, se suis indulgent,
mais à votre péché, l'hermite, se fais grace:
ne faut-il pas que je vous passe,
ce que j'éprouve en vous voyant?

- Pour peu qu'on connaisse les avantages et les ressources de la France, on doit se convaincre que celui de ses rois qui saurait en tirer parti, encourager la culture et la population, ranimer le genie de la nation, ne pourrait manquer d'avoir la domination universelle en Europe, surtout

s'il était Juste, & qu'il s'appliquât à ne jamais se mêler des querelles injustes & ambitieuses des autres, que pour les faire cesser par son autorité : la Justice est la première vertu des Rois, & celui qui en est doué, ne peut manquer d'être respectable, non seulement à ses Sujets, mais à tous les peuples de la terre.

La Société n'a aujourd'hui d'autres alimens que la médisance, la Plaisanterie & la malignité : ne s'y fait-on pas un Jeu dans son oisiveté de déchirer tous ceux dont on parle, y a-t-il une autre ressource contre l'ennui actif & passif dont presque tout le monde est accablé sans cesse ; pour éviter d'y être pris, Lisez, méprisez ; & jouissez des beautés de la nature & de l'art ?

Il ne faut pas de Verbiage lorsqu'on écrit à des hommes en place ; on donne à la chine 20. coups de latter à ceux qui écrivent aux ministres des lettres trop longues & du Galimatias.

Une femme de qualité & de courage défendait sa ville contre des assiegeans qui étaient déjà sur la brèche & qui lui montraient son fils prisonnier prêt à périr si elle ne se rendait pas ; elle troussa bravement sa cotte : Voilà dit-elle qui en fera d'autres ?

— Voltaire écrivant en 1762. au marquis de Chauvelin lui disait.

„ tout ce que je vois, jette les semences d'une révolution
„ qui arrivera immanquablement, & dont je n'aurai pas le
„ plaisir d'être témoin : les Français arrivent tard à tout, mais
„ enfin, ils arrivent. la lumière s'est tellement répandue de
„ proche en proche qu'on éclatera à la première occasion,
„ & alors ce sera un beau tapage ; les jeunes gens sont bien
„ heureux ; ils verront de belles choses. — ils en ont vû
„ de bien horribles".

— Nous sommes tous dans ce bas monde comme des prisonniers condamnés à mort qui s'amusent sur le préau jusqu'à ce qu'on vienne les chercher pour les expédier ; cette idée est plus vraie que consolante. la première leçon que je crois qu'on peut donner aux hommes, c'est de leur inspirer du courage dans l'esprit, & puisque nous sommes nés pour souffrir & pour mourir, il faut se familiariser avec cette douce destinée.

— Voltaire à madme la marquise Deffant. — Je conviens avec vous que le néant est généralement parlant préférable à la vie : le néant a du bon, consolons-nous ; d'habiles gens prétendent que nous en tâterons ; il est bien clair, disent-ils, d'après Sénèque & Lucrèce que ns. serons à notre mort, ce que nous étions avant de naître.

— Les Princes souhaitent infiniment la population & la détruisent par leurs guerres : Je voudrais qu'ils fussent condamnés eux & tous leurs soldats à engrosser 50. mille filles avant d'entrer en campagne, & qu'il ne fut jamais permis d'en tuer personne, sans avoir auparavant donné la vie à quelqu'un ; je ne sais rien de plus naturel & de plus juste.

il aurait fallu pour le bien de l'Etat que chaque prêtre eut eu une femme, & surtout chacun de nos moines qui passaient pour être très capables de rendre à l'état de grands services ; il est plaisant qu'on ait fait une vertu du vice de chasteté. car, in multitudine populi, gloria regis.

— Marcel était un médiocre danseur à l'opéra & devint le plus habile maître à danser à Paris lorsque accablé d'infirmités, il ne put plus exercer son art par lui-même ; mais il en connaissait tellement la théorie qu'il la démontrait avec une facilité & une clarté qu'il était impossible de ne pas comprendre en très peu de leçons. il enseignait particulièrement les danses graves, les révérences d'étiquettes pour les présentations à la cour & sans venir du grand fauteuil où il était retenu par des douleurs de goutte, il faisait exercer en sa présence à ses écoliers ce qu'il venait de leur expliquer dans le plus grand détail, les reprenant même avec dureté au plus léger manquement.

- il sollicitait -

= Il sollicitait une pension du gouvernement. La charmante demoiselle D'Esc.... qui par le grand crédit de sa famille parvint à l'obtenir, accourut chez lui avec autant de vivacité que de joie pour lui en présenter le titre, et le remit entre ses mains, sans autre prétention que celle de lui causer également de la surprise & du plaisir; Marcel prend le brevet et le jettant par terre loin de lui: est ce ainsi, Mademoiselle, lui dit-il, que je vous ai enseigné à presenter qque chose? ramassez ce papier et raportez le moi comme vous le devez. Madelle. D'Esc.... humiliée de ce ton auquel elle devait moins s'attendre que jamais dans cette circonstance, ramassa le papier les larmes aux yeux, et le lui remit avec toutes les graces dont elle etait susceptible.

„ C'est bien, Mademoiselle, lui dit le maitre à danser,
„ c'est bien; je le recois, quoique votre coude n'ait pas
„ eté assez arrondi, et vous remercie.

= L'abbé de Voisenon était incontestablement une des plus aimables créatures qu'on puisse rencontrer en société, alternativement libertin & devot, mais toujours aimable; il a passé sa vie à etre mourant d'un asthme & à se retablir un instant après. C'est un fait qu'un jour à la campagne, se trouvant à l'article de la mort, ses domestiques l'abandonnerent pour aller chercher les sacremens à la paroisse. dans l'intervalle

le mourant se trouve mieux, se lève, prend une redingotte & son fusil, & sort par la porte de derrière; chemin faisant il rencontre le prêtre qui lui porte le viatique avec la procession il se met à genoux comme les autres passans & poursuit son chemin: le bon Dieu arrive chez lui avec les prêtres & les domestiques, on ne trouve plus le malade, qui pendant qu'on le cherchait dans toute la maison, tirait des lapins dans la plaine

---

Frédéric écrivant à Voltaire lui dit:

: L'abominable entreprise de Damiens, le cruel assassinat intenté contre le roi de Portugal, sont de ces attentats qui se commettent en paix comme en guerre: ce sont les suites de la fureur & de l'aveuglement d'un zèle absurde. L'homme restera malgré les écoles de philosophie, la plus méchante bête de l'univers: la superstition, l'interet, la vengeance, la trahison, l'ingratitude produiront jusqu'à la fin des siecles, des scènes sanglantes & tragiques, parceque les passions, & très rarement la raison nous gouvernent. il y aura toujours des guerres, des procès, des dévastations, des pestes, des tremblemens de terre, des banqueroutes: c'est sur ces matieres que roulent toutes les annales de l'univers

: Ne mettez donc point sur le compte de la guerre, des malheurs & des calamités qui n'y ont aucun rapport.

– Colomb découvrit en 1494. l'île de la Jamaïque mais il n'y forma pas d'établissement: huit ans après il y fut jetté par la tempête, il a perte de ses vaisseaux le mettant hors d'état d'en sortir; il implora l'humanité des sauvages, et il en reçut tous les secours de la commisération naturelle, mais ce peuple qui ne cultivait uniquement que pour ses besoins se lassa de nourrir des étrangers qui l'exposaient à mourir de disette, et s'éloigna insensiblement de leur voisinage. les espagnols qui l'avaient déja effarouché par des actes de violence, ne gardèrent plus de mesure avec les indiens et s'emportèrent jusqu'à prendre les armes contre un chef qu'ils accusaient de rigueur. Colomb forcé de céder à leurs menaces, pour sortir d'une situation désespérée profita d'un de ces phénomènes de la nature où l'homme de génie trouve quelque fois des ressources pardonnables à la nécessité. – le peu qu'il avait acquis des connaissances astronomiques, l'instruisit qu'il y aurait bientot une Eclipse de lune: il fit avertir tous les caciques voisins de s'assembler pour entendre de lui des choses importantes à leur conservation. Quand il fut au milieu d'eux, après leur avoir reproché la dureté avec laquelle ils les laissaient périr lui et ses compagnons. – "pour vous en punir, leur dit-il, d'un " air inspiré, le Dieu que j'adore va vous fraper de ses " plus terribles coups, et dès ce soir vous verrez la lune

" songer, puis s'obscurcir & vous refuser la lumière; ce
" ne sera que le prélude de vos malheurs si vous vous
" obstinez à me refuser des vivres.
à peine l'amiral a parlé que ses prophéties s'accomplissent,
la désolation est extrême parmi les sauvages, ils se
croyent perdus, demandent grace & promettent tout. alors
on leur annonce que le ciel touché de leur repentir apaise
sa colère, & que la nature va reprendre son cours: dès ce
moment les subsistances arrivent de tous côtés & Colomb
n'en manqua pas jusqu'à son départ.

Le chien nommé Berri, un des prédécesseurs de ceux
qui ont péri sous les neiges du grand St. Bernard est mort infinimt.
regreté; cet animal intelligent a servi à l'hospice de ce mont
pendant 12. ans, & il a sauvé la vie à plus de 40. personnes;
rien ne pouvait ralentir son zèle; dès que les brouillards
& les neiges enveloppaient les montagnes; il partait pour
aller à la rencontre des voyageurs égarés, il courait tout
hors d'haleine en aboyant & revenait souvent aux endroits
les plus périlleux; lorsque ses forces ne suffisaient pas
pour retirer de dessous les neiges un homme engourdi par
le froid, il allait chercher les religieux — lorsque l'âge
lui eut ôté ses forces, on le mit en pension à Berne où il est
mort & on a déposé son corps empaillé au musée de cette ville

– Chanson –

– Aimer est pour moi douce chose
boire est encore un de mes goûts, (Bis)
oui l'un et l'autre sont bien doux
Quand trop forte, n'est pas la dose;
Les femmes et le vin nous font chérir la vie, (Bis)
il n'est point de chagrin, il n'en est point
Qu'avec eux on n'oublie. (Bis)

Celui qui porte la couronne,
Celui qui porte le mousquet, (Bis)
oui, chacun assure le fait,
Que sous la tente et sur le trône
Les femmes et le vin nous font chérir la vie
il n'est point de chagrin, il n'en est point
Qu'avec eux on n'oublie. (Bis)

Vous dont la fortune traîtresse
trompe souvent les vains projets, (Bis)
pour calmer vos cuisants regrets
buvez, prenez une maîtresse;
Les femmes et le vin nous font chérir la vie (Bis)
il n'est point de chagrin, il n'en est point
Qu'avec eux on n'oublie. (Bis)

— On cherche depuis long-tems à savoir si nous avons une âme ou non; tous les livres qu'on a fait sur cet être incompréhensible sont assez curieux, & nous ressemblons tous sur cela à un capitaine Suisse qui priait Dieu dans un buisson avant une bataille & qui disait hautement
" Mon Dieu, s'il y en a un, ayez pitié de mon âme
; si j'en ai une!
On paraît même assez indifférent sur cet objet, on s'endurcit en vivant dans le monde.

— Pour-quoi aller chercher fortune dans l'inde? Les vraies richesses sont chez nous, elles sont dans notre industrie: mon blé nourrit tous mes domestiques, mon vin qui n'est pas malfaisant les abreuve, mes vers à soie me donnent des bas, mes abeilles me fournissent d'excellent miel & de la cire, mon chanvre & mon lin me fournissent du linge &c.

— Nous sommes des victimes condamnées toutes à la mort, nous ressemblons aux moutons qui bêlent qui jouent, qui bondissent en attendant qu'on les égorge; leur grand avantage sur nous est qu'ils ne se doutent pas qu'ils seront égorgés, & que nous le savons.

— Liberté de conscience & liberté de commerce, voilà les deux pivots de l'opulence d'un état petit ou grand -

— Les loix de l'amérique Septentrionale punissaient l'incontinence : toute fille qui donnait le jour à un enfant illegitime, était citée devant les magistrats qui la condamnait à une amande.

" une fille nommée Polli Backer l'ayant été pour la 5me. fois demanda à ses juges, avant qu'on prononçat contr'elle l'amande fixée par les loix, la permission de parler

" Je suis pauvre, dit cette fille, & hors d'état de payer
" un avocat pour plaider ma cause : j'ai deux fois payé
" l'amende ; deux autres fois, faute de moyens, j'ai subi un
" chatiment douloureux & flétrissant : la loi est positive,
" je le sais, mais cette loi est injuste à mon égard, au crime
" près pour lequel je suis citée ; j'ai jusqu'à présent vécu
" irréprochable ; c'est au risque de ma vie que j'ai donné
" le jour à 5. enfans ; je les ai nourris de mon lait & de mon
" travail, je les forme pour la patrie & la vertu qu'ils aimeront
" comme moi : je n'ai débauché, ni le mari d'aucune femme
" ni aucun enfant de famille : la nature avec la fécondité
" l'industrie, l'économie, la frugalité dont elle m'a douée,
" me destinait à être une femme vertueuse ; un de vous,
" messieurs, me fit écouter les premiers vœux de l'amour
" avec le serment du mariage ; il me trompa & m'abandonna
" celui qui m'a séduite & ruinée, jouit parmi vous des

honneurs & du pouvoir, & l'on punit mon malheur par des amendes ou l'infamie? Je n'ai pas voulu trahir le vœu de la nature; je n'ai pû, je l'avoüe après avoir perdu ma virginité garder le célibat dans une prostitution secrète & stérile; j'ai violé, dira-t-on les préceptes de la religion; c'est à la religion à me punir; j'ai mérité des feux éternels; pourquoi anticiper sur ces peines horribles? Si j'avais regardé cette faute contre vos loix, comme un crime, je n'aurais pas eu la méchanceté de le commettre, mais je ne pense pas que Dieu qui a donné à mes enfans, un corps sain & robuste, soit irrité de me les voir procréer. C'est à lui que j'appele de vos sentences, de vous qui accablez d'oprobre un sexe que vous corrompez: Plaignez le au lieu de l'outrager & ne changez point en crimes des actions que la nature a permises & même commandées.

: Ce Plaidoyer prononcé avec fermeté fit la plus vive impression sur le cœur des juges, tous dispensèrent d'une voix unanime Polly Backer de l'amende. Ils fournirent les moyens de vivre paisiblement & de faire élever convenablement ses cinq enfans.

La Pourpre & la Bure éprouvant le malheur
L'un placé sur le trône, & l'autre en sa chaumière.

— La fin de la vie est toujours triste, le commencement doit être compté pour rien, & le milieu est presque toujours un orage.

— Un chapitre de Cicéron, de Officiis et de natura deorum, un chapitre de Locke, une lettre provinciale, une bonne fable de la Fontaine, des vers de Boileau & de Racine, voilà ce qui doit occuper un vrai litterateur.

— Ne craignez point la mort; Cicéron qui était un grand homme, disait que c'était la fin de toutes les douleurs & souvenons nous des vers de l'abbé Chaulieu.

„ Plus j'approche du terme, & moins je le redoute,
„ Sur des principes surs, mon esprit affermi
„ Content, persuadé, ne connait plus de doute:
„ des suites de ma fin, je n'ai jamais frémi.

— Racine doit être regardé sans contredit comme le meilleur de nos poëtes tragiques, comme celui qui le seul a parlé au coeur, & à la raison, qui seul a été véritablement sublime sans aucune enflure, & qui a mis dans la diction un charme inconnu jusqu'à lui; il est le seul encore qui ait traité l'amour tragiquement, car avant lui, Corneille n'avait pas bien fait parler cette passion que dans le cid,

l'amour dans toutes ses pieces est ridicule ou insipide. On ne joüe presque plus les pieces de Moliere, c'est sans doute parceque tout le monde les sait par cœur, presque tous les traits en sont devenus proverbes, les intrigues dans ses pieces sont quelquefois faibles et les denouemens, rarement ingenieux, mais il ne voulait que peindre la nature et il en a été sans doute le plus grand peintre.

~

= Paris est bon pour ceux qui ont beaucoup d'ambition, de grandes passions et prodigieusement d'argent avec des gouts toujours renaissans à satisfaire: Quand on ne veut être que tranquille, on fait fort bien de renoncer à ce tourbillon; Paris a toujours été a peu près cequ'il est, le centre du luxe et de la misère; c'est un grand jeu de Pharaon où ceux qui taillent embour-sent l'argent des pontes.

~

= Une Dame dit un jour à un de ses domestiques, garcon tout neuf qui venait d'arriver de la montaigne d'aller voir cequ'on avait affiché pour ce jour là. Cet imbécille ayant vû qu'on jouait le Faucon, crut ne devoir pas le dire; cette Dame etonnée du retard de ce domestique, le fit appeler, et lui demanda pour-

pourquoi, il n'était pas venu lui dire quelle pièce on jouait; ma foi, madame, je n'ose pas vous le dire." pressé cependant de s'expliquer, il répondit.

- Madame, on donne le trou du cul."

- On parlait un jour devant Mlle. Arnoux de la susdite pièce le faucon et on lui demanda ce qu'elle en pensait; il semblait qu'elle n'en avait pas bonne opinion, elle se fit presser qque tems pour s'expliquer & déclarer les motifs de son préjugé; c'est que répliqua-t-elle avec vivacité par ce vers de Boileau

- rien n'est beau que le vrai; le vrai seul est aimable."

- Le mot royallement, jadis était louange,
, tout ce qu'on faisait bien, était fait comme un roi,
: on disait comme un Dieu, comme un roi, comme un ange
: mais aujourd'hui, ce mot est d'un tout autre aloi:
; juger royallement, c'est-à-dire n'y voir goute
; n'écouter jamais qu'un gueux de chancelier; (maupou)
; payer royallement, c'est faire banqueroute
; vivre royallement, c'est être puta...."

- Epictète a dit, si l'on dit du mal de toi, & qu'il soit véritable corrige-toi; si ce sont des mensonges, ris en."

= Voltaire dans son précis du Siècle de Louis 15. dit: Il est beau de voir le maréchal de Saxe après tant de victoires conserver une entière déférence pour un ami dont les lumières avaient souvent dirigé ses entreprises, il l'est encore plus de voir le marechal de Noailles s'appliquer en silence à lui combiner de grands desseins & à lui abandonner toute la gloire du succès...... Une preuve moins grave de la confiance du marechal de Saxe pour mr. de Noailles, mais qui nous parait assez originale pour nous permettre de la raporter ici, c'est la lettre suivante.

" On m'a proposé, mon maître d'être de l'academie
" Francaise; j'ai répondu que je ne savais point seulement
" l'orthographe*, & que cela m'allait comme une bague
" à un chat. on m'a répondu que le marechal de
" Villars ne savait pas écrire, ni lire ce qu'il écrivait &
" qu'il en était bien: c'est une persecution? vous n'en
" êtes pas, mon maître, cela rend la défense que je
" fais plus belle; personne n'a plus d'esprit que vous
" ne parle, & n'écrit mieux: pour quoi n'en êtes-
" vous pas? cela m'embarrasse, je ne voudrais pas
" choquer personne, bien moins un corps où il y a tant
" de gens de mérite, d'un autre côté je crains les ridicules
" & celui-ci m'en parait un bien conditionné.

* en voici une preuve tirée de sa lettre — Sela mallet

comme une cage à un chat: pourcoi n'an ete vous pas.
je crie les ridicules & celui qui m'en paret un. &a.

(Nr.) L'abbé millot raporte que mr. de Noailles engagea mr. de Saxe à refuser: cette affiche, lui dit-il ne convient point à un homme de guerre, & je serais faché de voir mon cher comte maurice dans une compagnie où l'on s'occupe uniquement de mots & d'orthographe.

—. J'ai vu de prés le Stix; j'ai vu les Euménides
déja venaient fraper mes oreilles timides
les affreux cris du chien de l'empire des morts,
& les noires vapeurs, & les brulans transports
allaient de ma raison offusquer la lumiére:
c'est alors que j'ai senti mon âme toute entiere
se ramenant en soi, faire un dernier effort
pour braver les horreurs que l'on joint à la mort.
ma raison m'a montré, tant qu'elle a pû paraitre
que rien n'est en effet de ce qui ne peut être,
que ces fantômes vains, sont enfans de la peur
qu'une faible nourrice imprime en notre cœur
lorsque des loups-garoux qu'elle-même elle pense
des demons & de l'enfer, elle endort notre enfance.

Mad.me Deshouliere a dit.

L'esprit solide, éclairé, droit
du commerce des sots, sait faire un bon usage
il les examine, il les voit
comme on voit un mauvais ouvrage
des défauts qu'il y trouve; il cherche à profiter.
il n'est guere moins nécessaire
de voir ce qu'il faut éviter
que de savoir ce qu'il faut faire.

Chacun parle éducation, chacun a un système d'éducation, chacun a le meilleur possible; pourquoi donc tant d'enfans si mal élevés? pourquoi les talens unis à la futilité, de grands moyens anéantis sous des vices? pourquoi q.ques gens estimables qui ne doivent rien à leur éducation? C'est que la nature fait les hommes, l'éducation polit ou gâte son ouvrage: chez un peuple corrompu, l'enfant le plus heureux est celui qu'on abandonne à lui même, s'il n'a pas de mauvais exemples sous les yeux

Un trait d'esprit est un météore qui plait dans l'obscurité; les éclairs multipliés fatiguent la vue, & on se lasse de trop d'esprit, comme de tout ce qui est affecté.

— Nous tendons tous au bonheur par une pente naturelle; on croit y arriver par la fortune, l'ambition, la gloire, les conquêtes, l'indépendance, la modération, la probité, la sagesse, tout cela peut y conduire; rien de tout cela n'est lui; presque tous les hommes le cherchent sans se consulter seulement sur la route qu'il faut prendre: est-il étonnant que la foule s'égare?

: Nous cherchons le bonheur comme un astronome cherche à découvrir une étoile toujours au dessus de nous; insensés! baissons les yeux, il est à nos pieds & nous passons sans le voir — Nous avons sur le bonheur une foule de livres qui n'ont pas rendu les hommes plus heureux. Sénèque, Fontenelle, Maupertuis, Helvétius, Madme. du Chatelet, Voltaire, ont écrit sur le bonheur & un défaut commun à tous ces ouvrages, c'est que l'auteur veut toujours que nous soyons heureux à sa manière; il n'a pas réfléchi qu'il y a autant de différences dans la nature du sang, l'activité des humeurs, le jeu des viscères que dans les traits d'une quantité innombrable de visages. Travailler à régler ses penchans, c'est commencer à être heureux?

—

— Comment y aurait-il des procès dans le monde si jamais une mauvaise cause ne trouvait d'avocat pour la défendre? C'est une question que je soumets à toutes les académies de jurisprudence.

— D'alembert dans une de ses lettres à Voltaire lui disait en 1770. —

„ Je veux vous faire part de ce que je pensais il y a
„ quelques jours en lisant vos vers & en les comparant
„ à ceux de Despreaux & de Racine. Je pensais donc
„ qu'en lisant Despreaux, on conclut, & on sent que
„ ses vers lui ont couté, qu'en lisant Racine on le conclut
„ sans le sentir, & qu'en vous lisant, on ne le conclut ni
„ ne le sent, & je concluais, moi, que j'aimerais mieux
„ être vous, que les deux autres.

— Le Peuple le plus riche en numéraire, n'est pas le plus puissant. l'Opulence tombe avec les moyens qui la procurent. l'état vraiment riche & redoutable est celui qui possede une population nombreuse, des grains, du fer, & des lois sages.

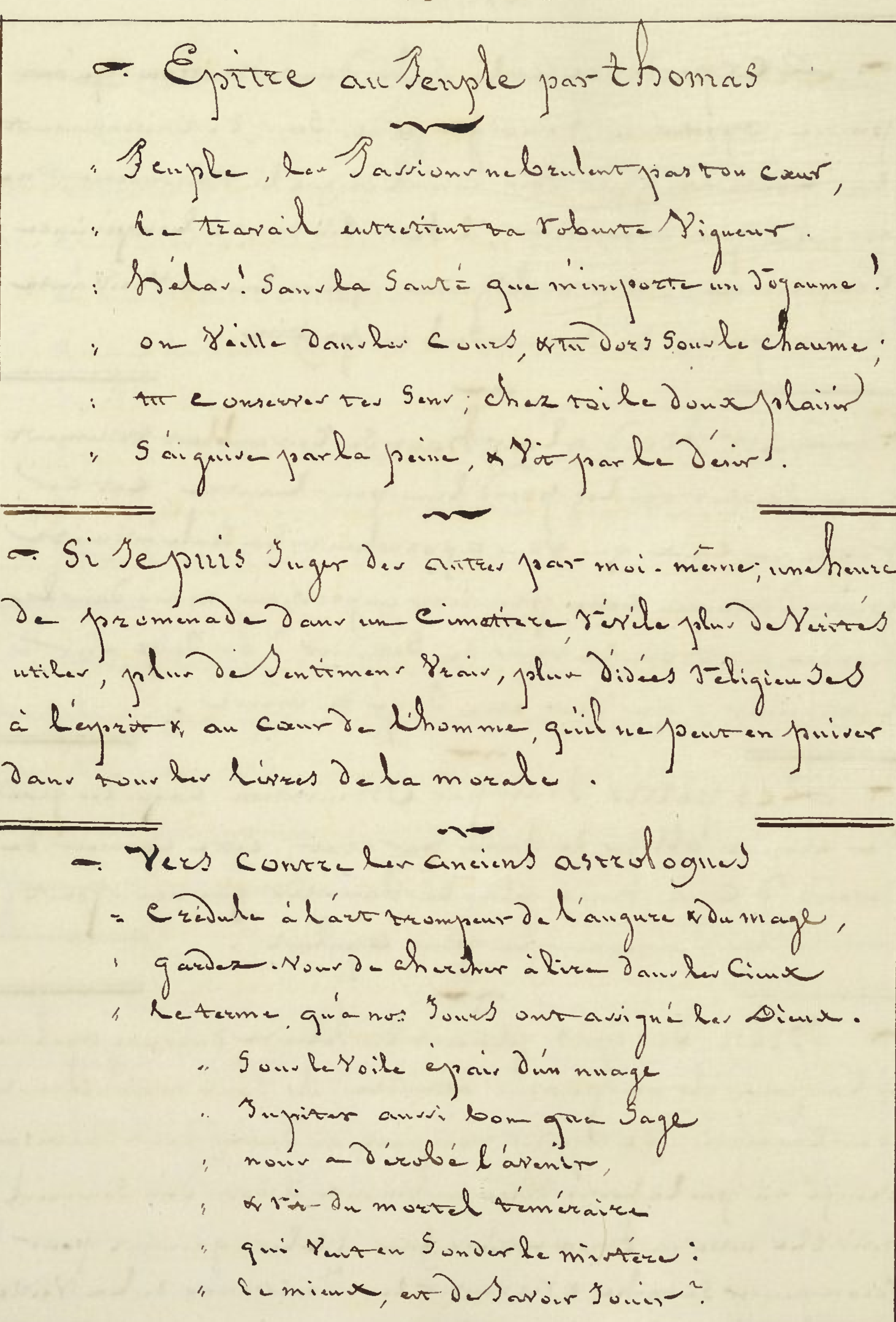
— Si le Gouvernement le plus parfait est celui où les têtes sont sans cesse en fermentation, le meilleur des Gouvernemens est le républicain; si la tranquillité publique, la sureté des Citoyens sont les effets d'une sage administration, le meilleur des gouvernemens est la monarchique.

— L'expérience est la seule démonstration qu'on puisse opposer au témoignage des sens, le raisonnement la contredit quelque fois, mais lorsque le raisonnement a prouvé par une erreur, il faut s'en tenir à l'expérience; l'expérience n'est pour l'ignorant qu'une lumière vacillante et trompeuse; le savant seul en profitte.

— L'air froid et l'air haut se ressemblent tellement que souvent on les prend l'un pour l'autre; cet air repousse ceux qui vous approchent; la seule intimité peut détruire cette première impression, mais dans le monde a-t-on le tems de s'étudier? on juge sur l'extérieur; on veut être jugé de même.

— Les petits font par Ostentation ce que les grands se croyent obligés de faire par état; cette chimère de devoirs d'État ruine plus de familles que n'en peut enrichir le Souverain le plus opulent.

— Bien des gens placent la félicité dans une opulence à laquelle ils ne peuvent atteindre; ils sont malheureux par la manie de regarder toujours au dessus d'eux; l'artisan occupé n'a pas le loisir d'être ambitieux, il dort d'un sommeil paisible entre sa femme & ses enfans, il se lève gaiment pour recommencer sa tache, & retrouver les jouissances de la veille



Épître au Peuple par Thomas

Peuple, les passions ne brûlent pas ton cœur,
Le travail entretient ta robuste vigueur.
Hélas! sans la santé que m'importe un royaume!
On veille dans les cours, et tu dors sous le chaume;
Tu conserves tes sens; chez toi le doux plaisir
S'acquiert par la peine, et vit par le désir.

Si je puis juger des autres par moi-même, une heure de promenade dans un cimetière, révèle plus de vérités utiles, plus de sentimens vrais, plus d'idées religieuses à l'esprit et au cœur de l'homme, qu'il ne peut en puiser dans tous les livres de la morale.

Vers contre les anciens astrologues

Crédule à l'art trompeur de l'augure et du mage,
Gardez-vous de chercher à lire dans les cieux
Le terme qu'à nos jours ont assigné les Dieux.
Sous le voile épais d'un nuage
Jupiter aussi bon que sage
Nous a dérobé l'avenir,
Et rit du mortel téméraire
Qui veut en sonder le mistère:
Le mieux, est de savoir jouir.

= C'est la mode aujourd'hui de dire du mal des femmes ; il semble que les hommes aient voulu dans tous les tems se venger par la médisance de l'empire qu'elles exercent sur eux par les attraits vainqueurs de la beauté, & par les prestiges de ces charmes aux quels, rien ne résiste. Suivant les principes de mr. de Buffon, l'acte de copulation est le seul que la nature avoue, & tout autre commerce entre l'homme & la femme, cette préférence d'un seul objet à tous les autres, cet attachement pour l'objet choisi au mépris de tous les obstacles, ces délices du sentiment dont les gens épris parlent tant, toute cette tendre philosophie des âmes passionnées, n'est que chimère, & un bonheur idéal & factice dont il ne résulte réellement que malheur & désordre; & suivant Rousseau la femme par sa nature & par son tempérament plus faible que l'homme, lui est par là même inférieure & lui doit obéir & céder tous ses droits: par le même principe, la mère ne peut avoir sur les enfans la même autorité que le père parceque la faiblesse de sa constitution & ses infirmités fréquentes ne lui permettant pas d'aspirer à cette santé vigoureuse dont jouit l'homme. Quels raisonnemens! Comme si l'on avait des droits dans la nature jusqu'à proportion de ses forces, ou pour revenir aux opinions de mr. de Buffon qu'il est bien étrange que des êtres doués d'une imagination dont ils ne sauraient ni prévenir, ni détruire les effets fissent

Consister leur bonheur dans des choses idéales. cette manière de philosopher ne peut convenir qu'à des êtres imbéciles, inférieurs même aux bêtes dépourvus également de sentiment & de religion (je dis) de réflexions & borner uniquement aux loix d'une sensation stupide : posons donc deux principes incontestables : l'un que la femme dans l'ordre phisique & moral des choses, est ce qu'elle doit etre & qu'elle a tous les avantages, & tous les inconvéniens dont un être ainsi constitué doit ressentir ; l'autre que les effets de la beauté & de l'amour, pour être imaginaires, ne sont pas moins réels & seront le bonheur ou le malheur de l'homme aussi long-tems que ses sens seront subordonnés à l'imagination ; tout ce qu'on peut dire d'ailleurs contre les femmes est destitué de raison & de philosophie ; tous les défauts qu'on peut leur reprocher sont l'ouvrage des hommes, de la société & surtout d'une éducation mal entendue : doit-on s'étonner en effet de les voir artificieuses, hypocrites & rusées, lorsque tous nos soins tendent à leur inspirer & à nourrir en elles des sentimens que les injustes loix d'une bienséance chimérique leur ordonnent de cacher. sans cesse partagées entre les sentimens autorisés par la nature & les usages qu'une coutume bizarre a érigés en devoir, comment se tireraient-elles d'un labirinthe où ce qui est réel & naturel, est sacrifié à ce qui est imaginaire & factice. on peut dire sans nous faire tort, que notre éducation en général est bien mauvaise & dans ses principes souvent contraire au bon sens & à la raison : celle des femmes

est bien plus déplorable encore; si nous perdons notre première jeunesse à aprendre dans les Colléges des futilités qu'il est bon d'oublier au plus vite, du moins, dès que nous sommes entrés dans le monde, on nous inspire les vrais sentimens de l'honneur; les devoirs de notre état, ne nous sont plus cachés, les exemples, autant que les maximes concourent à régler notre conduite, à nous aprendre à mériter l'estime du public & à nous donner, si ce n'est des vertus, du moins ce qui en serait l'équivalent, si q.que chose pouvait l'être de l'honneur & des mœurs.

= Le sort des femmes est bien différent du notre: exilées comme nous de la maison paternelle dès leur naissance, elles sont élevées dans des maisons religieuses où (ce qu'on en peut dire de moins désavantageux) elles ne reçoivent pas une idée juste, ni de leur état, ni de leurs devoirs, ni de la vertu, ni de l'honneur, ni de la décence, ni du monde, ni d'aucune des situations dans lesquelles, elles doivent se trouver par la suite, & auxquelles il faut être préparé pour en éviter les dangers. La morale des femmes est toute fondée sur des principes arbitraires, leur honneur n'est pas le vrai honneur; la décence est une fausse décence & tout leur mérite, toute la bienséance de leur état, consiste dans la dissimulation & le travestissement des sentimens naturels qu'un devoir chimérique leur prescrit de vaincre,

& que avec tous leurs efforts, elles ne sauraient anéantir: imbues de ces principes, elles se trouvent au sortir du couvent dans les bras d'un inconnu auquel elles aprênent qu'elles destinées et unie par des liens éternels & indissolubles. les doux & sacrés devoirs de l'hymen deviennent ainsi par la tyrannie de nos usages, des outrages faits à la pudeur, & la victime est immolée aux désirs de l'homme qui par les droits du mariage, déchire le voile que la décence & la délicatesse d'un amour respectueux & tendre ordonnaient d'écarter imperceptiblement & avec une timide défiance. alors le tumulte des désirs & l'incertitude des principes deviennent également grands: jettée dans un monde dont elle ignore les dangers, à qui obéira une femme abandonnée à elle-même, ou livrée à un homme qui exige comme devoir ce que le cœur seul peut accorder à l'amant soumis qui sait toucher? comment s'y prendra-t-elle pour démêler ce qui est de l'essence de la vertu & de l'honneur d'avec les préceptes de ces devoirs imaginaires dont on a bercé son enfance? reconnaissant bientôt la futilité de ces derniers, ne risquera-t-elle pas d'étendre le mépris qui leur est dû, jusqu'aux vertus les plus indispensables? à force d'avoir senti les entraves, elle ne connaitra plus de bornes, & confondant les devoirs réels avec des pratiques

- arbitraires

arbitraires, en substituant ces dernières aux premières elle se trouvera perdue avant que d'avoir pû faire la première réflexion sensée: comment au milieu de ce trouble échapera-t-elle à la séduction des hommes? du moment qu'une jeune femme entre dans le monde, tout conspire contr'elle & contre sa vertu; on dirait que toute la société est intéressée à sa perte, & ce n'est que par le plus grand des miracles qu'elle pourrait échaper aux pièges tendus de tous les cotés à sa simplicité & à son innocence. ordinairement elle hatte sa perte à proportion que son cœur est bien né, droit & sensible, & sa ruine devient inévitable si elle n'est pas initiée de bonne heure dans toutes les ruses de la méchanceté des hommes & dans les mistères du vice qu'elle n'aurait jamais dû connaitre.... Quand on réfléchit de bonne foi sur les malheurs inséparables de cette situation, bien loin de dire du mal des femmes, on est tenté de croire qu'elles sont en général beaucoup mieux nées que les hommes; on ne saurait disconvenir qu'il n'y en ait un grand nombre qui, en dépit de tous les obstacles, en dépit de nos Epigrammes & de notre morgue philosophique jouissent de l'estime publique, du prix & des honneurs dûs à la vertu: si c'est par un miracle que ce sexe aimable est préservé du naufrage, ce miracle fait honneur aux femmes, deux choses empechent leur ruine, tandis que tout

y conspire ; uniquement occupées de passions douces & tendres, leur cœur ignore le feu violent de l'ambition & de l'intérêt, deux ressorts du malheur du monde qui occasionent continuellement les grands crimes, & ces vices obscurs & odieux dont les hommes ont la bassesse de se souiller ... les femmes ont en général le sentiment plus sur, plus prompt, plus délicat que les hommes, & c'est par là qu'elles préviennent le plus souvent les plus grands malheurs : la lueur obscure & tremblante du sentiment est mille fois plus sure & plus rapide que le flambeau brillant de l'esprit & de la raison : voilà pourquoi en général, les hommes font tant de fautes énormes & des choses si marquées, lorsque les femmes s'arrêtent presque toujours sur le bord du précipice.

Ceux qui disent toujours du bien des femmes, ne les connaissent pas assez ; ceux qui en disent toujours du mal, ne les connaissent pas du tout. nous croyons avoir de l'empire sur les femmes, nous voyons enfin que nous perdons près d'elles jusqu'à l'empire que nous avions sur nous : on accorde aux femmes la finesse de l'esprit, & celle des perception comme des effets nécessaires de la délicatesse de leurs organes ; on leur refuse le courage la prudence, & presque le jugement, leur éducation

à nos

à nos préjugés seuls les placent aussi bas. L'homme naturellement orgueilleux, croit s'élever à mesure qu'il les abaisse: insensés! rendons-leur justice: ne voit-on pas des femmes soutenir des événemens désastreux, braver des périls, penser, parler, agir avec la force, le courage, la présence d'esprit que s'attribuent exclusivement les hommes & qu'ils sont loin d'avoir toujours .....

= Aimons, estimons, honorons les femmes, nous leur devons l'existence; elles guident nos premiers pas, elles font le charme de notre vie, elles consolent notre vieillesse, elles nous aident à mourir.

= Je n'entends parler que de tuer le tems, c'est un meurtre que bien des gens méditent, mais que personne n'exécute & dans ce complot d'une espèce toute particulière, la victime finit toujours par être l'assassin — le tems ressemble à une plante animale que l'on nomme Polipe: coupez la en autant de morceaux qu'il vous plaira, chaque partie n'en sera pas moins un tout, & le corps principal n'en restera pas moins complet; il en est de même du tems, vous en ôtez des jours, des mois, des années, de nouveaux jours, de nouveaux mois, de nouvelles années reparaissent & le tems n'a rien perdu — relativement à l'homme, le tems est immortel; n'établissons donc pas de lutte avec cet

athlète invulnérable ; au lieu de te perdre en cherchant à le tuer, pourquoi ne pas t'en faire un ami ? Ce n'est jamais à l'homme laborieux & occupé que le tems déclare la guerre, il craindrait d'acheter trop cher la victoire ; c'est contre l'homme oisif & dissipé que l'indolence & le luxe ont mis hors d'état de se défendre qu'il dirige constamment ses attaques. — S'il est une chose bien prouvée au monde, c'est que l'homme est né pour agir : le sort vous a-t-il placé au dessus des besoins & des travaux journaliers auxquels la nature assujetit l'espèce humaine, cultivez votre âme, éclairez votre esprit ; créez-vous de nobles occupations, employez le tems à vous rendre meilleur & conséquemment plus heureux, vous ne vous plaindrez plus qu'il vous opprime ; vous en sentirez le prix & ne lui reprocherez plus que la rapidité de sa course — Le tems n'est jamais neutre ; s'il n'est pas pour nous un ami utile, il devient un ennemi redoutable ; dans ce cas même, disons-nous bien que c'est un ennemi avec lequel il faut vivre, puisqu'on ne lui échappe que par la mort.....

— Beaucoup de gens par manie, ont du plaisir à se plaindre, & il y aura toujours des gens très riches qui diront que le tems est dur.

— Epître à M.r Laurent à l'occasion du bras artificiel qu'il a inventé par M.r l'abbé Delile :- On a dit du bien de cette épître, on en doit dire davantage du héros qu'elle chante : le bras artificiel de M.r Laurent supplée presque toutes les fonctions d'un bras naturel, non seulement on peut s'en servir pour manger & boire & pour les autres besoins de la vie, mais encore on écrit avec ce bras, il suffit que celui qui a eu le malheur de perdre un des siens ait conservé un moignon, M.r Laurent y attache sa machine qui opère ses différens mouvemens au moyen de plusieurs cordes de boyaux, on en a fait l'expérience devant le roi & tous ceux qui en ont été témoins sont émerveillés de l'invention ; cet habile ingénieur a donné des preuves de génie dans plusieurs autres machines.

— Chanson de Voltaire adressée à M.lle Duclos célèbre actrice avant la Lecouvreur.

: Belle Duclos
Vous charmez toute la nature
: Belle Duclos
Vous avez les Dieux pour rivaux,
& Mars tenterait l'aventure
s'il ne craignait le Dieu Mercure
: Belle Duclos.

= Mr. de la Condamine célèbre par ses Voyages, ses connaissances & par toutes les qualités de l'Esprit & du cœur, épousa sa nièce dans un âge avancé: Voici les Vers qui courent à ce Sujet.

= Madrigal de Mr. la Condamine à sa femme pendant la 1re. nuit de ses nôces.

" D'aurore & de Titon Vous connaissez l'histoire
" notre himen en retrace aujourd'hui la memoire;
" mais Titon de mon Sort pourrait être Jaloux
" Que ses liens sont différens des notres!
" L'aurore entre ses bras vit Vieillir son époux
" & Je rajeunis dans les Vôtres.

= Vers à Mr. la Condamine par Mr. de Cuzimont.

" D'aurore & de Titon, nous connaissons l'histoire
" l'infortuné Vieillit où Vous rajeunissez.
" Vous le dites du moins, & pour nous c'est assez:
" Véridique & modeste, il faut bien Vous en croire,
" mais Lorsque de l'amour dans le lit nuptial
" Vous empruntez la Voix pour peindre sa puissance,
" ne peut-on Soupçonner, sans Vous faire une offense
" qu'il n'y ~~fit~~ fit rien de mieux que Votre madrigal

Réponse de Mr. de la Condamine.

" Mon madrigal fut donc, à ce que Vous pensez

: la nuit

« la nuit de mon himen, ma plus grande prouesse,
« monsieur, sont-ce mes vers que vous aplaudissez ?
« ou pensez-vous déplorer ma faiblesse ?
« hélas, dans mon printems pour tribut conjugal
« j'eusse achevé ma neuvaine à Cythère.
« aujourd'hui, moins servant, pour me tirer d'affaire
« j'en remplis les deux tiers avec un madrigal.

réplique de m.r de Luximont.

« Ce sont vos vers que j'aplaudis,
« sans déplorer votre faiblesse ;
« l'amour n'en est pas moins surpris
« que l'objet de votre tendresse
« (dont lui-même serait épris)
« ne vous ait pas rendu tel qu'en votre jeunesse
« toute fois, n'en déplaise au Dieu de l'hélicon
« seul garant de cette neuvaine,
« que commencent souvent, que finissent à peine
« les vrais élus de Cupidon ;
« tout homme, sur ce point, dit le bon Lafontaine
« est d'ordinaire un peu Gascon
« et l'on croit qu'il avait raison.
« mais pour n'être jamais contredit de personne
« rimez toujours, rimez, vos vers vainqueurs du tems
« prouvent qu'en vos pareils, les fruits de leur automne
« conservent la saveur de ceux de leur printems.

= M^r. de Fontenelle mourut en 1757. agé alors d'env^{on}. 100. ans; ses divers ouvrages sont devenus des livres classiques; les gens du monde ignorans et bornés, les femmes même dont les goûts et les occupations ont une si grande influence dans ce qui concerne l'esprit et les mœurs des Français, ont puisé dans ses ouvrages les principes d'une philosophie saine et eclairée; l'esprit philosophique aujourd'hui si généralement répandu doit donc ses premiers progrès à m^r. de Fontenelle; on a remarqué que dans ce qu'on lui contait ou disait, il attendait toujours l'Epigramme; insensible à tout autre genre de beauté, tout ce qui ne finissait pas par un tour d'Esprit, était nul pour lui. il conserva la justesse et la finesse de son esprit jusqu'à sa mort. sans sa surdité qui l'empêchait de prendre part à la conversation, il eut été aussi agréable dans la société qu'il l'avait été à l'âge de 30. ans; il dit un jour à une jeune femme pour lui faire sentir l'impression que sa beauté faisait sur lui: ah! si je n'avais que 80. ans? — Mad^{me}. Grimaud très connue âgée de 103. ans ayant été le voir 4. mois avant sa mort, lui dit: il semble, monsieur, que la providence nous ait oublié sur la terre? m^r. de Fontenelle porta finement son doigt sur la bouche et lui dit: Chut! c'était par de pareils mots que son commerce était devenu agréable dans la société

— Mr. de Saint-Foix pensait fort librement sur la religion, il detestait les prêtres, mais il n'aimait pas mieux les philosophes, & se plaisait souvent à raconter la leçon que lui fit un jour son père sur les dangers d'une philosophie trop hardie. cet honnête vieillard avait appris que son fils encore fort jeune, avait formé avec quelques uns de ses camarades le projet d'attaquer ouvertement les objets les plus sacrés de notre culte, il le fit venir, lui parla de cette entreprise avec beaucoup d'indulgence & de douceur, l'engagea même à lui faire confidence des motifs qui l'avaient determiné à des mesures qu'il comptait prendre, & après l'avoir écouté avec beaucoup de patience — mon fils, lui dit-il, regardez ce crucifix? cet homme fut un juste, voyez comme on le traita & rentrez en vous-même? =

— Jamais l'aspect d'un crucifix n'avait opéré une conversion plus subite & moins miraculeuse.

— il n'y a pas d'apparence que les premiers principes des choses soient jamais bien connus : les souris qui habitent qques petits trous d'un batiment immense ne savent, ni ce batiment est éternel, ni quel en est l'architecte, ni pourquoi cet architecte a batti, elles tachent de conserver leur vie, de peupler leurs trous & de fuir les animaux destructeurs qui les poursuivent;

— Nous sommes les souris, & le divin architecte qui a batti cet univers, n'a pas encore, que je sache, dit son secret à aucun de nous. — Ce qu'il y a de bien sur, c'est que le monde est beaucoup plus vieux que nous ne le croyons; si Dieu de toute éternité la voulu créer, la volonté & le parfaire n'étant qu'un en lui, il s'ensuit nécessairement que le monde est éternel : ne me demandez pas ce que c'est qu'éternel car je vous avoue qu'en prononçant ce terme je dis un mot que je n'entends pas; les questions métaphisiques sont au dessus de notre portée, nous tachons en vain de deviner les choses qui excèdent notre compréhension, & dans ce monde, la conjecture la plus vraisemblable passe pour le meilleur sistème; le mien est d'adorer l'être suprême uniquement bon, uniquement miséricordieux & qui par cela seul mérite bien mes hommages, d'adoucir & de soulager autant que je le peux les malheureux dont la misérable condition m'est connuë, & de m'en rapporter sur le reste à la volonté du créateur qui disposera de moi comme bon lui semblera. Voilà ma confession de foi.

— L'amour de la vie, & l'espérance sont inséparables de la nature humaine.

— Un Jeune Gentilhomme Garçon peu fortuné et sans la moindre expérience, se vit obligé à la mort de son père et pour l'honneur de sa famille, de fournir à son ancien précepteur qui avait beaucoup contribué à la ruine de sa maison, une lettre de change de dix mille francs sur un des parens qui résidait à Bordeaux. Cette lettre y aiant été protestée, ce pauvre Gentilhomme pour se soustraire aux poursuites du porteur, prit le parti de se réfugier à Paris, où il croyait que personne ne saurait le découvrir; il n'y fut pas plutot qu'il vit arriver dans sa chambre le porteur de la dite traite avec un clerc de procureur qui, en l'abordant déroula des papiers qui lui firent connaitre de quoi il était question, aiant pris avec l'envoyé de sa partie adverse le ton de la confiance et de l'ingénuité, il lui expliqua en particulier et tout au long l'origine de sa dette, l'infame conduite de son précepteur à son égard et finit par lui demander conseil, en le priant de lui dire dans la sincérité de son âme ce qu'il ferait à sa place. Ce pauvre Gentilhomme s'attendait à ce qu'il lui dirait de païer, mais ce ne fut point là son avis et touché de la triste situation de ce Gentilhomme, il lui dit:

„ Dans notre métier on est obligé d'écouter tout le monde,
„ à la vérité, nous ne sommes pas dans l'habitude de
„ prêter main forte au bon droit quand il se trouve en opposition
„ avec l'intérêt de nos cliens, mais sans trahir la confiance

de Votre précepteur, je crois pouvoir vous dire ce que je pense de cette affaire; si j'avais une dette pareille à la vôtre, elle ne serait acquitée qu'après un procès de 10. ans, ou pour mieux dire elle ne le serait pas du tout; il y a plus, j'entreprendrais de me faire rembourser ce que vous avez eu la bonhommie de payer en Gascogne à la première sommation de votre précepteur, c'est de l'argent jetté dans la rivière, mais qu'il ne serait peut-être pas impossible d'en retirer. en tout cas ce serait la matière d'un procès qui vaudrait bien la plupart de ceux qu'on entreprend. Ainsi en voilà déjà un. Votre acte d'Emancipation peut être attaqué et avec lui, tous ceux qui en sont émanés. Second procès. la dette dont il s'agit, ne provient pas de votre fait, mais de celui de mad.me votre mère. Troisième procès. vous avez reconnu la créance de m.r Antoine sans l'intervention de votre curateur, Quatrième procès. la prise de corps décernée contre vous résulte de jugemens rendus par défaut puisque vous étiez absent: de là des demandes en nullité, ainsi qu'en domages & intérêts, des plaintes au criminel comme d'abus & violences 5me. procès. enfin vous pouviez & pouvez encore renoncer à la succession de vos père & mère. 6me. procès.

Quand je vous dis qu'entre les mains de la justice, il y a là dedans de l'étoffe taillée pour quarante ans, c'est

que

; Que je mets les choses tout au plus bas, car c'est une affaire
; Qu'on peut léguer successivement dans une famille à cinq ou
; six générations.

Charmé du langage plein de raison de cet honnête clerc & des expédiens qu'il lui indique, il lui témoigne le plus vif regret de ce que c'est à son procureur que la cause de sa partie adverse se trouve remise, ajoutant qu'il lui aurait inspiré la plus grande confiance, & qu'il se sentirait bien soulagé si ses intérêts étaient confiés à de si bonnes mains.

Ce n'est pas là une difficulté, répliqua-t-il, nous nous chargeons à la fois du pour & du contre, seulement nous prenons la précaution, pour la forme de séparer les sacs d'écritures; nous en gardons un, & nous remettons l'autre à l'ami que nous choisissons pour notre adversaire. Soyez tranquille, tout cela s'arrange sans que les plaideurs aient à s'en mêler.

Moyennant cinquante louis qu'il porta quelques jours après à ce clerc de procureur, il engraina si bien son procès, que probablement, il ne le verra jamais finir.

— Je persiste fermement, écrivait Voltaire en 1761 au marquis de Chauvelin, dans l'opinion où je suis que Dieu nous a créés & mis au monde pour nous amuser, que tout le reste est plat & horrible.

— Extrait d'une lettre de Voltaire à mr. Daiguebère du 4. avril 1743.

— La Mérope n'est pas encore imprimée; je doute qu'elle réussisse autant à la lecture qu'à la présentation....... la séduction a été au point que le parterre a demandé à grands cris à me voir; on m'est venu prendre dans une cache où je m'étais tapi; on m'a mené de force dans la loge de madme. la duchesse de Vilars où était sa belle-fille; le parterre était fou; il a crié à la duchesse de Vilars de me baiser, et il a tant fait de bruit qu'elle a été obligée d'en passer par là, par l'ordre de sa belle-mère; j'ai donc été baisé publiquement comme Alain Chartier par la princesse Marguerite d'Écosse; mais il dormait et j'étais bien éveillé.

— Un domestique de Louis XV. racontait qu'un jour, le roi soupant à Trianon en petite compagnie, la conversation roula d'abord sur la chasse et ensuite sur la poudre à tirer; quelqu'un dit que la meilleure se faisait avec des parties égales de salpêtre de souffre et de charbon. le duc de la Vallière mieux instruit soutint que pour faire de bonne poudre à canon, il fallait une seule partie de souffre et une de charbon sur cinq de salpêtre dissous avec du nitre bien filtré, bien évaporé et bien cristallisé.

— il est

– Il est plaisant, dit le Duc de Nivernois que nous nous amusions tous les jours à tuer des perdrix & qque fois à tuer des hommes, ou à nous faire tuer sur la frontière, sans savoir précisément avec quoi on tue.

„ Helas ! nous en sommes réduits là sur toutes les choses de ce monde, répondit mad.me Pompadour ; je ne sais pas de quoi est composé le rouge que je mets sur mes joues, & on m'embarrasserait fort si l'on me demandait comment on fait les bas de soie dont je suis chaussée.

„ C'est domage, dit alors le Duc de la Valliere que sa majesté nous ait confisqué nos dictionaires encicylopédiques qui nous ont coutté chacun cent pistoles, nous y trouverions bientôt la décision de toutes nos questions.

„ Le Roi justifia sa confiscation : il avait été averti que les 21 volumes in folio qu'on trouvait sur la toillette de toutes les Dames, étaient la chose du monde la plus dangereuse pour le royaume de France, & il avait voulu savoir par lui-même si la chose était vrai avant de permettre qu'on lut ce livre – sur la fin du souper, il en envoya chercher un exemplaire & on en porta sept volumes.

„ On vit à l'article poudre, que le Duc de la Valliere avait raison, & bientot mad.me de Pompadour aprit la différence

entre l'ancien rouge d'Espagne dont les Dames de Madrid coloraient leurs joues, & le rouge des Dames de Paris; elle sût que les Dames Grecques & Romaines étaient peintes avec de la poudre qui sortait du murex, & que par conséquent notre écarlate était la pourpre des anciens, qu'il entrait plus de safran dans le rouge d'Espagne, & plus de cochenille dans celui de France; elle vit comment on faisait les bas au métier & la machine de cette manœuvre la ravit d'étonnement.

- Ah! le beau livre, s'écria-t-elle! Sire, vous avez donc confisqué ce magazin de toutes les choses utiles pour le posséder seul, & pour être le seul savant du royaume? chacun se jettait sur les volumes, chacun y trouvait à l'instant ce qu'il cherchait; ceux qui avaient des procès étaient surpris d'y voir la décision de leurs affaires; le roi y lut tous les droits de sa couronne. mais vraiment, dit-il, je ne sais pas pourquoi on m'avait dit tant de mal de ce livre? Eh, ne voyez-vous pas, lui dit le Duc de Nivernais que c'est parce qu'il est bon? on ne se déchaîne contre le médiocre & le plat en aucun genre; si les femmes cherchent à donner du ridicule à une nouvelle venue, il est sûr qu'elle est plus jolie qu'elles.

- Pendant ce temps là on feuilletait & le comte C. dit tout haut

" Vous êtes trop heureux Sire qu'il se soit trouvé sous votre
" règne des hommes capables de connaître tous les arts & de
" les transmettre à la postérité. tout est ici, depuis la manière
" de faire une épingle, jusqu'à celle de fondre & de pointer
" vos canons, depuis l'infiniment petit, jusqu'à l'infiniment
" grand: remerciez Dieu d'avoir fait naître dans votre
" royaume ceux qui ont servi l'univers entier. il faut que
" les autres peuples achètent l'encyclopédie, ou qu'ils la
" contrefassent: prenez tout mon bien, Sire, si vous
" voulez, mais rendez-moi mon encyclopédie ="

On dit pourtant, reprit le roi, qu'il y a bien des fautes dans cet ouvrage si nécessaire & si admirable.

" Sire, reprit le comte C. il y avait à votre souper deux
" ragoûts manqués, nous n'en avons pas mangé & nous avons
" fait très bonne chère; auriez-vous voulu qu'on jettât tout
" le souper par la fenêtre à cause de ces deux ragoûts "

Le roi sentit la force de la raison, chacun reprit son bien & ce fut un beau jour.

= L'envie & l'ignorance ne se tinrent pas pour battues; ces deux sœurs immortelles continuèrent leurs cris, leurs cabales, leurs persécutions, l'ignorance en cela est très savante. Qu'arriva-t-il? les étrangers firent 4. éditions de cet ouvrage proscrit en France, & gagnèrent environ dix-huit cent mille écus.

= Français, tachez dorénavant d'entendre mieux vos intérêts!

+ Un viel invalide dans une ville de Silézie qui aperçut dans une église catholique un diamant de prix sur la tête d'une Ste. Vierge résolut de s'en emparer & affecta pour cela une dévotion vraiment exemplaire: chaque jour ce vieux soldat allait se prosterner devant cette Ste. Vierge, pour guêter le moment de lui enlever son diamant; il y parvint enfin. On s'aperçut bientôt de ce vol, on fit les plus grandes recherches pour découvrir le voleur, on lança des monitoires & cette affaire était le sujet de toutes les conversations parmi les catholiques de l'endroit. Le ciel qui ne laisse rien d'impuni fit découvrir le voleur & le diamant: l'invalide fut aussitôt livré à la justice & condamné à mort, malgré que dans sa défense il assurât qu'il n'avait point volé ce diamant & que c'était la Ste. Vierge elle-même qui lui en avait fait présent. Et comme une peine de mort, ne peut avoir lieu en Prusse qu'après que le roi l'a confirmée; ce prince demanda qu'on lui fit un rapport bien exact de cette affaire & qu'on lui amenât le voleur qui s'en tint toujours à son dire; sur cela, le roi fort embarrassé, ordonna à tout le clergé & à tous les théologiens de l'endroit de se rendre à son palais: dès qu'ils y furent rendus, il leur dit: — tel invalide a été condamné à mort, j'ai fait suspendre son exécution à raison de ce qu'il a oposé pour sa justification; je vous assemble, messieurs, pour que vous décidiez dans votre sagesse, s'il est possible

: que

que la Ste. Vierge ait donné ce Diamant à l'accusé, & Je vous donne huit Jours pour y réfléchir, vous viendrez après m'apporter votre délibération. Cette Sorbonne, pour consolider le pouvoir de la Ste. Vierge, vint dire au roi, que la chose était très possible; dans ce cas là, il serait cruel de faire périr l'accusé alors présent & il le mit en liberté en lui recommandant pourtant de ne recevoir jamais des cadeaux d'aucune Ste. Vierge.

= On demandait à Versailles à la marquise de Moncul s dame d'honneur de la reine qui revenait de sa terre, si Moncul était un Joli endroit.

„ Moncul, répondit-elle, est un assez vilain trou,
„ mais on se divertit souvent dans le voisinage".

= Un filoux se présenta un Jour sous l'habit d'un frère Fripur chez presque tous les fermiers généraux pour les prier de la part du révérend père prieur qui était un peu indisposé, de se donner la peine de passer à son couvent le lendemain à trois heures, où il leur communiquerait une affaire de la plus grande importance pour eux; la plupart de ces sang-sues pensant qu'il pouvait être question de qque restitution ne manquèrent pas au rendez-vous & le filoux au quel ils firent un bon accueil, ne manqua pas avant de sortir de chez-eux de leur présenter son tronc & de recommander

à leur générosité son couvent qui était pauvre, chacun d'eux délia sa bourse & mon filou leur accrocha une cinquantaine de Louis. Le lendemain à l'heure dîte, plusieurs de ses fermiers généraux se rendirent au couvent & demandèrent le Révérend père Prieur qui très étonné d'en voir un si grand nombre ainsi réunis, leur dit qu'il ne comprenait rien à cela & que c'était sans doute un tour qu'on leur jouait; ainsi s'en retournèrent-ils bien capots, se repentant bien de leur générosité envers le frère filoux.

Nous voici au commencement du Printemps: Que de vœux s'élèvent de tous les cœurs pour que le Ciel favorise par de beaux jours les grains confiés à la terre & les enfermés dans les fleurs! tout le monde sait qu'à peu-près à la même époque, l'Empereur de la Chine pour prouver à ses peuples la noblesse & l'importance de l'agriculture, descend de son trône, pose la main sur la charrüe & trace des sillons; mais comme tout le monde ne connaît pas le cérémonial qu'on observe dans cette grande journée, je vais le mettre sous les ïeux de mes lecteurs; cet extrait des mémoires de nos missionnaires ne peut qu'intéresser les bons laboureurs français, & les convaincre davantage de l'excellence de la profession qu'ils exercent.

L'Empereur

= L'Empereur choisit d'abord 9 ou 12 Seigneurs de la première classe, les envoie à la salle de ses ancêtres, se prosterne devant leurs portraits, et les avertit que le jour suivant il offrira le sacrifice du Printemps: on assemble 40. Vieillards vénérables laboureurs de profession qui doivent être présens lorsque l'Empereur ouvrira la terre, et autant de laboureurs plus jeunes destinés à disposer la charrue, à atteler les boeufs et à préparer les cinq sortes de grains que S. M. doit semer.

= Le lendemain, le Prince se transporte en grande pompe au champ indiqué pour la cérémonie. les princes de la famille impériale, les présidens des cinq grands tribunaux et un nombre infini de Mandarins de toutes les classes l'accompagnent: deux côtés du champ sont bordés par les officiers et les gardes de l'Empereur, le 3me est réservé à tous les laboureurs qui accourent pour voir leur profession honnorée, les mandarins occupent le quatrième.

= L'empereur entre seul dans le champ, se prosterne, et frape trois fois la terre de son front pour adorer le Chang-ti, c'est à dire le Dieu du Ciel, il prononce à haute voix une prière qu'un des tribunaux a composée, ensuite en sa qualité de souverain pontife, il immole un boeuf qu'il offre pour obtenir de l'éternel l'accroissement et la conservation des biens de la terre: tandis qu'on place la victime sur un bucher où le feu doit la consumer, on

ancienne une charrüe attelée d'une paire de boeufs magnifiquement ornés, le prince quitte ses habits imperiaux, sillonne une partie du champ, & seme ensuite du froment, du riz, du millet, des fêves &c.a ces grains sont portés par de grands seigneurs dans des coffres précieux. la cérémonie finit par des recompenses en argent que l'empereur fait distribuer aux cent laboureurs qui l'ont accompagnés, & s'il y en a qu'un dans l'empire qui ait défriché des terres incultes jusqu'à 80. arpens, il devient mandarin de la huitieme classe; enfin cette cérémonie la plus belle, parcequ'elle est la plus utile, est répétée le même jour dans toutes les provinces de l'empire par les vice-rois assistés de tous les magistrats.

Mr. l'abbé de Beauvais aumonier de Monsieur aujourd'hui Louis 18. precha en 1777. devant Louis 16. mr. le Comte d'Artois le sermon de la Cène qui eut pour effet un des actes le plus memorable de la bienfaisance de Louis 16. voici comment mr. de la Harpe en rend compte dans son cours de litterature: l'abbé de Beauvais avait été long-tems chargé du ministere douloureux d'exhorter à la mort ces malheureuses victimes des lois qui ne sont pas toujours celles de la justice; il était descendu souvent dans l'horreur des cachots, elle

avait

avait passé toute entière dans son âme honnête & sensible & oppressé de ce poids affreux, il n'avait pû s'en soulager qu'en promettant au ciel & à son cœur de révéler des vérités effrayantes à la bonté d'un jeune roi qui, dès lors ne demandait qu'à connaître le bien pour l'exécuter : l'occasion se présenta, & nommé le Jeudi Saint pour prêcher devant le monarque, il s'acquitta de son vœu de la manière que vous allez entendre.

Pardonnez, Sire, la confiance, & le poids de notre ministère notre cœur déchiré, nous force à vous révéler ici le plus grand sujet de notre tristesse ! on n'offense pas votre clémence quand on met votre cœur magnanime sur la route des bienfaits & de la vérité : Pauvres infortunés ! que ma bouche n'a-t-elle l'éloquence de Chrisostome pour défendre vos droits ? si le trait qui perce notre âme arrive à celle de ce grand prince, quel soulagement à notre douleur ?

Oui, Sire, l'état des cachots de votre royaume arracherait des larmes aux plus insensibles qui les visiteraient : un lieu de sûreté, ne peut sans une énorme injustice devenir un séjour de désespoir ; vos magistrats s'efforcent d'y adoucir l'état des malheureux, mais privés des secours nécessaires pour la réparation de ces antres infects, ils n'ont qu'un morne silence à oposer aux plaintes des infortunés : oui, j'en ai vû, Sire, & mon zèle, me force, comme St. Paul à honorer mon ministère oui, j'en ai vû, qui couverts d'une lèpre universelle par-

" l'infection de ces repaires hideux, tenissaient mille fois dans
" nos bras, le moment fortuné, où ils allaient subir le
" suplice. Grand Dieu! pour un bon Prince, des sujets qui
" envient l'Echafaud! Jour immortel, soyez béni, j'ai acquité
" le vœu de mon cœur de décharger le poid d'une si grande
" douleur dans le sein du meilleur des monarques; & soit
" bénie aussi la charité évangelique à la fois & patriotique
" de cet apotre de l'humanité! c'est l'humanité en effet,
" c'est la religion qui n'est que l'humanité élevée jusqu'à
" Dieu; c'est elle qui lui inspira le beau mouvement qui
" termina ce beau morceau.

= Le roi fut profondement ému, l'impression qu'il éprouva
fut remarquée & devint générale: il s'écria dès qu'il lui
fut permis de parler après l'orateur qu'il avait toujours
ignoré ces abominations, que son intention n'était pas que
ses sujets, même les plus coupables fussent traités avec tant
d'inhumanité, & ce ne fut par le mouvement passager
d'une pitié sterile; des ordres furent donnés sur le
champ au grand aumonier de France de remédier à cet
horrible abus; une commission fut établie pour veiller
sous ses ordres à l'inspection & à la réparation des prisons
publiques: des cachots furent comblés, d'autres furent
au moins rendus supportables; on commença enfin une
reforme nécessaire & nous en avons l'obligation au

: vertueux

vertueux prêtre qui sentit toute la dignité de son état, en remplit courageusement le devoir, & fit entendre des vérités importantes dans une chaire où l'on avait trop souvent fait parler l'adulation.

— Les larmes expriment la tendresse, sont à l'amour ce que les pluyes d'été sont aux fleurs : elles le nourrissent & le raniment : les larmes ajoutent à la beauté & la rendent plus touchante ; il est bien doux d'en arrêter le cours, il est bien bien doux de rassurer ce qu'on aime lorsqu'on que de l'incertitude à détruire : les larmes de l'artifice n'excitent que de l'indignation mais on s'y méprend. — il est des gens qui se font une habitude de pleurer, les uns plutot par faiblesse, les autres par perfidie, les premiers cessent bientot d'inspirer la pitié, les seconds ne trompent qu'une fois.

— Nous avons une surabondance de livres qui se succèdent comme les vagues de la mer : la derniere fait oublier celle qui la précédée. — Que resta-t-il d'une foule d'ouvrages imprimés depuis un siecle ? quelques volumes sauvés de l'oubli par l'homme de gout ?

— Il faut faire jouer les sots, c'est ce qu'ils font moins sottement — il est humiliant de perdre toujours, disent certaines personnes ; il est bien plus humiliant de jouer toujours ?

– Le malheur n'est peut-être qu'un être de raison. Si nous avions des idées justes du bien & du mal, nous n'aurions pas sans cesse à la bouche les mots adversité, bonheur. ainsi ce qui nous semble un malheur réel, relativement à nous ne nous paraît qu'un événement ordinaire par raport aux autres : on se croit malheureux pour n'avoir pas réussi dans une tentative quelconque ; mais si on n'avait conçu ni projet déraisonnable, ni d'espérance sans fondement, de quoi aurait-on à se plaindre ? la modération dans les désirs est un moyen sur de n'être jamais malheureux : l'homme n'a pas la force d'être modéré ; voilà l'unique source de son malheur. les gens passionnés placent le malheur dans la privation de l'objet de leurs désirs ; maîtres de ces désirs ils méprisseront le malheur — avoir des remords, perdre un objet chéri, manquer du nécessaire, souffrir des douleurs aiguës ; voilà les vrais malheurs, les autres sont presque tous des chimères, enfans de notre imagination.

– Il est beau, il est grand de savoir souffrir : savoir mourir n'est rien auprès de cela ; une mort tranquille & courageuse est la récompense de quiconque a su supporter l'infortune.

– On vend bien des choses à Paris, on y vend même de la mémoire ; il serait à désirer qu'on y vendît de l'honneur : il ne manque que cela à bien des riches. en achetteraient-ils ? — J'en doute !

- On peut comparer le monde à un bal masqué, où l'on court sans cesse les uns après les autres pour se connaître. On se plaît tant qu'on s'en tient aux agaceries; si on se démasque, on se quitte : le monde est une espèce de comédie entremêlée de quelques scènes tragiques, chacun y joue son rôle bien ou mal, mais personne ne connaît la pièce.

- Il est plus facile de conserver de l'ordre dans ses affaires, que de l'y rétablir.

: Celui qui a follement dirigé sa fortune, n'a aucun point sur lequel il puisse se reposer : le passé l'étonne, et l'humilie, le présent le trouble et l'embarrasse, l'avenir l'inquiète et l'épouvante.

„ Se résoudre à quelques privations, c'est se garantir „ de les supporter toutes".

- Nôtre propre orgueil nous rend celui des autres insupportable, et c'est un double motif pour nous en corriger. triomphons du nôtre nous ne blesserons personne et nous serons hors d'atteinte.

= L'orgueil et la méchanceté croissent dans le cœur de certains dévots en raison des dehors d'humilité et de charité qu'ils affectent.

: Disputer avec aigreur, décider impérieusement, rejeter les objections au lieu de les résoudre, c'est prouver que l'amour-propre cherche moins l'honneur d'avoir raison, que l'orgueil ne craint la honte d'avoir tort.

- Les beaux arts élèvent l'âme et la culture de l'esprit, en tout genre, annoblit le cœur.

— Le Véritable amour est un penchant naturel réglé par la raison, justifié par la vertu; celui là seul dure autant que le cœur: malheureusement il est très rare; les armes les plus puissantes de l'amour, celles qui assurent son empire, sont la modestie, la douceur & l'esprit. — la modestie est à la beauté ce que le parfum est aux fleurs. — la douceur n'attire pas toujours, mais elle fixe, & l'un vaut bien l'autre. — l'Esprit est le repos du cœur. il faut qqfois oublier qu'on aime, & ses heureuses distractions, tournent au profit de l'amour.

— Cet amour dont j'ai peut-être saisi qques traits, n'est qu'un être idéal pour les gens malheureusement organisés, & c'est le plus grand nombre; l'amour auquel ceux-ci adressent leur culte, les conduit à la porte du temple de la volupté, mais aussitôt qu'elle s'ouvre, il éteint son flambeau rit & s'envole pour chercher d'autres dupes; il s'irrite pour les obstacles, il s'accroît par la résistance, il s'affaiblit par l'absence, il languit par l'habitude, & meurt enfin dans les bras de l'ennui qui lui ferme les yeux.

— L'homme s'agite incessament sans objet & sans but, toute sa vie se passe en vaines inquiétudes, parcequ'il ne sait pas mettre des bornes à ses désirs & qu'il ne s'arrête-pas aux véritables jouissances.

— Il n'y a pas de membres plus utiles à la Société que les commerçans : ils unissent les hommes par un trafic mutuel, ils distribuent les dons de la nature, ils occupent, & nourrissent les pauvres, satisfont aux désirs des riches, & suppléent à la magnificence des grands.

— L'amitié est une passion des belles âmes, elle survit à l'amour, parceque les désirs s'envolent avec les graces, & que l'amitié marche d'un pas égal à côté de la vertu.

— Le premier sentiment que nous partageons est l'amitié, elle charme l'enfance, elle double ses plaisirs, elle la console dans ses peines : que fait-elle de plus lorsque le jugement l'apprécie & que les besoins nous la font rechercher ?

Les plaisirs font les liaisons, l'ambition lie les intrigues ; les goûts & l'intérêt forment les sociétés : la vertu seule resserre les nœuds de l'amitié.

— Il est bien de gémir sur le sort des grands hommes injustement persécutés, mais avant de verser des larmes, il est quelquefois bon de savoir s'il y a lieu de pleurer : consolez-vous, mes frères, disait un curé qui avait attendri son auditoire sur un sujet très pathétique ; consolez-vous ? cela n'est peut-être pas vrai ?

— Un trait d'esprit est un météore qui plait dans l'obscurité. les éclairs multipliés fatiguent la vue, & on se lasse de trop d'esprit comme de tout ce qui est affecté.

— Galien raconte qu'il était de son tems un petit homme très laid, bossu, & dessiné sur le modèle du bon Esope. Ce petit homme, craignant de devenir le chef d'une postérité tournée comme lui, fit faire le portrait d'un enfant de taille, de forme, & de figure charmante; il eut le soin de le faire placer dans l'intérieur de son lit, de manière qu'en certaines circonstances, les yeux de sa chère moitié pussent se fixer sur lui, & quand ces circonstances existaient, il invitait madame à tenir les ieux ouverts, à considérer attentivement ce tableau & à se pénétrer de l'idée de sa beauté; ce procédé reussit, & cette Dame, ajoute Galien, accoucha d'un enfant parfaitement beau & qui ressemblait au portrait qu'elle avait fixé.

— St. Augustin dans un commentaire sur le psaume 48. dit, qu'il n'y avait pas dans tout ce qu'il connaissait de chrétiens, deux ou trois élus, du salut desquels il voulut répondre: Saint Grégoire dont les talents & les vertus honorerent le VI. siècle compare l'église à l'arche de Noé qui renfermait beaucoup d'animaux & peu de créatures raisonnables: Qu'a l'on consulte les annales de la monarchie française? que verra-t-on dans la 1re. race?

- des princes

des princes féroces ignorans, débauchés ou fainéans; des Frédégonde, des Brunehaut & mille autres princesses qui ne valaient pas mieux. Dans la 2de. race, une foule de hordes barbares, mêlant leurs vices sauvages à la corruption des descendans de Charlemagne, le plus horrible despotisme d'un côté, la plus honteuse servitude de l'autre — Sous la 3me. race, des expéditions militaires qui ressemblaient à des brigandages, la dissolution des mœurs, dans les cours, dans l'Eglise, chez les grands & parmi le peuple, des reines enrôlant leurs augustes époux dans les confréries les plus exposées aux brocards du public, des moines, & des prêtres la honte de leur état, des femmes sans décence, des maris barbares, des filles armées contre leurs pères, des sujets contre leurs princes. lisez les sermons de Menot de Barlette d'Olivier Maillard, & vous verrez si les Dames de leur tems valaient mieux que les nôtres. — de tout cela que faut-il conclure? que nos éternelles doléances sur la décadence du genre humain, sont des gémissemens inutiles, que nous sommes aujourd'hui ce qu'on ~~était autre~~ fois & qu'il est très possible même, que loin d'être dégradés, nous valions mieux que nos ancêtres: les siècles ont comme les années de notre vie leur accès de santé & de maladie, de sagesse & de folie. — nos aïeux se sont plaints, nous nous plaignons après eux, nos descendans se plaindront également après nous, mais toutes choses n'en resteront pas moins, au même point, un peu en deçà un peu en delà, comme les flots poussés par le flux & reflux

— Pauvres !

— Que je serais coupable d'entreprendre de détruire tous les préjugés ! en est-il de plus noble, de plus généreux que celui qui prend sa source dans les sentimens les plus doux de la nature, & les plus utiles à l'humanité ? qui pourrait voir un pauvre sans être ému ? qui pourrait contempler sans attendrissement ce front humilié, ces regards soumis, cette attitude humble & prosternée ? cet homme est votre égal, la nature l'avait fait pour partager avec vous les dons qu'elle vous prodigue ; la fortune en a décidé autrement ; vous jouissez de tout, il ne possède rien : vous ne connaissez que l'abondance & les plaisirs, il ne connaît que le travail & les souffrances : vous habitez un hôtel somptueux, vous couchez sur le duvet & l'édredon ; il n'a pas une pierre pour reposer sa tête ; votre table est couverte de metz succulens & recherchés, il mange dans les larmes & l'amertume un pain de douleur & de tribulation : quels droits aviez-vous à tant de faveurs ? & de quel crime est-il coupable pour mériter tant de peines & de misère ? Ah ! si le sort ne consultait que la ~~vertu~~ justice, ne récompensait que la vertu, si les qualités de l'âme étaient un titre pour être heureux qui sait si cet homme obscur & dédaigné, ne viendrait pas dans vos palais, sous vos lambris dorés, prendre la place que vous occupez ! — Vous demandez si donner aux pauvres porte

= bonheur

bonheur, et moi, je vous demande s'il peut être quelque bonheur sans soulager l'infortune ?

« Quand la douce pitié pénètre dans votre cœur, quand votre main charitable s'étend vers celle du pauvre, quand vous entendez autour de vous les accens de la reconnaissance et les bénédictions dont il vous comble, de quel bien être intérieur, de quelle touchante émotion n'êtes-vous pas pénétré ! vous sentiriez-vous en ce moment coupable d'une mauvaise action ? s'il est vrai que le bonheur consiste dans la paix de la conscience et la satisfaction de l'âme, quelle source plus féconde de bonheur que la bienfaisance ? donnez-donc au pauvre, donnez beaucoup si la fortune vous a traité avec libéralité ; conservez religieusement ce saint et vénérable préjugé

« donner aux pauvres, porte bonheur »

en donnant aux pauvres, vous réparerez les injustices de la fortune, vous ramenerez autant qu'il est possible cette douce égalité dont l'interêt de la société exige le sacrifice, mais pour laquelle les bons cœurs s'élèvent toujours quelques secrètes et généreuses réclamations.

« Voltaire à l'archevêque de Paris qui lui envoya son mandement contre les incrédules — Monseigneur.

« J'ai lû votre madement ;
je vous envois ma tragédie,
afin que reciproquement
nous nous donnions la comédie.

— Senèque a dit.

Donner des lois à son païs, soulager les peuples, ménager le sang des hommes, dompter sa colère, donner le repos au monde, la paix à son siècle, telle est pour moi la suprême vertu.

— Il ne faut pas négliger les découvertes qui présentent un but d'utilité, mais il faut les vérifier sans enthousiasme & sans prévention : l'imagination adopte facilement ce qui présente l'aparence du merveilleux, la raison n'aprouve guère que ce qui est simple, facile & naturel ; ce n'est pas que la nature n'ait des secrets que l'esprit de l'homme n'a point encore pénétré, le livre de ses mistères est immense & nous n'en connaissons encore que les premiers feuillets, mais il n'est donné qu'à un petit nombre d'esprits sages & pénétrans de faire des progrès dans cette étude : le hazard & l'ignorance peuvent y faire quelques découvertes, mais il n'apartient qu'à la méditation & à la science de les vérifier.

— Anciennement, le sacre des rois de France était un spectacle bien étrange ; on faisait coucher tout de son long un pauvre roi en chemise devant des prêtres qui lui fesaient jurer de maintenir tous les droits de l'Eglise & ne lui permettaient de se vêtir, que lorsqu'il avait fait son serment

La Paresse & l'indifférence

Un homme a le plus grand soin de sa parure, il étudie toutes les modes; il serait désolé de paraître dans le monde avec la moindre négligence. Vous croyez qu'il prend le même soin de son esprit? Non, il le laisse affublé de tous les lambeaux des erreurs & des préjugés les plus gothiques — d'où vient cette indifférence? C'est, que pour s'habiller à la mode, il n'a besoin que des ciseaux & de l'aiguille de son tailleur & que pour son esprit, il faudrait du tems, de l'étude, de la réflexion; or, voulez-vous qu'un jeune-homme aimable préfère le travail à ses plaisirs?

Il ne faut pas toujours être fier & décider qu'une chose est impossible, parceque nous ne la comprenons pas; ce n'est pas parceque nous ne saurions la comprendre qu'une chose est impossible, mais parceque nous comprenons très bien qu'elle ne peut être comme on nous dit qu'elle est: il y a deux sortes de personnes égallement ennemies des progrès de la raison; les unes admettent tout parcequ'elles n'ont pas assez de connaissances ou d'activité dans l'esprit pour douter; les autres rejettent tout parcequelles sont fières des connaissances qu'elles ont acquises, & qu'elles ne conçoivent rien au dessus de leur génie: les premières pèchent par ignorance & par timidité, les secondes par ignorance & par orgueil.

— La confiance qu'inspirent les vertus de tempérament vaut-elle l'admiration qu'excitent les vertus acquises ? Celles-ci sont plus glorieuses, les premières sont les plus sures.

La nature, a dit un philosophe loge le plaisir d'où elle vient de chasser la douleur, on en peut dire autant de la vertu.

Les vertus qui ne conduisent, ni aux honneurs ni aux richesses sont ordinairement les plus négligées & ne sont pas les moins essentielles, ni les moins satisfaisantes

Ceux qui veulent donner des ridicules à la vertu ressemblent aux chiens qui aboient à la lune

La vertu est un champ que chacun voudrait moissonner, mais que peu de gens cultivent.

— Le tems s'écoule, dit-on, tous les jours ; la durée est fixe, c'est nous qui coulons. Chaque être occupe un point imperceptible dans le tems. La vie d'un homme se perd dans la durée de sa famille, & celle d'une nation dans la durée du monde. Le tems est une mer qui absorbe les fleuves qui se précipitent dans son sein : lui seul est invariable. — Le présent est le point mathématique imperceptible aux ieux du corps, ceux de l'esprit seuls peuvent l'apercevoir.

— Il faut qu'un gouvernement soit tel qu'un citoyen ne puisse pas craindre un autre citoyen, mais que tous craignent les lois

---

– Travailler à éclairer son esprit, à former son cœur, à connaître les vérités utiles, à se faire des principes sûrs, à régler sa conduite ; c'est vouloir jouir de la dignité de son être & rendre sa vie utile à soi, & aux autres.

La mollesse, compagne de l'opulence énerve, enivre, rend incapable de toute aplication. celui que caresse la fortune, cherche rarement la vérité, il prend la flatterie pour elle, & s'en trouve mieux ; que lui importe de mériter l'estime puisqu'il obtient la considération ? pourquoi raisonnerait-il sur le vrai bonheur puisqu'il peut acheter le plaisir ? les sciences sont pour lui ce qu'est sa livrée, il paie les gens qui la portent

---

– Le talent de plaire est de tous les talens le plus désiré, le plus agréable, le plus profitable, le plus indéfinissable. il emploie, il caresse les vices, les vertus, les graces, les ridicules, il fait valoir le mérite, ou il en tient lieu, la nature le donne, l'orgueil croit le posséder, l'amour-propre le cultive, la sagesse même ne le néglige pas. – les talens agréables sont toujours de mode ; les talens utiles ne sont recherchés qu'au moment, où le besoin force à s'en occuper.

– Parler pour faire parler un sot, & l'humilier, c'est se mettre au dessous de lui ; c'est attaquer un homme nu, armé de pied à cap.

— L'inquiétude, le chagrin, une recherche extrême dans la parure, l'avidité, la paresse & l'injustice; tels sont les désordres qui accompagnent l'amour.

— L'accord de l'amour & de l'innocence semble être le Paradis sur la terre: c'est le bonheur le plus doux & l'état le plus délicieux de la vie.

— Quand on manque d'égards aux autres & surtout à des gens considérés, on ne fait pas le moindre tort à ceux à qui l'on manque, mais on se dégrade soi-même.

— La Politesse est la première des vertus, & l'homme poli est au dessus de tout.

— Souvent on ne plaint les malheureux que par vanité & pour avoir la réputation d'homme sensible & compatissant.

— Tout ce qui flatte, attire: on suit jusqu'à un prédicateur éloquent, non pour faire ce qu'il dira mais pour l'entendre dire.

— Milord Chésterfiel qui est peut-être l'anglais qui ait écrit avec le plus de grace, recommandait l'art de plaire, comme le premier devoir de la vie.

- Nous sommes inondés de tant de nouvelles qu'il vaut mieux de n'en croire aucune. La renommée est une déesse qui n'acquiert le sens commun qu'avec le temps, encore même ne l'acquiert-elle pas toujours. L'histoire la plus vraie est mêlée de mensonges comme l'or dans la mine est souillé par des métaux étrangers; mais les grandes actions, les grands monumens restent à la postérité. La gloire se dégage des lambeaux dont on la couvre & paraît à la fois dans toute sa splendeur.

- Faites du bien aux hommes, vous en serez béni. Voilà la vraie gloire? Sans doute que tout ce qu'on dira de nous après notre mort, pourra nous être aussi indifférent que tout ce qui s'est dit à la construction de la tour de Babel, cela n'empêche pas qu'accoutumés à exister, nous ne soyons sensibles au jugement de la postérité. Les Rois doivent l'être plus que les particuliers parceque c'est le seul tribunal qu'ils redoutent

---

- La passion sombre & atrabilaire de la vengeance, n'est pas convenable à des hommes qui n'ont qu'un moment d'existence. — Nous devons réciproquement oublier nos sottises, & nous borner à jouir du bonheur que notre nature comporte.

— Pour peu qu'on soit sensible, on prétend à l'estime de ses compatriotes; on veut briller par qque chose on ne veut pas être confondu dans la foule qui végette.

~

— Vers de Zaïre —

" Il est affreux pour un cœur magnanime
" d'attendre des bienfaits de ceux qu'on mésestime;
" leurs refus sont affreux, leurs bienfaits sont rougir.

~

— Un très habile & vieux avocat au Parlement de Bordeaux dont le fils était conseiller parmi les juges auprès desquels il plaidait une cause très importante, voyant que son plaidoyer était mal écouté & que qques-uns des juges dormaient, cessa de plaider & s'écria

" Je vois que la cour s'endort, je me retire ".

" le premier président, répondit —

" maître tel la cour qui ne dort pas vous interdit pour six mois ".

" & moi, monseigneur, je m'interdis pour la vie ".

Le même jour cet avocat fut accosté par un des principaux membres de ce Parlement qui lui reprocha la sortie indécente qu'il fit le matin, en lui disant qu'il était très étonné qu'ayant un de ses fils assis parmi eux, il eut osé se permettre un pareil emportement

" eh! monsieur, si mon fils avait su se tenir debout, je " ne l'aurais pas fait asseoir ".

(sic) Tout le monde sait que les avocats plaident toujours debout, & sans doute que ce fils n'avait pas les talens necessaires pour cela.

~

– Toute l'économie du genre humain est faite pour inspirer l'humanité : cette ressemblance de presque tous les hommes, cette égalité des conditions, ce besoin indispensable qu'ils ont les uns des autres, leurs misères qui serrent les liens de leurs besoins, ce penchant naturel qu'on a pour ses semblables, notre conservation qui nous prêche l'humanité, toute la nature semble se réunir pour nous inculquer un devoir, qui, faisant notre bonheur, répand chaque jour des douceurs nouvelles sur notre vie.

– Morale –

Le trépas qui nous poursuit,
Sous nos pas creuse notre tombe
L'homme est une ombre qui s'enfuit,
une fleur qui se fanne et tombe.
mille chemins nous sont ouverts
pour quitter ce triste univers ;
mais la nature si féconde
n'en fit qu'un pour entrer au monde.

– Vous pourriez m'écrire des, On dit, puisque vous craignez que vos lettres soient interceptées : tout le monde écrit des, On dit, cent mille lettres à la poste sont pleines de cent mille On dit, et où en serions nous si l'on ne permettait par les On dit, la société ne subsiste que des On dit ?

= Voltaire a dit dans une lettre que l'Eloge de Colbert était un ouvrage qu'on ne pouvait faire qu'avec de l'arithmétique ; aussi est-ce un excellent banquier qui a remporté le prix. J'avoue ajoute-t-il que je ne souffrir qui porte un habit de drap de Vanrobais, ou de velours de Lyon, qui a des bas de soie à ses jambes un diamant à son doigt, une montre à répétition dans son gousset, dise du mal de J^n. B^te. Colbert à qui on doit tout cela ; la mode est aujourd'hui de mépriser Colbert & Louis 14. mais cette mode passera & ces deux hommes, resteront à la postérité comme Racine & Boileau.

= C'est une chose bien plaisante que la goutte & qui confond terriblement l'art prétendu de la medecine. Comment se peut-il faire que la douleur passe tout d'un coup d'un doigt de la main gauche à l'orteil du pied droit sans qu'on sente le moindre effet de ce passage dans le reste du corps ? Quand les medecins m'expliqueront cette transmigration & qu'ils y croiront, je croirai en eux.

= Le roi de Naples, sur le raport que lui a fait en Janv^er. 1817. le président du conseil de guerre & justice a mis fin à toutes les incertitudes en publiant de nouveau un pardon absolu pour tous les délits qui se rattachent à l'usurpation, des commissaires ont été chargez par sa majesté d'assurer l'execution de son nouvel

= édit de

Edit de grace : —

„ Il faut que tous les Citoyens puissent remercier —

„ le ciel de m'avoir appellé au trône !

Il serait à désirer que le roi d'Espagne imitat cet exemple :

~

— L'Esprit a fait la Métromanie, le Genie a créé Cinna :

on a le genie propre à une chose ; on en conclut qu'on est homme de genie, & on se trompe. Charles XII. avait le Génie de la guerre, Mazarin celui des affaires, Boileau celui de la poësie, Périclés, Cesar, Richelieu, Pierre le Grand, Montesquieu, Voltaire étaient des Genies.

~

— L'homme est si méchant ; il ne faut pour s'en convaincre qu'examiner un enfant, son plus grand plaisir est de détruire, & il se venge sur ses joujoux du mal que sa faiblesse ne lui permet pas de faire aux individus. les hommes sont comme les mots, on ne les met pas toujours à leur place ; ils valent trop, ou trop peu pour ce à quoi on les emploit. l'homme nait-il avec des penchants décidés ? — sans doute. est-il maitre de les vaincre avec du Courage & de la persévérance ? C'est un problême que la vie de Socrate a résolu. Ce qu'a de mieux à faire celui qui a aprofondi le moral de l'homme, c'est de jouir de tout, & de ne s'attacher à rien.

~

– Le gout de la propriété est une de nos chimères; l'homme passe, & tout reste: les propriétés réelles sont la force, la santé, & la paix du cœur; avec ces biens, des millions d'hommes qui n'ont pas un pouce de terre arrivent gaîment au terme de la vie. Lucien, fait parler un champ dans une de ses épigrammes. — J'étais, dit-il, le champ d'Achæménidas, aujourd'hui je suis le champ de Ménippe: celui-là crut me posséder, celui-ci se persuade la même chose: J'appartiens à la fortune.

~

– Ce qu'on appele humeur, n'était autrefois que dérangement de la santé qui ne nuisait qu'à l'individu. L'humeur dans son acception actuelle est un fleau de la société, surtout si elle part d'un homme à qui on doit des ménagemens: quelques femmes prétendent en faire une gentillesse: on se corrige d'avoir de l'humeur en vivant avec quelqu'un qui en a beaucoup, ou qui n'en a point.

: L'humeur mène à l'impatience, l'impatience à la colère à l'emportement, aux excès les plus funestes; c'est le venin de l'aspic, il faut l'arrêter au moment même; s'il fait des progrès, il est mortel.

~

– Les anciens Philosophes regardaient la vie comme une table à laquelle chacun vient s'asseoir successivement sans pouvoir ni choisir, ni garder sa place.

~

– La crainte de la mort est le seul mal qu'elle fasse éprouver : la mort est le point mathématique qui ne peut être apperçu. — Personne n'est content de son sort, & chacun craint de finir. — Pour être fondé à regretter la vie, il faudrait avoir su en jouir. — Bien des gens craignent la mort parcequ'ils craignent la douleur, ils ne devraient craindre que d'être malades. Le vulgaire ne s'aperçoit guère de son existence qu'au moment où il va la perdre, & ce vulgaire là, est de tous les états.

– Montesmir s'avait par d'aïeux, & conquit l'Egypte. On lui demandait un jour de quelle race il était ; „ Voilà ma race, répondit-il, en montrant ses troupes, „ Voilà ma Généalogie en montrant son Epée".

– Les passions sont à l'homme comme le soleil est aux plantes : un soleil trop ardent dessèche ce que des rayons plus doux eussent vivifié. — Les passions violentes dessèchent l'ame, les passions modérées lui communiquent une activité, une chaleur utile. — Les passions excessives font sur l'ame l'effet des ventouses sur la peau, elles la boursouflent pour ainsi dire : lorsque l'action cesse, l'ame, ainsi que la peau, retombe & reste longtemps flétrie.

– Le Plaisir est une situation de l'âme inexplicable car telle chose procure du plaisir à l'un & affecte péniblement l'autre : pourquoi les plaisirs de l'âme demandent-ils tant de variété ? un pur esprit ne doit pas s'user à sentir.

Nos plaisirs nous mettent presque toujours dans la dépendance des autres, quelques uns cependant sont en nous : ne point faire de mal, est pour l'âme une situation tranquille, faire le bien, est sa volupté.

Les vrais plaisirs sont ceux qu'on ne doit pas à l'intérêt ; le cœur ne compte pas ceux qu'il donne, & l'intérêt les calcule. –

– L'orgueil est la source de presque tous nos vices, on le sait, on le dit aux autres, on se le déguise à soi-même ; rien de si commun que le précepte, rien de si rare que de s'en faire l'application.

– L'effort qu'il faut faire pour repousser la vérité, la contraction d'esprit nécessaire pour mettre toujours le mensonge à sa place, sont la première punition de celui qui fait un acte de la duplicité : ce travail continuel produit souvent l'effet de celui de l'araignée ; dès qu'on aperçoit la sien, on se hâte de chasser l'ouvrière.

— L'homme vraiment généreux, ne s'affecte pas de l'ingratitude parcequ'il n'a pas besoin de reconnaissance; il plaint les ingrats, & il aime à en faire.

: La reconnaissance devrait être égale entre celui qui donne & celui qui reçoit: procurer à quelqu'un l'occasion de faire le bien, c'est lui préparer de doux souvenirs, c'est être son bienfaiteur?

: Forcé de choisir entre son bienfaiteur & son ami, l'austère vertu décide pour la reconnaissance, & le cœur se prononce pour l'ami.

— On demande si l'égalité parfaite peut exister? — oui dans le cœur du sage, c'est là que tous les hommes sont égaux?

— Dans les sociétés, les caractères se brisent, s'émoussent s'adoucissent par le frottement continuel: tel est l'avantage de la société; mais les nouvelles découvertes, produit ordinaire des liaisons étendues, éclairent sur le mal, comme sur le bien, développent les vices, comme les vertus; tel est l'inconvénient de la société.

— Le riche, sans contredit est toujours au dessous du besoin. L'homme modéré dans quelque position qu'il se trouve peut avoir du superflu — on aime mieux conserver un bien superflu qu'un repos nécessaire: on aime mieux acquérir un bien superflu que la modération qui apprend à s'en passer.

= Les anglais, ou plutot leur politique est de reunir à leurs trésors ceux des autres nations: l'intérêt est la base de leur gouvernement, & leur gouvernement tombera avec leurs richesses.

~

= Demétrius de Phalère conseillait à Ptolomée d'achetter les manuscrits qui traitent du Gouvernement; vous y trouverez, disoit-il, ce que jamais courtisant n'osa dire à son maître.

~

= On est toujours mécontent. On aime à se plaindre partout où l'on est: on crie toujours contre quelqu'un ou contre quelque chose: on dit: Quelle nation! Quel climat! Quel tems! Quelle vie!

= Est-ce l'inquiétude naturelle que nous sentons ordinairement en nous, ou est-ce amour propre? — peut-être tous les deux. nous ne sommes bien qu'où nous ne sommes pas & nous voulons n. faire croire à nous-mêmes que n. valons mieux que ce qui n. entoure

~

= On n'est pas assez mauvais pour manquer de gaîté de cœur à la reconnaissance, mais on tache tellement d'attenuer les bienfaits, on leur cherche tant de motifs, on trouve dans les bienfaiteurs tant d'intérêt à nous obliger que peu à peu on se fait ingrat, sans s'en appercevoir.

~

- Les Femmes font les maux; quand même elles les désiraient quelque fois, il n'en est pas moins vrai que les hommes qui s'éloignent de leur société, cessent d'être aimables et ne peuvent plus le devenir.

- La femme la plus sage a son vainqueur: si elle n'est pas encore subjuguée, c'est qu'elle n'a pas rencontré cette moitié de soi-même qu'on cherche toujours et qui fait faire tant d'extravagances.

- On devrait travailler davantage sur son humeur et se demander souvent, surtout en vieillissant, si l'on n'a pas eu tort de dire, de voir, et de désaprouver comme on le fait; il n'y aurait pas tant de grognons dans le monde et surtout parmi les femmes; un rien les met en colère parceque le malheur de n'être plus jeunes leur donne cette aigreur qui leur fait croire que leurs raisons sont la raison: les raisons sont presque toujours des déraisons. il faudrait renaître pour juger: la fin de la vie donne quelque fois trop d'humeur contre le commencement.

- Malgré notre dépravation, il est encore des sociétés pures, où la vertu rallie ses sujets dispersés et que le désordre respecte.

— Une Plaisanterie attire souvent des querelles; il y a cependant une manière de les faire ou de les prendre gaîment. Lorsquelles peuvent avoir des suites qui peuvent sauver un coup d'Épée, ou une brouillerie, mais il faut avoir l'esprit bien fait, & une réputation bien établie: c'est manque de Jugement si l'on risque des plaisanteries avec ceux qui ne sont pas de force à en faire à leur tour: ils se fachent alors faute de moyens & croient sauver le petit moment de dégout qu'ils éprouvent dans la société par une belle scène de colère, ou de bravoure.

—

— Je n'estime pas ceux qui achètent la noblesse dit un jour l'empereur Joseph 2.d à M.r Caronatan, & celui-ci, dont chaque mot était un trait & chaque pensée un livre, lui dit: — & ceux qui la vendent, Sire?

—

— L'imagination a plus de charmes en écrivant qu'en parlant: les grandes ailes doivent se ployer pour entrer dans un sallon; si elle est trop vive, trop ardente il faut l'amortir, car en conversation, trop de feu refroidit, trop de traits blesse, trop d'esprit humilie: pour plaire il faut savoir descendre & se mettre à la portée du plus grand nombre

—

= Londres m'a plus surpris que Venise. Je pouvais imaginer une ville au milieu de la mer ; il n'y a qu'à penser à une innondation qui fait des canaux de toutes les rues et on aura l'idée de Venise ; mais des trottoirs larges et commodes, des boutiques superbes, une propreté inouie, partout des promenades illuminées, où il a des concerts et des jeux, et point de surveillans ; des Jardins superbes, une rivière qui ajoute à cela une variété et une pompe admirable, enfin tout ce que l'on pourrait imaginer pour la fête la mieux entendüe, se trouve tous les jours en 4. ou 5. endroits de Londres : l'indifférence l'air de liberté et de magnificence, des phaétons élégants, toute une ville au grand trot, des chevaux et des filles charmantes, du fruit excellent .... conçoit-on qu'il y ait là une seule raison pour se pendre ?

~

= Un soir après souper, nous étions assis au tour du feu mon Père, mes Frères, mes Sœurs et moi ; je méditai qque tems. après avoir médité, j'ouvris le Saint alcoran et je lûs, mais mes Frères et Sœurs s'endormirent et il n'y eut que mon père qui m'écoutât ; surpris, je lui dis ; — mon Père, n'est il pas honteux que mes Frères et Sœurs se soient endormis et qu'il n'y ait que vous qui m'écoutiez = il me répondit — = mon fils, chère partie de moi-même „ ah ! ne vaudrait-il pas mieux que tu dormisses comme eux, „ que d'être si vain de ce que tu fais ? =

~

— Une femme instruite, quelque violent que soit son penchant à la galanterie, marche moins rapidement vers sa défaite qu'une jeune personne à qui son cœur ne peut suggérer aucune défiance. Qu'un homme artificieux a de cruels avantages contre une âme simple qui ne saurait craindre ou prévoir qu'on cherche à la séduire! & quels progrès rapides ne doit pas faire un petit-maître qui veut se rendre aimable, qui joint au jargon du monde les graces de son état, un air de sincérité au badinage & surtout qui a la force de se contraindre jusqu'à être poli, sur l'âme d'une jeune personne qui n'a vu que le couvent, qui n'a jamais entendu que des réprimandes, qui a toujours obéi. louée sans cesse, & touchée des respects qu'on lui rend; enivrée de la persuasion où l'on paraît être de sa beauté, elle se croit tout à coup transportée dans un nouveau monde; le poison se glisse rapidement dans son âme, son imagination s'échauffe, son cœur s'agite; la vanité, l'artifice, la nature tout s'arme contre elle; tout donne de la force aux coups qu'on lui porte; ce n'est que par une espèce de miracle qu'elle peut rester raisonnable; si la tête ne lui tourne pas au bout de huit jours, c'est une personne rare, extraordinaire, un phénix.

— Nos mœurs à l'égard de l'amour sont très désavantageuses au bonheur des particuliers & à celui du public; nous nous éloignons de la nature qui ne manque jamais de punir ceux qui sont sourds à sa voix : au lieu de l'écouter lorsqu'elle nous appele aux plaisirs réels, nous ne courons qu'après le vide de la vanité; nous ne connaissons plus le plaisir, nous n'en goutons que l'opinion, nous n'embrassons qu'un nuage : si les femmes sentaient leurs intérêts, elles sauraient combien la modestie & la décence les embellit, & augmente leurs charmes, combien les aimables qualités aiguisent les plaisirs & ajoutent à la volupté. elles sauraient combien au contraire, la hardiesse & l'affectation des airs, les enlaidit, dégoute de leur commerce & altère leurs plaisirs; les deux sexes sentiraient que leur bonheur, demande des liaisons fondées sur quelque chose de plus solide que les suites d'un coup de foudre imaginaire ou d'un gout passager. — le seul remède qui pourrait guérir radicalement les maux que les préjugés sur l'amour, font à la société, ce remède unique serait une meilleure éducation des femmes; celle qu'on leur donne n'est tournée que du côté des bagatelles, elle ne remplit que de riens des têtes faites pour quelque chose de mieux, elle lache la bride aux plus fortes passions : c'est un spectacle affligeant de voir combien d'excellentes qualités, cette

négligence, laisse en friche — une organisation délicate, une grande sensibilité, une imagination heureuse, des passions vives donnent au Sexe une disposition universelle à tous les talens, & à toutes les vertus. rendons justice aux femmes, parmi elles que leur condition ou les circonstances mettent à portée d'une bonne éducation, ou qui sont assez bien nées pour se la donner elles-mêmes, j'ai trouvé plus de talens & plus de vrai mérite que parmi les hommes, & qui plus est, ces qualités estimables encore accompagnées de graces riantes qui sont si naturelles au Sexe, & aux quelles le notre ne parvient jamais. — Si ces heureuses dispositions étaient cultivées avec plus de soin, elles feraient le bonheur des deux Sexes, & celui de la Société; il faudrait que les femmes connussent peu leurs ~~intérêts~~, si elles ne voulaient concourir à un changement si avantageux: le tems pour être jeune & jolie, est bien court, cet âge une fois passé, la femme qui n'a eu que sa beauté pour mérite, retourne à rien, n'étant plus soutenue par le zèle appui d'une passion, ou de l'encens des hommes, elle sent un vide & un ennui qui la précipitent dans la médisance, ou dans une ~~triste~~ dévotion: ayant au contraire un esprit cultivé, & du mérite, elle trouve des ressources en elle-même, elle se prépare par ses talens un empire sur les

hommes

plus flatteur que celui de la beauté, & elle sera dans un âge plus avancé les délices de ses amis, comme elle faisait celui de ses amans; déja dans la jeunesse ses lumières lui épargneront ces choix humilians, ces attachemens honteux qui deshonnorent plus que la passion même; elle saura goûter un homme de mérite dont le commerce promenne sa curiosité dans des pais nouveaux & nourrit agréablement la vivacité de son esprit. l'ennui ce cruel ennemi du sexe, disparaitra: elle connaîtra les vrais plaisirs dont les êtres frivoles ne voyent que l'ombre. elle ne sera plus réduite à choisir les hommes sur la foi de leur figure: elle sera à l'abri de ce soupçon avillissant, qu'elle ne sait tirer d'un homme qu'un seul parti.

= L'ignorance produit plus de vices que l'abus des lumières & des passions; pour observer ses devoirs, il faut les connaître & savoir distinguer les véritables des factices; il faut avoir des principes certains toujours présens à l'esprit. l'habitude peut donner les aparences de la vertu; il n'y a que les connaissances solides qui en puissent donner la réalité. les femmes éclairées seront pénétrées de ce sentiment délicieux qui nait de la vertu & qui peut uniquement nous rendre heureux; elles ne tireront plus une gloire méprisable de leurs faiblesses de l'inconstance de leurs goûts & de la légéreté de leur conduite. au lieu de s'abandonner aveuglement à leurs passions & à leurs fantaisies, elles sauront les régler & les dominer.

= Par ce mérite, le sexe sera l'agrement & l'utilité de la société, dont il n'a fait jusqu'ici que le danger, ou tout au plus une vaine & souvent insipide décoration; son commerce ne sera plus la source féconde de la satirise, & le canal qui la fait circuler dans tous les états: les hommes portés naturellement a gagner ses bonnes graces, ne seront plus obligés à s'abaisser & à s'avilir pour lui plaire; les deux sexes, au lieu de se corrompre se releveront mutuellement: Quel encouragement pour le mérite & les talens, que la persuasion que la beauté en sera la récompense! Quel maître plus persuasif qu'une belle bouche qui enseigne des vérités avec tant de graces & qui menne à la vertu par un chemin semé de fleurs! L'estime que les deux sexes s'inspireront, sera une école continuelle d'urbanité & de politesse. Les femmes destinées aux roles de mère de famille, ne seront plus, par leur frivolité, leur ignorance & leurs déreglemens, le plus grand obstacle à la rensiite de l'education de leurs enfans; elles ne causeront plus la ruine des maisons, par leurs fantaisies, leurs inconséquences & leurs amusemens couteux — l'amour prendra une nouvelle forme, celle que la nature a voulu, qu'elle nous inspire pour faire notre bonheur & pour nous consoler des amertumes de la vie: il ne sera pas un instinct cynique & grossier qui menne au libertinage, dégrade l'humanité & nous abaisse au rang des brutes, ni un être alembiqué fait pour notre

= tourment

tourment, ni un travers de l'imagination qui ne repose que sur le voile de la vanité. il sera composé de tout ce qui peut remplir délicieusement la capacité entiere de notre ame, & de tout ce que le plaisir a de plus délicat, l'amitié, de plus tendre, la confiance, de plus satisfaisant, l'estime le plus flatteur. Cette force de l'amour, rendra l'état du mariage plus fixe, plus honorable, & remédiera par conséquent aux inconvenients qui réjaillissent sur la société du mépris & de l'instabilité de cet état. il est naturel de s'attacher à l'objet de son estime, & un attachement pareil, ne peut être ridicule. l'union d'un homme de mérite & d'un être frivole est toujours monstrueuse & peu durable; des qualités si opposées, & dont les parties intéressées sont reciproquement peu de cas, n'inspirent que du dégout, ou si la beauté attache quelque gout passager, il ne peut exister qu'un moment; mais quelle société que celle où chaque instant fournit de nouvelles raisons de s'aplaudir de son choix, où la sphère, l'aprobation du public réfléchit continuellement sur deux personnes fortunées qui se sont données à vie, où tous les désirs sont satisfaits sans cesse, & où l'amour de la destination n'a rien à chercher d'étranger à cette société? il restera peu à faire au législateur pour tourner le mariage au bien public & pour le multiplier comme l'exige la population.

— Comment un mari & une femme seraient-ils unis ! aucun d'eux ne veut céder, & toujours l'un veut l'emporter sur l'autre : on ne se pardonne rien, on s'abandonne à toutes ses humeurs ; le moyen que l'on s'accorde & qu'on n'ait la guerre ! un rien souvent l'allume, & la terminerait, mais c'est sur ce dernier rien que l'on se rend difficile & qu'on s'entête, la guerre a coutume de finir avec les entêtemens & les entêtemens avec la vie —

— Mad^me. Deshoulieres a dit. —

„ Fautes de s'approcher & faute de s'entendre

„ On est souvent brouillé pour rien.

— Il y avait à la porte des tuilleries, à la porte des feuillans un aveugle né qui habitait un tonneau où il s'occupait à faire des colifichets, & à s'entretenir souvent avec les passans, Piron entr'autres eut de longues conversations avec lui ; l'aveugle qui connaissait bien son mérite & son talent pour la poësie l'engagea à faire pour lui des vers qui furent exposés au tonneau de l'aveugle ; ils parurent d'une grande naïveté & simplicité, les voici.

— Chrétiens au nom du tout puissant,
„ faites-moi l'aumone en passant,
; l'aveugle qui vous la demande,
; ignorera qui la fera
„ mais Dieu qui voit tout le verra,
„ Je le prierai qu'il vous la rende.

Pseaume

Beatus vir qui non abiit in consilio impiorum.

Heureux qui dans son Dieu met son adversité
qui ne marche jamais dans le sentier du vice
et qui fuit la société
des ministres de l'injustice
Qui n'a point soutenu dans la chaire d'erreur
les dogmes empestés d'une morale impie,
mais qui sur la loi du Seigneur
règle tous les jours de sa vie!
l'Eternel bénira ses jours & sa maison
tel qu'un arbre arrosé d'une onde vive & pure
chargé de fruits de la saison
le juste ornera la nature.
Que deviendront l'impie & le voluptueux?
ils seront dispersés ainsi que la poussière
Qu'un tourbillon impétueux
enlève du sein de la terre.
Dieu leur a préparé des tourmens éternels
on ne les verra point devant sa face auguste
lever leurs regards criminels
ni s'asseoir à côté du juste.
La foudre va partir: ô regrets superflus!
enfant d'iniquité, tu n'as plus de puissance
frémis, c'en est fait, il n'est plus,
le ciel a vengé l'innocence.

— Le Marquis de V.*** connu par ses singularités, vantait à la Reine Marie Antoinette un remède dont lui seul avait le secret et qu'il avait fait prendre à un de ses amis réduit à l'extrémité, l'a-t-il guéri demanda la Reine? — Madame, dès le lendemain, j'allai pour le voir; il était sorti — comment sorti? oui Madame, il était sorti pour se faire enterrer à Saint Sulpice —.

— Dans le temps de l'exil des parlemens sous le chancelier Maupeou, l'un des plus respectables magistrats de celui de Paris, M.r de Montbelin fut traité d'autant plus sévèrement que son influence avait beaucoup contribué à la fermeté qu'on opposait aux innovations projettées par le ministère; on le relégua à l'ile Dieu où il ne trouva qu'un chétif village composé de cabannes de pécheurs et pour le seul logement habitable le presbitère où il se rendit pour demander provisoirement l'hospitalité sans dire quel était le motif qui l'amenait dans ce lieu. Il fut accueilli avec beaucoup d'égards par le Curé qui lui fit avec autant d'honnêteté que d'aisance les honneurs d'un frugal repas et lui parut par son esprit et son instruction fort au dessus du très médiocre poste dans lequel il remplissait ses fonctions: de son coté le pasteur était

bien

bien curieux de savoir quel était son hôte qui annonçait le plus grand mérite avec l'érudition la plus profonde et par quel hazard il paraissait vouloir faire choix, pour son habitation d'un lieu qui présentait aussi peu de ressources : à la première question sur cet objet, le magistrat ne se fit point presser ; ce n'est point, répondit-il, par fantaisie, mais par obéïssance à des ordres supérieurs que je me suis rendu ici. Conseiller au parlement de Paris, je suis membre d'un corps qui en remplissant ses devoirs a eu le malheur de déplaire au roi. — mais à mon tour, monsieur le curé, permettez-moi de vous demander, comment il est possible, qu'avec les lumières que vous possédez, avec l'usage du monde qui vous distinguerait partout, vous vous soyez confinné dans un lieu aussi peu fait pour vous ? — monsieur, répondit le curé ; ce n'est pas par choix, mais par nécessité : comme Jésuite ; je suis membre d'un corps qui, en remplissant ses devoirs, a eu le malheur de déplaire aux parlemens.

= à la Bataille de Minden, le corps des Grenadiers de France que commandait Mr. de St. pern était exposé au feu d'une batterie qui en emportait des files entières : celui-ci qui tachait de leur faire prendre patience, se promenait devant la ligne au petit pas de son cheval sa tabatière à la main = eh bien mes enfans leur disait-il, en les voyant un peu émus, qu'est ce que c'est. du canon. eh bien. ça tue, ça tue, voila tout. =

= Mr. de Garneran premier président du parlement de Trevoux était un magistrat savant, intègre, éclairé mais vif, impatient, emporté même quand il éprouvait la plus légère contradiction : se trouvant a une assemblée publique de l'académie de Lyon dont il était membre il annonça qu'il allait lire un discours sur la modération. on fit le plus grand silence & il commença ainsi.

Messieurs, la modération .... fermez cette porte ..... messieurs, la modération est une .... voulez-vous bien fermer cette porte .... Messieurs, la modération est une vertu, sacrebleu .... fermerez vous cette f.... porte.

= Dans le tems de l'oposition des Ducs a la Cour, madme. Dubarri dit à m. le Duc de Nivernois " avez-vous entendu le discours du roi qu'il a terminé " par ces mots. = Je ne changerai jamais. Oui, madame, répondit m. de Nivernois, & j'ai même remarqué que le roi vous regardait.

= C'est la paresse des gens d'esprit que j'aime, mais les sots paresseux ressemblent a des valets dans un antichambre ils y deviennent menteurs, médisans, curieux & insolens.

— Le cardinal de Tencin voulant se faire passer pour être d'une antique noblesse, crut que le meilleur moyen d'y réussir était de se faire admettre dans le chapitre des Comtes de Lyon, où l'on exigeait les preuves les plus anciennes & les plus exactes; il ne doutait pas que le grand crédit dont il jouissait à la Cour, ne lèvât aisement toutes les difficultés qu'on pouvait lui oposer, cependant il eut bien soin de courtiser chaque chanoine en particulier & se crut bien sur du succès. Quand il eut obtenu isolement la promesse du suffrage de chacun d'eux; mais il ignorait sans doute que dans toute réunion, l'esprit de corps l'emporte toujours sur les paroles individuelles & les titres qu'il présenta furent rejettés unanimement comme insufisans —

Quelque tems après, il fut nommé à l'archevéché de cette même ville & dans l'assemblée capitulaire qui fut tenüe pour sa réception il crut faire aux chanoines un reproche piquant, en prenant pour texte du discours qu'il prononça le commencement d'un verset de l'écriture sainte.

„ Lapis quem reprobaverunt, factus est in caput anguli. (La pierre qu'ils ont rejettée est devenüe la pierre fondamentale de l'angle)

mais le Doyen lui répondit tout de suite par la fin de ce même verset

„ a Domino factum est istud et est mirabile

„ oculis nostris.

C'est l'ouvrage du Seigneur & c'est un miracle à nos yeux.

„ Un Gentilhomme nouvellement admis à la Cour &
„ fortement recommandé au Mal de Noailles, le pria de
lui donner ses conseils sur la manière dont il devait s'y conduire
„ Vous n'avez que trois choses à faire, lui dit le maréchal,
„ dites du bien de tout le monde; demandez tout ce qui vaquera,
„ & asseyez-vous quand vous pourrez.

„ Le comte de Ganay homme aimable mais
particulièrement connu par son esprit satirique se trouvant
dans une Société où l'on parlait des femmes enceintes, l'oncle
d'une jeune Dame dont les mœurs étaient plus qu'équivoques,
marquait son étonnement sur ce que sa nièce annonçant
la plus belle constitution, jouissant de la meilleure santé
& mariée depuis plusieurs années, n'avait pas d'enfans =
„ avez-vous jamais vu, dit le Comte de Ganay, un
„ grand chemin, porter de l'herbe?

„ Dans la guerre de la Succession, le roi de Prusse
Frédéric II. dont on ne peut révoquer le témoignage en fait
militaire, avait eu souvent à combattre contre les russes &
rendit une justice exagérée à leur valeur — = ces diables
de soldats russes, disait-il: Quand on les a tués, il faut encore
leur donner des coups de bourrade pour les jetter à terre.

= Le roi de Prusse ayant banni toute étiquette de ses soupers où il rassemblait plus particulièrement les litterateurs, musiciens, artistes &c. embarrassa beaucoup un soir ses convives, en demandant à chacun — Que feriez-vous si vous étiez roi de Prusse? mais la question se trouvant adressée au marquis Dargus, — ma foi, Sire, répondit-il, je vendrais mon royaume pour acheter quelques belles terres en France, où j'irais vivre en paix = cette réponse amusa beaucoup le monarque.

= Ce même roi, dans sa dernière maladie, ayant fait venir le célèbre médecin Zimmerman & causant avec lui sur les erreurs de son état, lui demanda — Combien avez-vous tué de gens dans votre vie? — pas tant que votre majesté, répondit le docteur & avec beaucoup moins de gloire.

= Un jour de fête solennelle, Philipe d'orléans régent de France entrant à St. Eustache, la quêteuse Mme. de Jolie vint lui présenter sa bourse avec beaucoup de grace; le prince tira un double louis & dit tout bas en la lui donnant: pour vos beaux yeux, la quêteuse fit une profonde révérence & lui présenta sa bourse, en disant, Monseigneur & pour les pauvres? — le régent sourit tira deux autres doubles louis, & les met dans la bourse en répétant & pour les pauvres.

Rentre

Rentré dans son palais, il s'amusa beaucoup de cette aventure, & dit à ceux qui l'entouraient :

" une jeune demoiselle charmante vient de me
" donner une très bonne leçon.

- Un pauvre chirurgien de campagne se mêlant un peu d'acouchemens demeurait dans le village d'oulins dont l'archevêque de Lyon était seigneur & où il avait une charmante maison de campagne ; cet Esculape ayant été appelé qque soir chez le prélat quand il y avait quelques domestiques indisposés, fier de cette pratique, fit placer sur sa porte une enseigne où était écrit en gros caractère.

- Claude Poncet chirurgien acoucheur de -
- Monseigneur l'archevêque.

On peut juger de l'ignorance de cet homme par une ordonnance qu'il avait faite pour un de ses malades qui avait besoin d'une potion calmante dans laquelle il devait entrer qques gouttes de Laudanum, & comme sa mémoire seule lui fournissait ce mot, il l'écrivit ainsi (l'eau d'anon) ah, je ne savais pas, dit le pharmacien auquel on porta cette ordonnance que le bon homme Poncet, se fut fait distiller.

Sous le regne, je dis, sous le ministere de Mr. Turgot controleur General des finances aussi connu par sa probité que par l'effervescence dangereuse de ses speculations economiques, un homme agé se présente au controlle général, mr. Turgot lui demanda avec affabilité ce qu'il desirait; rien, monseigneur, je voulais voir comment était fait un grand ministre; il y a 60. ans que j'ai l'age de raison & je n'avais pas joui de ce spectacle; comme bon français je viens rendre hommage à la vertu & vous assurer que si vous n'amassez pas une fortune considérable, vous aurez la reconnaissance & l'estime des honnetes gens ce qui vaut mieux que les richesses: à ces mots le vieillard sort sans se faire connaitre & laisse le ministre plein de sensibilité

Fréderic; je veux dire le Général Dumourriez qui était très lié avec Beaumarchais passant à Sens & sachant que ce dernier y avait deux soeurs qui y vivaient avec douze cens livres de pension qu'il leur faisait pour leur tenir lieu de légitime, & que depuis long-tems il avait oublié de payer, les malheureuses n'osant plus faire aucune réclamation & se trouvant dans la plus grande détresse. Lorsque le général passa en cette ville, elles ne manquerent pas de lui détailler leur triste situation, &

de lui parler de l'oubli dans lequel on les laissait; le Général touché de leur état & ne pouvant douter de leur véracité, leur avança 50. louis, en se faisant donner un mandat sur Beaumarchais: arrivé à Paris, il se rendit chez ce dernier, fut accueilli comme un ancien ami, & après avoir fait chez-lui un bon dîner, il lui demanda une conférence particulière dans son cabinet, là il lui parla du malheureux état où il avait laissé ses sœurs & lui montra le mandat qu'il avait entre ses mains, lui déclarant qu'il désirait en avoir de suite le remboursement

= le bon billet qu'a La Châtre, répondit légèrement
„ Beaumarchais" faisant allusion à ce mot si connu
„ de Ninon de Lenclos" — ah, il sera meilleur que
„ vous ne pensez, répliqua Dumouriez outré de ce
„ propos, car si vous ne me payez pas à l'instant
„ je vous brule la cervelle; cette mesure fut accompagnée de la montre d'un pistolet armé.

Beaumarchais eut beau tergiverser, vouloir tourner cette aventure en plaisanterie, il fallut compter les 50. louis en or & céder à la fermeté de Dumouriez qui exigea d'être reconduit par un escalier dérobé jusqu'à la porte de la rue.

= Que le tems est long à la douleur qui veille!

— Lettre de Voltaire du 16. Février 1739. au prince royal de Prusse, lorsqu'il apprit la forte maladie qu'il éprouvait, & en même tems sa guérison.

Ô nouvelle effroyable! ô tristesse profonde!
il était un héros nourri par les vertus
l'espérance, l'idole & l'exemple du monde
Dieux! peut-être, il n'est plus!
Quel envieux démon, de nos malheurs avide
dans ces jours fortunés tranche un destin si beau!
à mes yeux égarés quelle affreuse Euménide
Vient ouvrir ce tombeau!
Descendez, accourez du haut de l'empirée
Dieu des arts, Dieu charmant, mon éternel appui
Vertus qui présidez à son âme éclairée
& que j'adore en lui.
Descendez, refermez cette tombe entrouverte,
arrachez la victime aux destins ennemis:
Votre gloire en dépend, sa mort est votre perte:
Conservez votre fils!
Jusqu'au trône enflammé de l'empire céleste
la terre a fait monter ses douloureux accens:
Grand Dieu! si vous m'ôtez cet espoir qui me reste
Sapez mes fondemens.
Vous le savez, grand Dieu! languissante affaiblie

Sous le poids des forfaits, le Genie de tout tems
Fréderic me console, il vous reconcilie
avec mes habitans
le ciel entend la terre, il exauce ses plaintes;
minerve, la santé, les Graces, les amours
revolent vers mon prince & dissipent nos craintes
en assurant ses Jours.
Rival de marc-aurèle, âme heroique & tendre
ah! si je peux former le désir & l'espoir
Que de mes Jours encor la fil puisse s'etendre
Ce n'est que pour vous voir.
Je suis né malheureux : la detestable envie
le Zèle imperieux des dangereux devots
Contre les Jours usés de ma mourante vie
arment la main des sots.
un lache me trahit, un ingrat m'abandonne
il rompt de l'amitié le voile décevant :
miserables humains, ma douleur vous pardonne;
Fréderic est vivant.

= Il les faut excuser, monseigneur, dit Voltaire au Prince royal car vers sans esprit que le cœur seul a dictés au milieu de la crainte où je suis encore de votre danger dans le même tems que j'étais la Joie d'aprendre votre resurrection de votre propre main.

— Le Prince Royal de Prusse dans une de ses lettres a Voltaire lui disait —

« Les devots suscitent ici un orage épouvantable contre ceux qu'ils nomment Mécréans; c'est une folie de tous les païs que celle du faux zèle, & je suis persuadé qu'elle fait tourner la cervelle des plus raisonnables lorsqu'une fois elle a trouvé le moyen de s'y loger: ce qu'il y a de plus plaisant c'est que quand cet esprit de vertige s'empare d'une Société il n'est permis à persone de rester neutre; on veut que tout le monde prenne parti, & s'enrole sous la banniere du fanatisme: pour moi, je vous avoüe que je n'en ferai rien & que je me contenterai de composer quelques psaumes pour donner bonne opinion de mon orthodoxie; perdez de même qques momens, mon cher Voltaire & barbouillez d'un pinceau sacré l'harmonie de quelques unes de vos mélodieuses rimes: Socrate encensait les pénates, Ciceron qui n'était pas crédule en faisait autant: il faut se prêter aux fantaisies d'un peuple futile pour éviter la persécution & le blame, car après tout, ce qu'il y a de plus desirable en ce monde, c'est de vivre en paix. Faisons donc quelques sottises avec les sots pour arriver à cette situation tranquille ».

= Le Prince Royal de Prusse dans une de ses lettres à Voltaire, lui disait :

= Dans tout païs où le culte de Plutus l'emporte sur celui de minerve, il faut s'attendre à trouver des bourses enflées & des têtes vides. L'honnête médiocrité convient mieux aux états ; les richesses y portent la molesse & la corruption : non pas qu'une république comme celle de Sparte puisse subsister de nos jours, mais en prenant un juste milieu entre le besoin & le superflu, le caractère national conserve qque chose de plus mâle, de plus propre à l'aplication, au travail & à tout ce qui élève l'ame ; les grands biens sont ou des ladres ou des prodigues.

= Les avares ont presque toujours chez eux une demoiselle de compagnie qu'ils païent mal ; j'en ai connu un qui en avait une très intéressante à tous égards, à qui il manquait de tout : si l'on me demande pourquoi cette demoiselle se condamnait ainsi avec un tel hibou, je répondrai que selon toute aparence elle se trouve retenuë & enchainée par la perspective de qque ligne de testament, car on sait que les avares sont dans l'habitude de païer

= J'en dirai pas

Je ne dirai pas en cette monnaie, mais en promesses de ce genre, tous les services qui leur sont rendus: en définitif ils savent toujours s'arranger de manière à n'acquitter que dans l'autre monde les dettes de reconnaissance qu'ils contractent dans celui-ci, et il est sans exemple qu'un avare ait fait son testament, et la raison en est bien simple: pour lui la grande difficulté n'est pas de mourir à la vie, c'est de mourir à l'argent. Son âme est déjà bien loin de son corps, que son cœur est encore dans le fond de son coffre; mourir est pour les autres hommes le dernier effort de la nature, pour lui ce n'est que l'avant-dernier: voilà d'où vient que le testament n'arrive jamais. C'est de la même manière qu'on peut s'expliquer pourquoi le suicide est inconnu aux avares, cela provient nécessairement de la même cause: s'ils pouvaient quitter la vie sans se séparer de leur argent, il n'est pas que quelqu'un dans le nombre ne se fût décidé à se pendre, ou à se noyer comme tant d'autres, mais cela ne s'est vu, ni ne se verra dans aucun siècle, leur argent répond de leur personne et elle est parfaitement gardée; l'envie de mourir peut les prendre sans inconvénient, celle de quitter leur cassette, ou de faire un testament, ne les prendra pas.

— Pendant ce tems, les Filous à Paris formaient une espèce de Corporation où l'on instruisait des Jeunes gens à l'art de l'escroquerie; une grande poupée de Stature humaine était placée au milieu d'une Salle & il S'agissait de la dépouiller des bijoux dont elle était chargée; après de longues épreuves, les prétendans étaient lancés dans le monde où selon leur dispositions, les uns étaient destinés à de plus hautes grades à mesure qu'ils montreraient plus d'adresse, tandis que les Chefs étaient chargés des plus Grandes Opérations; les profits se mettaient en commun & chacun y avait sa part proportionnelle à ses talens & à son expérience, les Réglemens étaient si bien établis qu'il n'y avait Jamais de discussions sur le partage & qu'un fonds en réserve était destiné pour ceux qui après de longs services voulaient vivre tranquilles de manière qu'ils se trouvaient intéressés à ne pas trahir leurs anciens Camarades; on peut Juger par le trait suivant de l'amour-propre qui dirigeait cette association: un de ces fripons qui dans l'ordre de l'escroquerie avait un emploi d'instituteur étant en prison y vit traîner un de ses élèves agé de 12. a 13. ans. — Ah! le pauvre enfant s'écria-t-il c'est bien domage, il travaillait déja parfaitement dans les mouchoirs, J'allais le mettre aux montres.

— Il était devenu à la plus grande mode parmi les élégantes de Paris d'assister au Cours de litterature du Lycée. Mr. de la Harpe aiant annoncé que dans la Séance prochaine il parlerait de Plaute & d'Epopée, une belle Dame va trouver son amie au Jour dixé: O ma chère, il faut que vous veniez tout de suitte avec moi au Lycée; il n'y a pas un moment à perdre pour avoir place, la Séance sera fort interessante, Mr. de la Harpe a promis de parler de pelottes & de poupées.

— Le Marquis de Tenteniac qui servait dans le régiment des gardes françaises, méritait d'être mis en parallele avec le Comte d'Anterroche pour la bravoure & la politesse française, se trouvant à la Comédie française dans le tems où il était du bon ton parmi les jeunes gens les plus élégans de remplir les coulisses & de s'avancer tellement sur la Scène qu'ils génaient le jeu des acteurs, Mr. de Tenteniac se faisait remarquer plus particulièrement en avant de tout le monde: le parterre à qui cela déplut se mit à crier dans un entre-acte. —— annoncez, annoncez, l'homme à l'habit gris de fer, annoncez! Mr. de Tenteniac, après avoir regardé de coté & d'autre, ne pouvant plus douter qu'il ne fut le sujet du tumulte devenu général, s'avance d'un pas grave au bord du théâtre, fait une profonde révérence qui à l'instant

produisit le plus grand silence, & dit d'un ton élevé, —
« Messieurs, j'aurai l'honneur de vous donner demain,
« l'insolence du parterre corrigée, pièce en autant d'actes
« qu'il vous plaira, l'auteur demeure rue &c. & il se retira
respectueusement accompagné des applaudissemens unanimes
à la place où il était auparavant : il en fut quitte pour
attendre fort patiemment le lendemain ceux qu'il avait provoqués
si hautement ; aucun ne se présenta.

— LORS de la disgrace de m^r. de Calonne, m^r. de la
Rouss... officier général revenant de ses terres avec sa
famille, s'arreta dans une auberge où il était fort connu,
& où il avait donné ordre de lui adresser ses lettres : en les
parcourant, il s'écria — voici de grands changemens, m^r.
l'archevêque de toulouse est nommé ministre. — ah !
monsieur, répondit tout de suite l'aubergiste, que je
plains la France si la nouvelle est vraie ! — Pourquoi
donc ? — c'est que je ne doute pas que bientôt il ne
boulleverse tout le royaume ; il s'arrête toujours chez moi
lorsqu'il va à Paris, ou qu'il en revient & ne manque pas
de mettre chaque soir tout sans dessus-dessous, le lit
qui est là, il le fait placer dans une autre chambre,
les comodes, les glaces qui sont entre les croisées, il les
fait mettre en face de la cheminée ; si je voulais écouter

— ses conseils

ses Conseils, Je serais démolir ma maison pour la rebattir de l'autre Côté &c. &c. & Je pense qu'il ne manquera pas de faire en grand ce dont il a pris l'habitude dans les petites choses.

= La prédiction du bon aubergiste fut malheureusement trop vérifiée

---

= Mr. de Madat avait un très bel hôtel dont la porte d'entrée par la cour donnait sur la rüe Chapon & une autre par les Jardins sur la rüe Courtaut Vilain; mais ayant reçu une lettre dont la suscription était à Mr. de Mandat Chapon par devant, Courtaut Vilain par derrière, il fut si piqué de cette plaisanterie qu'il mit tout son Zèle à demander le changement de nom de ces deux rües; il ne gagna cependant que la moitié de son procés: la rüe Chapon continua de porter le même nom, l'autre prit celui de montmorenci malgré l'oposition sérieuse d'un propriétaire qui s'apellait Mr. Vilain prétendait que ses ancêtres avaient donné le nom de cette rüe & était enchanté qu'on lui écrivit à Mr. Vilain, hôtel Vilain rue Courtau Vilain

---

= L'Evêque de Warmie, l'un des plus riches prélats de la Pologne qui venait de perdre pour le moins les deux tiers de son revenu par les arrangemens que le roi de Prusse avait Jugé à propos de prendre en s'emparant de son diocése lors du fameux partage, se trouvant à Berlin pour y

faire sa cour à ce prince ; le roi lui dit :

" Monsieur de Warmie, vous ne devez pas m'aimer. —
" il est de mon devoir, répondit l'évêque de me soumettre aux
" ordres des rois & surtout à ceux des conquérans. —
" J'aime beaucoup la distinction, dit le roi.

La conversation étant ensuite tombée sur les religions
" J'espère, dit le monarque faire mon salut dans la mienne
" comme vous dans la vôtre Mr. l'évêque. Cependant si St.
" Pierre ne voulait pas m'ouvrir les portes du Paradis,
" Je frapperais tout doucement & je vous demanderais, j'espère
" alors que vous voudriez bien me cacher sous votre manteau
" & me faire entrer sans que je sois apperçu. — cela ne
" se pourrait, repliqua le Prélat, car vous avez tant
" rogné ce manteau qu'il ne me serait pas possible d'y
" cacher de la contrebande".

L'anecdote ci-dessus prouve que malgré sa rudesse Frédéric souffrait volontiers qu'on lui parlat avec franchise & liberté : en voici une autre qui prouve que la clemence n'était pas non plus une vertu tout à fait étrangère à son caractère. un de ses soldats aiant déserté pour la 3me. fois, il le fit venir & lui demanda en quoi son service lui déplaisait. — La fortune, Sire, répondit-il, ne nous a point accompagnés dans nos trois dernières campagnes, il

: faut

faut bien l'aller chercher ailleurs. — mon camarade reprit avec bonté Frédéric, je veux que tu en fasses encore une avec moi & si elle ne nous réussit pas, Oh! pour le coup nous déserterons tous les deux.

— Louis 15. qui par sa bonté & ses qualités personnelles méritait bien le surnom de bien aimé qui lui fut décerné par le vœu public lors de sa maladie à Metz, rassemblait qque soir à ses petits soupers une société intime de gens aimables avec les quels il aimait à se délasser des travaux de la royauté, en ordonnant que toute étiquette en fut bannie, & que chacun put expliquer librement sa façon de penser — dans une de ces soirées, la conversation tomba sur qques opérations du gouvernement qu'on critiquait avec amertume, & s'anima tellement que le monarque sentit qu'il ne pourrait plus contenir sa vivacité = chut, chut, dit-il, voilà le roi qui vient. = ce mot charmant fit rentrer chacun dans le respect dont on était près de s'écarter.

— Une dame de qualité faisait un reproche au dernier ambassadeur turc de ce que la loi de Mahomet permettait d'avoir plusieurs femmes, elle le permet, madame répondit l'ambassadeur afin de pouvoir trouver dans plusieurs toutes les qualités qui sont rassemblées dans vous seule.

— Les lettres sont l'aliment de la Jeunesse, la passion de l'âge mûr, & l'amusement de la Vieillesse, elles nous donnent de l'éclat dans la prospérité & sont une ressource une consolation dans l'infortune ; elles sont les délices du Cabinet & n'embarrassent dans aucune situation de la Vie, La nuit elles nous tiennent compagnie & nous suivent aux champs, & dans nos Voyages.

— Théophraste disait : l'homme de lettres jouit seul de la prérogative de n'être point étranger au milieu des étrangers. Le fameux Dunne avance & prouve qu'il est rare & même très rare qu'un véritable homme de lettres, ne soit au moins un honnête homme.

— Robert le bon roi de Naples qui s'honorait de l'amitié de Pétrarque & à la mort duquel ses sujets donnèrent tant de larmes, disait que s'il fallait opter entre la perte de sa couronne ou celle de sa qualité d'homme de lettres, il n'hésiterait pas à sacrifier son royaume.

— Tout ce qui est accessible à nos sens, est matière, nos sens sont donc matière, nous sommes donc matière nous-mêmes ; tout le monde ne convient pas de cela, mais tout le monde voudrait savoir ce que c'est que le Soleil & personne ne cherche la cause qui nous fait remuer le petit doigt.

— Quelquefois un esprit de vertige souffle sur une nation, comme on voit dans certains parages s'élever tout à coup des vents qu'on n'y connaissait pas; alors les rangs se confondent comme les flots dans une tempête: les systèmes prennent les couleurs de la vérité comme les écueils dans les ténèbres paraissent quelquefois un azile: on s'agite, on se tourmente, on se heurte, on enfante des projets, ainsi que dans un vaisseau sans pilote, chacun veut mettre la main au gouvernail; les imprudens s'écrient que le vaisseau va périr; les gens sensés qu'on n'écoute plus se taisent, mais ils s'assurent de la chaloupe pendant que les autres s'arrachent les débris

— L'Hermite lors de l'entrée des troupes alliées dans Paris

— Parmi les actions de graces que je rends sans cesse à la providence, la première est de m'avoir fait naître Français, de m'avoir appellé à la vie sur cette terre, illustrée par tant de grands hommes, tant de grands évenemens, tant de grands souvenirs, au milieu d'un peuple dont la civilisation se perd dans la nuit des tems & qui (par un phenomène unique dans les annales du monde) compte 12. siècles d'une gloire toujours croissante: chaque citoyen

est légataire particulier d'un si grand héritage & cette espèce de substitution est la garantie la plus sure de la gloire nationale ; cet amour de mon païs porté jusqu'à l'enthousiasme s'identifie tellement à ses malheurs ou à ses prospérités, qu'en ce moment où je ne dois plus y voir que la place de ma tombe, j'épouse toutes ses craintes, toutes ses espérances avec l'energie d'une âme jeune & passionnée.

= Au nombre des évènemens que tant de secousses politiques ont pû faire craindre, celui de l'occupation de la capitale par des armées étrangères n'etait jamais entré dans mon esprit, j'avais pour garant de ma sécurité 13. siecles d'une possession vierge, car je persiste à ne point voir une conquête dans la prise de Paris sous le règne de Charles VI. Les anglais y furent appelés, introduits & maintenus par des factions par la démence du roi, par la perfidie de la reine & par la proscription du Dauphin. Les autres sièges de Paris appartiennent à l'histoire de nos discordes civiles & sont tout à fait étrangers aux succès des armées étrangères & ennemies.

= Il était aisé de prévoir que la France poussée hors de toutes limites, debordée comme un torrent sur l'europe entière, épuisée par d'innombrables sacrifices, écrasée par ses conquêtes, dégoutée de la guerre, & même de la gloire

il était, dis-je, aisé de prévoir que la France était menacée d'une grande catastrophe.

= L'Europe s'est liguée contre l'oppression : nos armées coalisées sont venues conquérir une paix si vainement & si long-tems invoquée : la sainteté de leur cause a doublé leur nombre & justifié leur succès : Quinze mois ont suffi pour ramener nos légions des bords de la Moskowa aux rives de la Seine.

= De tous les spectacles qu'on pouvait offrir aux Parisiens, le plus nouveau, comme le plus terrible était celui d'une bataille. Depuis plus de deux siècles, la guerre n'avait point aproché de leurs murs ; le bruit des armes ne retentissait depuis long-tems à leurs oreilles que dans les marches triomphales, & leurs femmes pouvaient dire comme celles des Spartiates qu'elles n'avaient jamais vu la fumée d'un camp ennemi. L'orage grondait sur leurs têtes, les Parisiens se croyaient à l'abri de la foudre ; un gouvernement fallacieux entretenait par tous les moyens possibles cette dangereuse sécurité, & l'ennemi était à nos portes, que les bulletins nous parlaient encore de victoires

= Les yeux ne commencèrent à s'ouvrir que dans la matinée du 28. mars, à la vue des scènes déchirantes dont les boulevarts étaient le principal théâtre ; ces paisibles

remparts naguères embellis d'équipages brillans de femmes élégantes, de tout le cortège du luxe & des plaisirs, étaient en ce moment couverts de soldats blessés, de villageois abandonnant leur fermes ou leur chaumière, & trainant avec eux les derniers débris de leur chétive fortune: ici des charrettes ou qques bottes de foin & de paille servaient de lit à des familles entières; là des troupeaux de moutons, de vaches que conduisait leur maître expatrié; plus loin, des groupes de citadins effrayés accablant de questions des malheureux qui semblaient soulagés en racontant leur désastre: que d'épisodes touchans dans ce triste tableau! que d'exemples de pitié! que d'actions généreuses, que de secours, de consolations, j'ai vu prodiguer par nos bons parisiens à leurs malheureux compatriotes!

= Dès midi, le tableau change, & tout ce qui se passe sur les boulevards, n'est plus qu'un spectacle pour la foule qui s'y présente, la confiance semble renaître, tout prend une attitude guerrière; qques fuyards, un plus grand nombre de blessés arrive, mais des troupes nouvelles, des munitions, de l'artillerie, partent en bon ordre, qques officiers d'ordonnance, en traversant Paris y sèment des rapports mensongers, & le peuple, non seulement voit sans émotion les mêmes objets qui le glaçaient de crainte,

= qques

qques heures auparavant, mais il finit par prendre part aux jeux des grimaciers, des charlatans, des marionnettes sur la même place où il vient de s'entretenir avec terreur du péril imminent dont il est menacé. les mêmes inquiétudes se renouvellent le lendemain; les mêmes causes les font disparaître.

= La postérité se refusera sans doute à croire ou du moins à comprendre qu'une armée de 200. mille hommes soit arrivée à deux lieües de cette immense capitale sans que ses habitans en fussent autrement instruits que par le bruit du canon & de la générale que l'on battit le 30. mars à 4. heures du matin dans tous les quartiers de la ville; à ce signal, je sortis de mon lit où je ne dormais pas, mes préparatifs avaient été faits la veille, j'endossa un viel habit de ratine bleü qui ne ressemblait pas mal à un uniforme, je charge mon épaule d'un fusil, je couvre mon chef d'un bonnet fourré à la polonaise, & dans cet attirail, je me mets en campagne: l'effroi était à son comble dans tous les quartiers de cette vaste capitale, le tambour appelait la garde nationale à défendre une ville qui ne pouvait, ni ne devait être défendüe; partout des femmes, des enfans en pleurs cherchant à retenir leurs époux, leurs pères qui s'arrachaient avec effort de leurs bras,

le champ de bataille était pour ainsi dire à ma porte, je m'acheminai vers les hauteurs de mont-martre.

Poursuivant un odieux système de mensonge & de perfidie, le gouvernement avait annoncé la veille qu'il ne s'agissait que de repousser une faible colonne de l'armée ennemie & 200. milles hommes étaient sous nos murs! des masses d'infanterie s'avançaient sur toutes les routes, une cavalerie innombrable couvrait les plaines 600. pieces d'artillerie foudroyaient les hauteurs!.

= aucune mesure n'avait été prise pour repousser une pareille attaque: quelques pieces de canons servies par de courageux enfans & placés au hazard sur des colines environnantes, 12000. hommes de troupes de ligne, un pareil nombre de gardes nationaux, sans chefs & sans munitions une ligne de palissades mal disposées, mal jointes, tels étaient nos moyens de défense: pouvaient-ils été pris dans une autre intention que d'attirer sur cette ville tous les malheurs d'un siége, en lui donnant un aspect guerrier propre à justifier toutes les mesures que pourraient prendre les vainqueurs, & tous les excès aux quels ils pourraient se porter? après une défense de 12 heures contre des forces décuples, lorsque tout paraissait perdu, fors l'honneur, pendant qu'on placardait encore sur les murs

- une proclamation

dans laquelle un roi qui venait de fuir disait : je reste avec vous l'orgueil ne restait plus à franchir qu'une frêle barrière, objet de dérision pour les Parisiens eux-mêmes ; on a vu, chose incroyable, l'armée victorieuse des puissances alliées, s'arrêter, comme par enchantement aux portes de cette capitale de la France, terme de tant de vœux, de fatigues & de travaux ; on a vu des monarques animés du ressentiment de tant d'outrages, s'interdire l'entrée de Paris qui leur livrait la victoire, & signer avec un général français une capitulation monument de magnanimité dont l'histoire n'offre aucun modèle.

= Cette nuit du 30. mars qui dût être pour Paris une nuit de ravage & de destruction a vu finir 25. ans de servitude ; elle a préparé pour la capitale des arts, l'alliance des grandes puissances de l'Europe & la restauration du trône antique & sacré de nos rois légitimes : révolution prodigieuse que le génie le plus entreprenant n'imaginait plus que dans ses rêves & qui fut exécutée au moment où l'on pût l'entrevoir.

= La France, le 30. mars gémissait sous le joug de Bonaparte, le 31. elle était libre & appelait Louis 18.

= Dès la pointe du jour, les boulevarts que devait suivre l'armée des alliés entrant à Paris, étaient en quelque sorte

inondés des flots d'une population immense : les fenêtres de toutes les maisons étaient encombrées de spectateurs ; quelques patrouilles de la garde nationale suffisaient pour maintenir l'ordre parmi cette multitude de citoyens animés du même esprit & plein des mêmes sentimens.

- Je ne le cache pas, cet appareil nouveau, ces légions accourues des bords du Volge, de la Sprée & du Danube, cette pompe étrangère de la victoire affligerent mon cœur ; mes yeux se remplissaient de larmes, mais l'amour de la patrie & l'humanité l'emporterent bientôt sur le sentiment de l'orgueil national & je contemplais avec admiration le spectacle inconnu jusqu'ici d'un monarque étranger reçu comme un bienfaiteur dans la capitale d'un état conquis & délivré par ses armes, recueillant avec la plus touchante modestie les hommages dont on l'environne, & répondant aux acclamations d'un peuple ivre de reconnaissance par la délivrance de 200. mille Français prisonniers, que le sort de la guerre a fait tomber entre ses mains.

- On fait bien des choses avant d'attraper la raison ; elle se sauve parcequ'elle croit valoir la peine qu'on coure après elle ; elle passe par les endroits les plus glissans & veut éprouver ses véritables amans. celui qui prétend l'avoir acquise tout de suite est un fat.

= Il n'y a point de Spectacle plus agréable pour le Sage, que celui d'un grand homme, ou d'un homme extraordinaire; il semble que notre existence s'ennoblisse par les vertus de nos semblables, & que l'éclat des grandes actions l'empêche de tomber dans l'engourdissement, état si déplorable pour un être pensant & si difficile à éviter dans la foule des chagrins, des dégoûts, des contrariétés dont cette vie est remplie: ceux qui par devoir ou par penchant sont occupés du bonheur public ne devraient rien avoir de plus à cœur que la gloire des grands hommes & la publicité des belles actions, parceque rien n'est à la fois & si doux & si avantageux pour les hommes qui, les remplissant d'une satisfaction qui souvent leur tient lieu de bonheur les excite en même tems sans sévérité & sans pédanterie à l'imitation des grands modèles dont ils sont frappés; & plus les occasions sont rares, parceque les grands hommes ne sont pas toujours placés & que la vertu modeste & timide, cherche naturellement à se cacher, plus nous devrions redoubler de soins dans nos recherches pour exposer le mérite, malgré lui, à la vuë publique.

= Le Duc de Villars prétendait, même après la bataille de Denain que le plus beau jour de sa vie était celui où il avait eu un prix au collège.

— Dès l'origine Gustave 3. désaprouva la révolution française, connaissant bien le caractère de notre nation, il prévoyait que de grands changemens amenneraient de grands malheurs; voici ce qu'il écrivait en 1788.

= Pauvre France! on lui a donné la fièvre des
: notables & bientôt les états generaux vont lui donner le transport
: au cerveau =

On trouve encore dans son recueil une prédiction sur Rome qui s'est accomplie, mais il a fallu tant d'évenemens improbables pour qu'elle le fut, qu'elle me semble avoir l'air plutot d'une prophétie que d'une conjecture raisonnée, le lecteur en jugera =

„ Dans 30. ans la puissance des Papes n'existera
: plus, & Rome connaitra encore de nouveaux maîtres.

On me saura gré je pense de citer les belles paroles que ce grand roi adressa au Comte de Monde en le recevant dans l'ordre des Séraphins, ce seigneur comptait des rois de Suède parmi ses aïeux.

„ Chevalier, lui dit Gustave, je vous confere aujourd'hui une
„ dignité que vos ancêtres, il y a 200. ans, auraient pu conferer
„ aux miens: si les vicissitudes de la fortune ont changé
„ nos destinées, l'honneur que vous recevez aujourd'hui prouve
„ que vous n'avez pas dégéneré, car c'est l'amour de la
„ patrie qui constitue la véritable noblesse.

— Il ne faut pas se faire un monstre du plus beau des malheurs de la guerre. J'ai vu tant de beaux traits d'humanité, tant de bien pour réparer un peu de mal qu'il ne m'est pas possible de regarder la guerre tout à fait comme une abomination, si l'on ne pille, ni ne brûle & s'il n'y a d'autre mal que de tuer ceux qui périraient quelques années plustard moins glorieusement. J'ai vu mes grenadiers donner leur pain & leurs kreusers à une pauvre famille dans un village qu'un accident étranger à la guerre avait réduit en cendres; j'ai béni mon sort de commander à des hommes comme eux. J'ai vu de nos hussards rendre à des prisonniers leur bourse, & leur ouvrir la leur: il semble que l'âme s'exhalte. plus on a du courage & plus on est sensible; en toutes choses, c'est l'émotion qui est sublime.

— Un grenadier qui s'appelait Coffignal était blessé; on allait lui couper une jambe. pendant les préparatifs de l'opération, il dit: eh! Coffignal, mon ami, que va-t-on dire de toi, quand on saura que tu as lâché le pied. —

— Un ancien soldat condamné à être pendu pour cause de désertion, étant arrivé au lieu de l'exécution vit passer le Duc de Lafeuillade sous qui il avait servi;

il dit à l'officier de Justice qu'il avait de grands secrets à révéler au Duc pour le salut du roi & de l'état. on le conduisit devant le Duc auquel il dit tout bas = „ Monseigneur, Je vous prie de dire à sa majesté qu'à „ l'heure où Je vous parle, un de ses sujets est tout en peine = Le Duc rit de la présence d'Esprit de cet homme, ordonna qu'on le ramenât en prison, & obtint le Jour même sa grâce.

= Un Jeune étourdi clerc de Procureur paria un Jour avec ses Camarades qu'il montrerait son derrière au public. Vers la fin du Jour, il alluma deux chandelles les dispose sur sa fenêtre & place son fessier entr'elles. Ce spectacle nouveau attire une foule de passans; on regarde, on examine, on cherche à savoir quel peut être cet objet, dont personne ne distingue les traits, un particulier, tire sa lorgnette observe très attentivement.

„ Messieurs, dit-il enfin, ce n'est point un prodige
„ D'après notre science, & d'après mon calcul,
„ sans quelques fractions, qu'à dessein Je néglige,
„ Ce que vous voyez, est un cul.

= Un habitant de la Garonne disait:
L'Epée d'un Gascon est la clef de l'autre monde.

= Fragment du discours prononcé au club de Liverpol par mr. Philips membre de la chambre des communes d'angleterre -

= J'ai jadis oui parler des etats ruinés par les vicissitudes de la providence, dévastés par la famine, ravagés par la misère, accablés par les ennemis; mais jusqu'à ce moment je n'avais pas vu un état comme l'angleterre appauvri par son butin, conquis par ses propres succès!

= tel a été le système de Pitt, qui au milieu d'une mer de sang & avec une dépense de 800. millions sterlings, a fait de nous après nos victoires une dupe triomphante & nous a laissés la banqueroute pour trophée.

= L'angleterre a combattu le combattant de l'Europe, elle a acheté tout le sang qui était à vendre, elle a fourni des subsides à tous les dépendants pour leur propre cause, elle a vaincu sur mer, elle a vaincu sur terre, elle a conquis la paix, & en même tems, elle a obtenu indemnité pour le passé, & sureté pour l'avenir, & après toutes ses victoires, après toutes ses dépenses, elle est moissonnée de désolations!!! Semblable à une de ces piramides d'Egypte qu'on voit au milieu de la vaste étendue des déserts pleins de magnificence & de morts & qui est à la fois un trophée & un tombeau.

= Le cœur de l'homme

qui pense, s'enflamme en réfléchissant qu'une guerre aussi sanglante dans ses opérations aussi ruineuse dans ses dépenses, était encore plus obscure dans ses principes, cette guerre qui fut entreprise (on l'avoue) dans le dessein de priver la France du droit incontestable de se choisir un monarque, est en effet une guerre qui a étranglé les vrais fondemens de la constitution anglaise, qui a été un acte d'accusation contre l'Époque la plus glorieuse de nos annales qui a proclamé la tirannie éternelle & a annoncé aux peuples au bruit tonnant de l'artillerie que quelqu'oppression qu'ils souffrent, la seule attitude qui leur soit permise, est celle de la suplication! une guerre qui disait aux réformateurs de 93. que leur défaite était juste & aux réformateurs de 1788, que leur triomphe fut une trahison, qui enfin a présenté à l'histoire l'affreuse farce d'un prince de la maison de Brunswick créature de la révolution offrant un hécatombe de victimes humaines sur le tombeau de Jacques II. — mais, qu'avez vous fait? vous avez réussi à détroner Napoléon, à détroner un monarque qui, malgré toutes les fautes, & le vice qu'on lui impute, avait répandu dans la royauté une splendeur trop éclatante pour que les faibles yeux de la légitimité pussent le suporter.......

— il avait

il avait commis des fautes, je ne cherche pas à les pallier, il a déserté ses propres principes.... & Dieu sait combien qu'il en ait été puni.... mais soyons toujours généreux envers nos ennemis..... Que sa marche fut grande! que sa destinée fut magnifique! Qu'on dise ce qu'on voudra, il sera toujours aux yeux de la postérité le dernier terme de la grandeur de nos tems.

: Parvenu tout à coup au but de ses travaux vainqueur de l'activité des autres hommes, les couronnes furent ses jouets, les trônes ses marche-pieds, il courut de victoires en victoires, sa route fut un plan continuel d'élévation.

: Surpassant la confiance présomptueuse des trop fameux romains, il n'eut qu'à fraper la terre de son pied, & non seulement des hommes armés, mais des états, des dynasties, les arts, les sciences & tout ce que l'industrie peut produire, s'élevèrent en un clin d'œil & comme par enchantement; il eut, (comme Wilbruck le disait) & vous l'avez fait; il s'est défait lui même; sa propre ambition fut son glorieux vainqueur; il tenta avec une audace sublime de saisir les feux du ciel: le vautour & le rocher ont été sa punition.

: Je ne demanderai pas quels avantages vous en avez retirés, car au lieu d'y avoir gagné qque chose, vous êtes infiniment plus mal qu'au commencement de la guerre;

mais je demanderai, Qu'avez-vous fait pour l'Europe?.... Ses mœurs ont-elles été améliorées? La liberté a-t-elle été consolidée? a-t-on fait quelques progrès dans la politique dans la philosophie? Voyons.... Vous avez rendu rendu au Portugal un Prince dont tout le génie? Savoir, c'est que quand ses domaines furent envahis, quand ses peuples furent attaqués, que sa couronne fut en danger, quand tout ce qui peut exciter au plus haut point l'énergie de l'homme, devait animer la sienne, il laisse défendre sa cause par des bayonnettes étrangères, & court avec une lâche précipitation, chercher une honteuse sûreté dans un autre hémisphère!

= Vous avez rétabli en Espagne un misérable d'une ingratitude pire encore que celle qu'on nomme proverbialement INJUSTICE DE PRINCE qui a rempli les prisons, garni les gibets des restes héroïques de ceux qui avaient bravé la guerre, la famine & le massacre en combattant pour les enseignes, qui a récompensé le patriotisme par la prison, la fidélité, par la torture, l'héroïsme par l'échafaud, la piété par l'inquisition & dont le règne s'est annoncé par la signature de ses décrets de mort, & dont toute la religion

est consacrée

est consacrée à broder des jupes à la bienheureuse Vierge marie !

= Vous avez remis la France sous le joug d'une famille qui dans l'infortune n'a pû apprendre à connaître la piété, ni acquerir la sagesse par l'expérience, vaindicative dans la prospérité, servile dans le malheur, timide sur le champ de bataille, vaillante dans le cabinet, dont tous les membres soupçonneux se méfient les uns des autres, mécontente au milieu de ses partisans dont la mémoire ne s'est conservée que par le souvenir des punitions & des excès qu'elle avait provoqués, dont la piété n'est fondée que dans l'humble soumission au clergé, & dont le pouvoir ne cesse d'être passif que lorsqu'il s'agit de subjuguer les peuples

= telles sont les Dynasties que vous avez rétablies en Europe par le fait même de placer sur le trône trois souverains de la même famille, vous avez commis une erreur capitale en politique, mais heureusement que la providence a contreminé la mine, & tandis que d'un côté leur imprudence prévient le malheur, de l'autre leur impuissance exclut le danger de leur coalition.

= Quant au reste de l'Europe, comment son état a-t-il été amelioré ? Quel bienfait a-t-il reçu de ses libérateurs ! ils ont partagé l'état du faible

pour satisfaire la rapacité du puissant, & après avoir alternativement adoré & détesté Napoléon, ils ont porté leur vengeance sur la noble & malheureuse fidélité qui avait dédaigné d'imiter leur exemple — avez-vous besoin de preuves? regardez la Saxe, regardez Gênes, regardez la Norwège, mais surtout regardez la Pologne, ce monument parlant du meurtre royal, le brigandage de la légitimité. Quelle image sanglante dans le livre du tems! L'Italie livrée par lambeaux à l'autriche temporisante, cette terre qui produisit la muse, l'histoire, le héros, ce théâtre de tous les souvenirs classiques, ce temple sacré de l'antiquité, où le génie du monde plane; voyez la Prusse après tant de travaux sans fruit & de triomphes sans lauriers, abusée par la promesse vaine d'une constitution!

= Voyez la France enchainée, ravagée & pleurant sur sur la tombe de ses espérances, & de ses héros!

= Voyez l'angleterre rongée par le cancer incurable de sa dette énorme, épuisée par les taxes, des pauvres supportant une liste civile de 1. ½. million sterling par an, gardée par une armée sur pied de 149. mille hommes, mal représentée par une chambre des communes dont 90. membres reçoivent annuellement

: des ministres

des ministres la somme de 100. mille livres sterlings amusée par une paix militaire, entourée de fortifications & d'un établissement de guerre.

= Ombres d'un million de héros, voilà quels ont été
„ vos exploits: ministres de la légitimité, voilà
„ votre ouvrage!

= Lorsque les troubles de religion eurent cessé, la galanterie des vieux seigneurs se ressentait encore de la fougue de leurs premières passions; la dernière vanité à laquelle ils renonçaient était d'être, suivant leurs expressions de verts galants: dans les parties de chasse, on se gardait bien du plaisir facile de tuer des troupeaux de lapins assemblés dans des parcs. on voulait de la fatigue des aventures. c'était un bonheur que d'avoir à traverser une rivière à la nage en courant le cerf, de prendre un refuge dans une cabanne, de dormir quelque soir à la dure, de faire une visite inopinée dans un chateau, de rentrer dans la ville au son des cors entre-mellé avec celui des tambours & des trompettes. la mode de la cour de Henri 4. était la véracité; souvent la brusquerie donnait un prix infini à des louanges non méditées & dont la forme même était irrespectueuse: le plus ingénieux des courtisans de Louis 14. fit-il jamais rien entendre de plus flatteur

que le fameux démenti de Crillon? Voilà, disait Henri 4 en le montrant le plus brave de mon royaume. – Vous en avez menti, Sire, c'est vous! –

Ce qui maintenait la dignité dans cette cour, c'était le calme que Henri 4. savait allier avec la vivacité de son esprit; un jour Crillon en plein conseil avait soutenu une opinion irréfléchie avec opiniâtreté, le roi fut obligé de lui imposer silence; Crillon sortit, mais rentra deux fois & s'abandonna à toute sa colère; on craignait que le roi, imprudemment bravé ne s'emparât de l'épée de l'un de ses voisins; sa patience triompha de l'emportement du plus dévoué & du plus fougueux de ses serviteurs: Quand Crillon fut sorti, chacun exaltait la modération du roi; il se retourna vers le Président de Thou, témoin de cette scène & lui dit: =

„ J'étais né colère, mais j'ai su résister à cette passion
„ au milieu de mes traverses & je n'y céderai pas quand
„ la fortune me devient plus favorable =

Crillon ne manqua pas de venir exprimer au roi son profond repentir: – Henri l'embrassa cordialement & lui dit – imitez-moi, Crillon, & modérez-vous!

— Henri 4. ne voulut pas d'états généraux, il préféra une assemblée de notables, et la plupart des députés furent nommés par élection; cette assemblée de notables fut convoquée à Rouen à la fin de l'année 1596. le Roi en fit l'ouverture par un discours d'une cordialité si éloquente qu'il est encore aujourd'hui plus présent à la mémoire de tous les Français, qu'aucun autre discours de nos assemblées publiques —

— le voici:

" Si je voulais acquérir titre d'orateur, j'aurais appris
" quelque belle & longue harangue, & je la prononcerais
" avec assez de gravité, mais, messieurs, tout mon désir
" tend à deux titres plus glorieux qui sont de m'appeller
" libérateur & restaurateur de cet état. pour, à quoi parvenir,
" je vous ai assemblés. — vous savez à vos dépends, comme
" moi aux miens, que lorsque Dieu m'a appellé à cette
" couronne, j'ai trouvé la France, non seulement quasi
" ruinée, mais presque toute perduë pour les Français.
" par grace divine, par les prières, par les bons conseils
" de mes serviteurs qui ne font pas profession des armes,
" par l'épée de ma brave & généreuse noblesse de laquelle
" je ne distingue point mes princes puisque notre plus
" beau titre est foi de gentil-homme, par mes peines &
" labeurs, je l'ai sauvée de perte; sauvons-la à cette

„ heure de ruine, participez mes sujets à cette
„ seconde gloire avec moi, comme vous avez fait à la
„ première. — Je ne vous ai point appelés comme
„ faisaient mes prédécesseurs pour vous faire approuver mes
„ volontés, je vous ai fait assembler pour recevoir vos conseils
„ pour les croire, pour les suivre, bref, pour me mettre
„ en tutelle entre vos mains, envie qui ne prend guère aux
„ rois, aux barbes grises, aux victorieux, mais le violent
„ amour que je porte à mes sujets, l'extrême désir que
„ j'ai d'ajouter deux beaux titres à celui de roi, me
„ font trouver tout aisé et honorable : mon chancelier
„ vous fera entendre plus amplement mes volontés.

— Un ambassadeur du Sultan témoignait à Henri 4. sa surprise de voir autour de lui une garde peu nombreuse.

„ Ne vous en étonnez pas, lui dit Henri, où règne
„ la justice, la force n'est pas nécessaire ?

— Le cardinal Mazarin se vantait qu'avec deux lignes d'écriture d'un homme, il pouvait par un petit nombre de circonstances prouvées par témoins, lui faire ôter la vie à sa volonté.

— La Seule Histoire Augustale qui s'étendant depuis Adrien jusqu'à Carin, contient 170. années, nous montre 70. Césars. des 48. empereurs reconnus à Rome, 37. ont péri par le fer & par le poison. 11. seulement ont fini d'une mort naturelle, l'un desquels a langui plusieurs années dans une cruelle captivité; ce fut Valérien défait par Sapor & mort dans sa captivité dont son fils barbare ne voulut jamais le tirer, & l'autre dut son salut à une abdication forcée; c'était Dioclétien.

— La Force fit les conquêtes, & les conquérans firent des loix. Bientôt la Superstition inspira la crainte au tyran; elle s'offraya pour partager la tirannie avec lui; elle lui prêta son secours; elle fit un Dieu du conquérant, & un esclave du sujet; elle se prévalut du feu des éclairs, du bruit du tonnerre, du tremblement des montagnes, des mugissemens de la terre qui s'entrouvrait. ici, elle fixa des demeures terribles, & là des demeures fortunées; la crainte fit des démons & une faible espérance fit des Dieux: Dieux remplis de partialité, d'inconstance, de passion, d'injustice, dont les attributs étaient la rage & la vengeance, tels enfin que des âmes laches pouvaient les imaginer. — Cœurs tyrans, ils crurent à des Dieux tyrans, alors le Zèle & non la charité devint leur guide. L'enfer fut

bâti sur la haine, & le ciel fondé sur l'orgueil: alors la voute celeste cessa d'être sacrée: des autels de marbre furent élevés & arrosés de sang: les prêtres pour la premiere fois se rassasiérent d'une nourriture vivante, & bientot ils souillerent de sang leur idole hideuse: ils ébranlérent la terre avec les foudres celestes & se parant de la puissance des Dieux, ils s'en servirent pour écraser leurs ennemis — telle est l'histoire du sacerdoce & du despotisme qu'il a produit: voila comme l'amour propre borné dans un seul, sans égard pour ce qui est juste ou injuste & n'aiant d'autre code que sa volonté, se fraya un chemin au pouvoir absolu; mais ce même amour propre répandu dans tous, est la source du gouvernement & des loix, car si ce qu'un homme desire, les autres le desirent aussi, que servira la volonté d'un seul contre plusieurs? il est ou sera tôt ou tard le destructeur du despotisme, car tous doivent s'unir contre lui, puisque c'est le seul moyen de conserver ce que chacun possède, ou de recouvrer ce que chacun a perdu & de garantir la sureté commune contre la tyrannie qui cherche sans cesse à s'introduire ou a s'étendre, qui ordonna tout au nom de Dieu, affermit tout par l'Epée & oprima également l'homme par la force & les préjugés.

~

— La Justice soutenuë de la force, s'appelle la puissance

~

— N'a-t-on pas honte de parler en France de la nécessité de prévenir des conspirations, des complots, des révoltes ? C'est cette détestable calomnie qui ôta à Louis 14. un million de sujets industrieux & fidèles aux ancêtres desquels il devait sa couronne : on lui fit craindre une secte qui préférait la fuite à la résistance, & l'édit de Nantes fut révoqué : l'obéissance profonde & subite rendue à ces ordres arbitraires dont on vante l'utilité, ne prouve-t-elle donc pas assez combien ils sont superflus pour le soutien de l'autorité royalle ! Quoi ! un mot du Souverain, son seing ou son apparence, destitue, exile, banit un citoyen à cette vue courbe la tête : il fuit, il abandonne ses foyers domestiques, il va se confiner dans les lieux les plus tristes qui lui sont désignés, & ce prince à qui on obéit ainsi a quelque chose à redouter ! il faut qu'il s'avantage sans cesse sur son peuple ! qu'après lui avoir ôté tous ses privilèges, il ~~attente~~ aux restes de sa liberté civile ! qu'il anéantisse en entier la sauvegarde des loix que lui-même a faites & qu'il modifie à son grê ! Les puissances législatives & exécutrice, civile, & militaire se trouvant réunies dans sa main, qui tient en outre tous les moyens d'attaque & de corruption. le pouvoir de lever des taxes indéfinies, d'extorquer de l'or, de le verser

de nommer aux dignités du Sacerdoce, & par conséquent d'en inspirer les ministres; de distribuer les offices politiques de la robe & de l'Epée; un si énorme pouvoir ne suffit-il pas pour mettre l'administration hors de toute atteinte à moins qu'elle ne se renverse elle-même par ses propres excès? — "De toute ancienneté, la nation française " dit le célèbre Guichardin, ne porte pas moins de révérence à la " majesté de ses rois qu'on fait à la divinité.

Si ce sentiment est diminué, c'est que l'intérêt particulier des ministres les excite toujours à étendre la prérogative royale au delà de toutes les bornes de la Justice & du bon sens: c'est qu'ils pensent à leur autorité personnelle, précaire & momentanée bien plus qu'à la vraie & durable puissance de leurs maîtres. ils nous ont guéris de notre enthousiasme par le sentiment pressant de nos maux, par la jactance continuelle de leur despotisme: ils nous ont instruits de nos droits par leur audace à les violer & l'excessive mal-adresse de leurs manœuvres.

" mais le monarque français est encore le plus roi de tous " les rois mortels, s'il veut être juste & modéré

Notre nation extrêmement vive & naturellement gaie quoiqu'une longue oppression ait considérablement altéré cette heureuse disposition nullement réfléchie & par cela même inconséquente, aussi peu instruite de ce qui regarde le Gouvernement que s'il lui était étranger, parcequ'on a

mis

mis en oeuvre tous les moyens pour la détourner de cette étude importante ; notre nation pensera le plus tard qu'elle pourra qu'il ne tient qu'à ses maitres de lui faire subir les derniers outrages du despotisme : elle se rassurera même long-tems sur cette idée, parcequ'elle ne les a pas encore tous reçus & se dira bientôt cequi l'en a sauvée : elle verra d'un oeil indulgent son souverain faire des loix, après l'avoir dépouillée du droit d'y concourir, jouir du pouvoir de contraindre à les executer, commander arbitrairement à 300. mille hommes disciplinés & perpétuellement armés qui ne connaissent que lui, qui vivent de sa solde, & ne se rappellent jamais que cette solde est païée par le peuple, qui s'honorent de servir un homme, tandis qu'ils devraient se croire uniquement destinés à la défense de leur patrie qui volent aux ordres de celui qu'ils appelent leur maitre, sans penser qu'ils se réduisent eux-mêmes à porter une livrée plutot qu'un uniforme, sans savoir que le plus vil, le plus odieux, le plus détestable des métiers est celui de satellite d'un despote, de geolier de ses frères ; mais si le Prince en vient à braver l'opinion publique qui est sa meilleure sauvegarde & le fondement de sa puissance ; s'il veut tout, parcequ'il peut tout ; s'il ose juger, si celui qui institue les loix & les abolit, en ordonne, en suspend l'exercice au gré de ses fantaisies, de celles de ses ministres & de ses favoris, s'il devient évident

que les troupes ne servent qu'à tenir les Citoyens à la chaine, pour leur faire endurer les caprices de quelques maitres orgueilleux iniques & cupides; si tous les cœurs aliénés perdent jusqu'à l'espérance, ils auront bientôt secoué la crainte: l'illusion sera détruite, il faudra que les français s'apercoivent que les potentats orientaux ne possèdent point un pouvoir plus despotique que leur roi, que leur condition n'est pas meilleure que celle des turcs, que Paris n'est pas plus libre que Constantinople où du moins il y a des églises, tandis qu'on ne voit point de mosquées dans notre immense Capitale pas même des temples. eh! qui ne comprend pas, pour peu qu'il y réfléchisse que le pouvoir judiciaire dont nos tribunaux sont investis, constitue la différence presque unique de notre gouvernement à celui des malheureux asiatiques? ils se vengent que sont ces infortunés esclaves; il est vrai qu'ils n'en deviennent pas plus libres, parcequ'ils n'ont aucune idée de leurs droits, ni de la liberté, parceque la servitude cimentée par l'ignorance est devenuë leur manière d'être habituelle, & que l'excès de la douleur & de l'oppression, ne produit dans ces âmes engourdies, étroites, qu'une convulsion momentanée & stérile: mais, nous qui avons encore quelque énergie, nous dont les esprits sont éclairés!...

Ô ministres

= Ô ministres ! ô Princes Européens ! votre modération est & sera le seul garant de votre impunité : menagez l'exercice de votre pouvoir, si vous voulez conserver le pouvoir : il n'est point de servitude qui ne laisse une porte ouverte à la liberté : ~

(Nota.) Ce qui précède est un extrait d'un ouvrage postume écrit en 1778. nous avons eu le malheur de voir en 1789. une cruelle révolution qui ensanglanta la France, alors dans le plus grand désordre, mais depuis l'heureux retour de Louis 18. & sa sage administration, nous ne devons pas craindre un tems aussi malheureux & le ciel nous en préserve !

~

= Au moment où le règne du Despotisme commença, à Rome, les proscrits du moins trouverent dans leurs femmes une fidélité parfaite, médiocre dans leurs affranchis & leurs esclaves, nulle dans leurs fils, tant l'espérance est une dangereuse séduction pour l'esprit humain & capable de violer les droits les plus saints, desquels deviennent des retardemens & des obstacles — Quand Septime Sévère parvint à l'empire, il trouva 3000. accusations d'adultère inscrits sur les rôles publics, & la dépravation des mœurs était si générale qu'il fut impossible même de tenter une réforme : Dès le règne de Claude, Sénèque disait

que les femmes étaient vêtües avec tant d'indécence qu'elles n'avaient rien de plus à montrer en secret à leurs amans qu'en public, à tous les citoyens, que l'on en était venu au point de ne plus se marier que pour rendre l'adultère plus piquant & de ne regarder l'adultère avec un seul amant que comme un mariage ordinaire; enfin au jugement de tacite, l'impudicité était devenue la source des plus grands maux de l'état.

— Un Edit du roi de 1757. porte que tous auteurs imprimeurs & colporteurs de livres tendans à attaquer la religion, à émouvoir les esprits, à porter atteinte à l'autorité du roi & à troubler la tranquillité de l'état seront condamnés à mort. Muyard de Vouglans, dans son détestable ouvrage des loix criminelles de france dans leur ordre naturel a rapporté cette abominable loi, que le plus atroce despotisme n'avait pas même osé faire connaître. on voit que les ministres peuvent s'imaginer faire grace aux auteurs d'Epigrammes de chansons, ou de livres qui leur déplaisent quand ils ne les frappent que d'une lettre de cachet. Quand on pense que cette loi pouvait couter la vie à l'immortel Rousseau que son âme grande & fière pouvait à se remettre pour obeir au décret absurde

: autant

autant qu'atroce lancé contre lui, & à l'illustre Raynal s'il n'eût pas pris la fuite, le cœur bondit d'horreur de ce que le despotisme peut inventer & ses satellites d'épée ou de robe, exécuter.

= Les lettres remontrances de la cour des aides disaient qu'aucun citoyen à cette époque assuré de ne pas voir sa liberté sacrifiée à une vengeance, car personne n'est assez grand pour être à l'abri de la haine d'un ministre ni assez petit pour n'être pas digne de celle d'un commis des fermes. — il faut espérer que nous ne verrons plus de pareilles horreurs!

= Lorsque Cromwel avait qqu'affaire importante à traiter, il dictait à son secrétaire deux lettres qui se contredisaient, les signait, les faisaient cacheter & donnait ensuite lui-même au courrier celle qui renfermait ses véritables volontés.

= Le fameux Sadi n'écrivait que rarement, mais quand une nécessité indispensable le contraignait à expédier qques lettres, il se servait de la méthode de Cromwel: Bonaparte en a souvent fait autant pendant son consulat.

= Mr. de Louvois usait d'un moyen singulier dans toutes ses opérations; cet adroit politique ne

confiait ses secrets à personne, qu'à un scribe tellement stupide qu'il était dans l'impuissance d'en abuser : aussi aïant reçu qques reproches à ce sujet d'un ministre étranger, mr. Louvois fit appeller son secrétaire & lui dicta la lettre suivante.

" Vous vous étonnez, mon cher confrère, qu'aïant à
" traiter avec vous une affaire qui demande le plus grand
" secret, j'emploïe pour vous écrire une autre main que la
" mienne, mais aprenez que le commis dont je me sers
" est si complètement imbécille qu'il ne comprend pas même
" la réponse que j'ai l'honneur de vous faire.

De pareils agens sont précieux pour un homme d'État, mais mr. de Louvois n'en rencontrait pas toujours de si heureusement organisés ; il savait alors employer des expédiens ingénieux, tel est le moyen dont il se servit lors de la prise de Strasbourg en 1681. mr. de Louvois était alors ministre de la guerre, il fit un jour venir chez lui mr. de Chamilly pour lui donner ses instructions pour une mission importante.

" Partez ce soir même, lui dit-il, pour Bâle en
" Suisse, vous y serez dans trois jours ; le quatrième
" à deux heures précises après midi, vous vous établirez
" sur le pont du Rhin avec un cahier de papier, une

: plume

" plume & de l'encre ; vous examinerez, & écrirez avec la plus
" grande exactitude tout ce qui se passera sous vos ieux
" pendant deux heures : à quatre heures précises, vous
" aurez des chevaux de poste à votre voiture, vous partirez,
vous courrez jour & nuit & m'aporterez votre cahier d'obser-
vations : à quelle heure que vous arriviez, présentez-vous
chez moi." — mr. de Chamilly obéit à ces ordres, il arrive
à Bâle, se place au jour & à l'heure indiqué sur le pont,
& prend note de tout ce qu'il voit passer..... c'est un voyageur
à cheval, en redingote bleüe, c'est une marchande fruitière
avec ses paniers : à trois heures un homme en veste &
culote jaune, s'arrête au milieu du pont, s'avance du
côté du fleuve, s'apuye sur le parapet, regarde en bas,
recule un peu, & avec un gros baton frape trois coups
bien distinctement sur la banquette, mr. de Chamilly a
soin d'écrire toutes les circonstances ainsi que celles qu'il
remarque ensuite — Quatre heures sonnent, il remonte
dans sa voiture, arrive chez le ministre avant minuit,
bien confus de n'avoir que de semblables renseignemens
à lui raporter. — mr. de Louvois prend le cahier
avec empressement, il lit, & lorsqu'il en est à l'homme en
veste & culote jaune qui a frapé trois coups sur la
banquette, il saute de joie, il se rend aussitôt chez le
roi, le fait réveiller, cause un moment avec lui, & expédie

a expédié aussitôt quatre Courriers qui depuis quelques heures étaient prêts à partir. Huit jours après la Ville de Strasbourg est entièrement cernée par les troupes françaises, elle est sommée de se rendre, elle capitule & ouvre ses portes le 30. 7bre 1681. Il est évident que les 3. coups frapés sur la banquette à une heure fixe & convenue était le signal du succès de l'intrigue concertée entre Mr. de Louvois & les magistrats de Strasbourg & que l'homme chargé de cette mission en ignorait le motif comme Mr. de Chamilly ignorait le motif de la sienne —

— Un homme condamné à être pendu, & étant déja arrivé au lieu de l'exécution, vit passer le Duc de Lafeuillade sous qui il avait servi. il dit à l'offier de Justice qu'il avait de grands secrets à révéler au Duc pour le salut du roi & de l'état ; on le conduisit donc devant le Duc, au quel il dit tout bas = Monseigneur, je vous prie de dire au roi qu'à l'heure où je vous parle un de ses sujets est fort en peine = le Duc rit de la présence d'esprit de cet homme, ordonna qu'on le ramenât en prison, & obtint le même jour la grace de sa majesté.

○ En France, le tems des guerres civiles et la fureur de la ligue fur peu favorable à l'amour platonique: on voyait alors plus de tarquins que de celadons et par une Lucrèce; il parait même certain que le viol était rarement necessaire: un Poëte Lyrique temoin des malheurs de Paris lorsque Henri 4. l'assiegeait nous apprend comment les choses se passaient dans les vers naifs ci-après.

Oh! le bon tems que c'était
à Paris durant la famine!
l'on jouait tant qu'on voulait
pour un boisseau de farine.

○ Description des Obseques de Duguesclin surnommé la fleur des chevaliers français, faites à l'abbaïe de St. Denis: Ce Duguesclin était connetable de france sous le règne de Charles 5. L'on ne peut guere passer sous silence le trait qui préceda et suivit sa mort puisqu'il est le plus bel éloge de cet homme célèbre dont les ennemis mêmes honoraient le courage et la valeur.

. en 1380. Duguesclin assiegeant chateau neuf ou castel de Randon; les deux partis également inquiets

de l'événement, entrèrent en négociation, & convinrent d'une part de cesser les attaques, de l'autre de rendre la place si dans la journée du 12. Juillet les Anglais ne recevaient pas un secours suffisant pour faire lever le siége.

- Le Connétable tomba malade dans le cours de cette suspension d'armes; les médecins jugèrent bientôt sa maladie mortelle: à la nouvelle de leur décision, la douleur, & la consternation de l'armée furent générales. Généraux, capitaines soldats, tous redoutaient de perdre un père & un ami précieux, les autels étaient jour & nuit environés de gens qui y portaient leurs vœux & leurs prières pour sa conservation, les assiégés (chose étonnante) dès qu'ils en furent informés, firent des prières publiques & demandèrent à Dieu la guérison d'un ennemi si redoutable pour eux, mais si plein de vertus, si bon, si généreux dans la victoire qu'ils s'estimaient glorieux de lui rendre leurs armes.

- Duguesclin sentit son état & ne s'en allarma pas, aiant fait apporter sur son lit son épée de connétable, il la prit toute nuë entre ses mains avec autant de vigueur qu'il l'avait portée au milieu des batailles, la considéra quelques minutes en silence comme pour se rapeller la gloire qu'il avait euë à l'obtenir, & celle qu'il avait acquise en la portant. // Je viens, dit-il, au maréchal de Sancerre

de Sancerre d'examiner en considérant cette épée, si j'ai
„ manqué à la bien employer; j'avoüe que d'autres que moi
„ en auraient fait meilleur usage, mais personne n'aurait eu des
„ intentions plus pures; je ne regrette en mourant que de
„ n'avoir pas chassé tout à fait les anglais du royaume
„ comme je l'avais espéré: Dieu en a reservé la gloire
„ à quelqu'autre qui en sera plus digne que moi; c'est
„ peut-être à vous m.r le maréchal que le ciel en fera
„ la grace, je le souhaitte & vous regarde comme l'homme du
„ royaume à qui l'honneur en apartient principalement.
„ ensuite il se fit découvrir la tête, & dit au maréchal, recevez
„ la de ma main, & je vous prie en la rendant au roi de
„ lui exprimer toute ma reconnaissance de ses bienfaits, &
„ mes regrets des fautes que je pourrais par imprudence
„ avoir faites contre son service, mais qui n'ont jamais
„ été volontaires; assurez-le que je meurs son serviteur,
„ & le plus humble de tous.
Il embrassa tendrement ce seigneur qui reçut l'épée fondant
en larmes & tous les assistans comme lui. puis s'adressant
aux vieux capitaines dont son lit était environné.
„ mes chers compagnons, vous voyez mon état & que
„ la mort qui me surprend, me laisse privé de ce que j'aurais
„ voulu faire pour vous, mais que cela ne vous décourage
„ pas, si je ne puis plus parler au roi en votre faveur,
„ que vos services parlent pour vous, continuez de le

" bien servir; il est juste & généreux, & je pense qu'il
" vous recompensera comme vous l'avez mérité: mais
" avant que de mourir, je veux vous dire encore une
" parole que je vous ai dite mille fois. souvenez-vous
" que partout où vous ferez la guerre, les ecclesiastiques,
" le pauvre peuple, les femmes & leurs enfans, ne sont point
" vos ennemis, que vous ne portez les armes que pour
" les défendre & les protéger, je vous l'ai toujours recommandé
" ainsi, & je vous le répète pour la dernière fois, en vous
" disant mon dernier adieu, & me recommandant à vous.

= Il parla encore qques momens, ensuite, il demeura près d'un quart d'heure en silence, les yeux fixés sur un christ qu'il tenait à deux mains, & dans cet état, il fit deux ou trois soupirs & rendit à Dieu sa belle âme: ce triste jour fut le 13. juillet 1380. il était alors agé de 64. ans

= Les anglais n'aïant pas reçu le secours qu'ils attendaient, le commandant de Castel-de-Randon sommé par le maréchal de rendre la place & aïant apris la mort du connétable, en ressentit une douleur bien vive & répondit à la sommation en homme généreux & de grand cœur.

" Je vous ai promis de vous rendre ma place, c'est
" à mr. le connétable que j'ai donné ma parole
" & que je veux la tenir, mais je veux que ce soit
d'une

d'une façon extraordinaire qui exprime l'honneur que
„ je lui ai toujours porté & que je conserve à sa mémoire.
„ J'aurais eu honte d'ouvrir mes portes à tout autre qu'à
„ lui ; il est sûre, tout mort qu'il est de lui rendre ce que
„ je lui dois ; je vais porter sur son cercueil les clefs
„ d'une place dont il est réellement vainqueur.

= L'armée française se rangea en bataille, les enseignes volantes & les armes droites, en un mot, avec l'apareil d'une victoire : les anglais sortent de la ville tambours battans, traversent le camp & arrivent au logis du défunt ; ils le trouvent sur le même lit où il était mort entouré de hérauts d'armes, son épée de connétable nuë auprès de son corps sur un carreau de velours violet, semé de fleurs de lys d'or & l'apartement rempli par les plus grands de l'armée.

= Le Maal de Sencerre introduisit le commandant anglais, & ses capitaines ; ils se mirent d'abord à genoux & firent leurs prières. le commandant se relevant & portant la parole au connétable dit :

„ Ce n'est point à ce corps que je vois gissant & insensible,
„ c'est à vous-même Mr. le Connétable que je rends ma
„ place ; votre âme immortelle a eu seule le pouvoir de
„ me réduire à la rendre aux français, quoique j'aie
„ juré au roi d'angleterre de la lui conserver jusqu'à

" la dernière goutte de mon sang.

Cela dit, il posa les clefs aux pieds du mort & se retira lui & les siens, tous fondant en larmes. Sa mort fut honorée des larmes universelles de toute la France, les ennemis même pleurèrent ce vainqueur si plein de générosité & d'humanité; la douleur du roi fut inexprimable, il connaissait l'étendue & la valeur des services qu'il en avait reçu, & jugeait par le passé de ce qu'il pouvait espérer p.r l'avenir

---

= Le premier des Incas fondateur de Cusco avait institué en l'honneur du soleil quatre fêtes qui répondaient aux quatre saisons de l'année, mais elles rapellaient à l'homme des objets plus interessans, la naissance, le mariage, la paternité & la mort.

= La fête qu'on célébrait alors, était celle de la naissance, & les cérémonies de cette fête consacraient l'autorité des lois, l'état des citoyens, l'ordre & la sureté publique — D'abord il se forme autour de l'Inca 20. cercles de jeunes époux qui lui présentent dans des corbeilles les enfans nouvellement nés; le monarque lui donne le salut paternel.

" Enfans, dit-il, votre père commun le fils du soleil
" vous salue: puisse le don de la vie vous être cher

= jusqu'à

„ Jusqu'à la fin ! puissiez vous ne jamais pleurer
„ le moment de votre naissance ! croissez pour m'aider
„ à vous faire tout le bien qui dépend de moi & à vous
„ épargner ou adoucir les maux qui dépendent de la nature

alors les dépositaires des loix en déployant le livre auguste
le Pontife en fait la lecture, les Princes, & les Juges entendent
de sa bouche quels sont leurs devoirs & leurs droits.

= La première de ces loix leur prescrit le culte ; ce
n'est qu'un tribut solennel de reconnaissance & d'amour :
rien d'inhumain, rien de pénible ; des prières, des vœux,
quelques offrandes pures, des fêtes où la piété se concilie
avec la joie : tel est ce culte, la plus douce erreur,
la plus excusable sans doute où peut s'égarer la raison

= La 2.de loi, s'adresse au monarque, elle lui fait un
devoir d'être équitable comme le soleil qui dispense à tous
sa lumière, d'étendre comme lui son heureuse influence
& de communiquer à ce qui l'environne sa bienfaisante
activité, de voyager dans son empire, car la terre fleurit
sous les pas d'un bon roi ; d'être accessible & populaire
afin que sous son règne l'homme injuste ne dise pas

Que m'importent les cris du foible ?

de ne point détourner la vuë à l'approche des malheureux
car s'il est affligé d'en voir, il se reprochera d'en faire,

elle lui recommande un amour généreux, un saint respect pour la vérité, guide & conseil de la justice & un mépris mêlé d'horreur pour le mensonge complice de l'iniquité; elle l'exhorte à conquérir à dominer par les bienfaits, à épargner le sang des hommes, à user de ménagements & de patience envers les rebelles, de clémence envers les vaincus — la même loi s'adresse encore à la famille des Incas, elle les oblige à donner l'exemple de l'obéissance & de zèle, à user avec modestie des privilèges de leur rang, à fuir l'orgueil & la molesse, car l'homme oisif pèse à la terre, et l'orgueilleux la fait gémir.

: La 3me. loi imposait au peuple le plus inviolable respect pour la famille du soleil, une obéissance sans borne envers celui de ses enfans qui regnait sur eux en son nom, un dévouement religieux au bien commun de son empire.

: Après cette loi, venait celle qui cimentait les noeuds du sang & de l'hymen & qui, sur des peines sévères assurait la foi conjugale & l'autorité paternelle les deux suports des bonnes moeurs.

: La loi du partage des terres prescrivait aussi le tribut de trois parties égales de terrain cultivé, l'un apartenait au soleil, l'autre à l'Inca & l'autre

au peuple

peuple. Chaque famille avait son appanage, & plus elle croissait en nombre, plus on étendait les limites du champ qui devait la nourrir: c'est à ces biens que se bornaient les richesses d'un peuple heureux. il possédait en abondance les plus précieux des métaux, mais il les réservait pour décorer ses temples, & les palais de ses rois. L'homme en naissant doté par la patrie, vivait riche de son travail & rendait en mourant ce qu'il avait reçu. Si le peuple, pour vivre dans une douce aisance, n'avait pas assez de ses biens, ceux du Soleil y suppléaient; ces biens n'étaient point engloutis par le luxe du Sacerdoce, il n'en restait dans les mains pures des saints ministres des autels que ce qu'en exigeaient les besoins de la vie, non que la loi en fixat l'usage, mais leur piété modeste & simple ne voyait rien que d'avilissant dans le faste & la molesse; ils avaient mis leur dignité dans l'innocence & la vertu

Tout dans les mœurs était réduit en lois, ces lois punissaient la paresse & l'oisiveté comme celles d'athènes mais en imposant le travail, elles écartaient l'indigence & l'homme forcé d'être utile, pouvait du moins espérer d'être heureux: elles protégeaient la pudeur comme une chose inviolable & sainte, la liberté comme le droit le plus sacré de la nature, l'innocence, l'honneur le repos domestique, comme des dons du Ciel qu'il

fallait révérer ; l'habitude des bonnes mœurs rendait les lois comme inutiles ; elles étaient préservatives & presque jamais vengeresses, on en voyait l'exemple dans cette loi terrible qui regardait la violation du vœu des Vierges du Soleil. Ô ! comment chez un peuple si modéré, si doux pouvait-il exister une loi si cruelle ? le fanatisme ne croit jamais venger assez le Dieu dont il est ministre, & c'était lui qui, chez ce peuple le plus humain qui fut au monde avait prononcé cette loi. pour expier l'injure d'un amour sacrilège, & apaiser un Dieu jaloux, non seulement il avait voulu que l'infidèle prêtresse fut ensevelie vivante & le séducteur dévoué au supplice le plus honteux ; il enveloppait dans le crime la famille des criminels, pères, mères frères & sœurs jusqu'aux enfans à la mamelle, tout devait périr dans les flammes. le lieu même de la naissance des deux impies devait être à jamais désert. aussi quand le Pontife en prononçant la loi, nomma le crime, & dit quelle en sera la peine ; il frissonna glacé d'horreur, son front pâlit, ses cheveux blancs se hérissèrent sur sa tête, & ses regards attachés à la terre, n'osèrent de longtems se tourner vers le ciel : après la lecture des lois, le monarque levant les mains : Ô Soleil, dit-il, Ô mon Père ! si je violais tes lois saintes, cesse de m'éclairer, commande au ministre de ta colère, au terrible illapa, de me réduire

: en poudre

en poudre, à l'oubli, de m'effacer de la memoire des mortels, mais si je suis fidèle à ce dépot sacré, fais que mon peuple, en m'imitant m'épargne la douleur de te venger moi-même, car le plus triste des devoirs d'un monarque, est de punir: alors les INCAS, les caciques, les juges, les vieillards députés du peuple, renouvellent tour la promesse de vivre et de mourir fidèles au culte et aux lois du Soleil.

= Les surveillans s'avancent à leur tour, leur titre annonce l'importance des fonctions dont ils sont chargés, ce sont les envoyés du Prince qui, revêtus d'un caractère aussi inviolable que la majesté même, vont observer dans les provinces les dépositaires des lois, voir si le peuple n'est point foulé, & au faible à qui le puissant a fait injure ou violence à l'indigent qu'on abandonne, à l'homme affligé qui gémit, ils demandent: Quel est le sujet de ta plainte? qui cause ta peine & tes pleurs? ils s'avancent donc, & ils jurent à la face du Soleil, d'être équitables comme lui. L'INCA les embrasse & leur dit, tuteurs du peuple, c'est à vous que son bonheur est confié. Soleil, ajoute-t-il, reçois le serment des tuteurs du peuple, punis-moi, si je cesse de protéger en eux la droiture & la vigilance punis-moi si je leur pardonne la faiblesse ou l'iniquité

= La Justice soutenue de la force s'appelle la puissance

- J.n Jques Rousseau en parlant de la fameuse Ninon de l'Enclos a dit avec beaucoup de justesse qu'elle fut de son sexe, & l'honneur ~~de~~ l'adoute

Reflections turques sur la maniere dont les Chretiens traitent l'amour.

- Nous conviendrons sans difficulté que vous etez des gens spirituels & raisonnables, mais vous devez convenir de même que vous cessez de l'être dans la maniere dont vous traitez l'amour: Ecoutez-moi, & si vous le pouvez, détachez-vous pour un moment du préjugé de vos usages & de vos loix, & vous verrez que du moment que vous sentez de l'amour, vous etes coupables.

- L'amour est q.que chose de plus qu'une vive aprobation du mérite d'un objet, il s'y joint un sentiment que nous ne connaissons que par son éffet, & ce effet nous porte à nous aprocher continuellement de plus près en plus près de l'objet de qui nous tenons cette impression

- Ou vous resistez à ces désirs ou vous leur rendez ce tribut agréable que la providence les a mis en droit de vous demander tant que le printems, l'Eté & l'automne ne sont pas de vaines saisons chez-vous; si vous les rebutez, vous êtes coupable envers le plus précieux

usage

usage de vos sens que vous ait dispensé la nature, usage qu'il ne dépend pas de nous d'accepter toujours, ni de traiter pleinement à notre gré; si vous les écoutez ces desirs ou plutot les besoins attachés à notre méchanisme, vous ne pouvez le faire sans crime. le seul desir tout indépendant qu'il est de vous, vous est défendu par la plus grave de vos loix, & vous rend coupable; mais que vous l'êtes bien davantage par l'injure que vous faites à la providence en regardant comme criminels ces mouvements qui portant également à l'agréable & à l'utile des affections qu'elle a placées au dedans de vous, comme le chef-d'œuvre de sa bienfaisance, & dont la privation nécessaire vous rendrait à vous-même honteux & méprisable? agissez-vous auprès de l'objet que vous aimez? vous cherchez d'abord à lui plaire, & nous apprenons de toutes vos régions que les moyens que vous y employez, sont presque toujours bas & équivoques; vous tachez ensuite de lui persuader ce que votre préjugé vous contraint de condamner, & ce qui est condamné du sien quelle scélératesse! & que vous réussissiez ou non, des soins toujours trop éclatans tympanisent bientôt dans le public un objet à qui la reconnaissance devait infiniment vous attacher, enfin vous dégradez à la fois l'homme

la nature la femme & la Verité.

« Vous lassez-vous d'être si Coupable ? Vous vous mariez & comment cela ? avec une seule femme & pour toujours, femme qui ne pouvant faire la prêtée à tous les changemens qui naitront dans votre gout, n'est que le frivole objet de l'espérance mal fondée qu'elle remplira tous vos désirs : par là, vous débutez certainement par être Coupable envers vous & ce n'est que pour un tems assez court, que vous cessez de l'être envers les autres : c'est ce que vous allez voir.

« Cette femme est aimée, ou ne l'est pas de vous ; si vous ne l'aimez pas, vous êtes Coupable de l'avoir choisie aux dépens de l'affection tendre & unique que vous lui devez. L'aimez-vous ? votre amour vous trompe l'un & l'autre par l'idée vaine où vous êtes & où elle est que nulle impression étrangère, n'effacera celle qu'elle vous fait, & pour rendre votre état plus odieux, vous vous assujetissez encore à des Sermens que nécessairement doit suivre le parjure : si vous croyez de bonne foi que vous aimerez toujours uniquement cette femme, & que nulle autre ne partagera avec elle les actes amoureux de votre cœur, c'est que votre cœur est un sot accoutumé à se laisser tromper & à recevoir à la place de ce qu'il demande, ce que vos préjugés veulent lui donner : enfin où vous mène donc cette unité de mariage

-prise

prise dans son plus beau jour ? à des plaisirs de peu de durée, suivis nécessairement de nouvelles impressions & de nouveaux désirs, que le défaut de variété dans les graces & dans les façons d'une seule femme vous forcent de recevoir : surmontez-vous les désirs ? le scrupule & la religion vous font rendre à cette femme enlaidie des devoirs que vos sens plus éclairés que vous, s'efforcent à lui refuser. c'est en vain que vous tachez de vous le déguiser, votre idée ne peut embrasser avec succès un objet éloigné qui vous charme, quand vos bras embarrassent vos désirs sous le joug d'une femme qui ne vous plait plus, à moins que votre cœur dégradé, ne soit atteint de cette vile brutalité qui ne distingue rien, cette tendre satisfaction qui ne suit que le gout, ne saurait être de la partie, & si vous suivez ces désirs nouveaux, vous allez contre vos principes & contre votre foi, vous devenez coupable, & vous ne pouvez ensuite opérer en faveur de vos désirs que par des soins qui sont coupables encore.

—— Non vous ne connaissez ni le méchanisme de votre cœur, ni le point qui doit borner l'usage des biens que nous dispense la nature, & vous ne devez par lui savoir mauvais gré des prérogatives palpables que sur cet article, nos usages nous ont donné sur vous ; l'amour composé de désirs & de jouissances n'a chez vous que des désirs coupables envers les loix & une jouissance coupable envers vous-même.

— à Corinne —

— Oui votre haine est légitime
& j'applaudis à vos fureurs :
égalez ma peine à mon crime,
j'ai mérité tous les malheurs.
Pourtant, quel est dans la querelle
le plus coupable de nous deux ?
moi, j'ai cessé d'être amoureux
& vous Corinne..... d'être belle.

— Un Prédicateur prouvait en chaire que tout ce que Dieu a fait, est bien fait — voilà, disait en lui-même un bossu qui l'écoutait attentivement, une chose bien difficile à croire ? il attend le prédicateur à la porte de l'église & lui dit : —— monsieur, vous avez prêché que Dieu avait bien fait toutes choses, voyez comme je suis bâti ? — mon ami, lui répond le prédicateur en le regardant, il ne vous manque rien, vous êtes très bien fait pour un bossu !

— Un Quaker étant en fiacre se trouvait un jour enfourné dans une de ces petites rues de Londres apellées Lisks qui ne peuvent donner passage qu'à une seule voiture, il voit venir à sa rencontre un jeune mal-adroit
= en cabriolet

en cabriolet : il fallait bien qu'un des deux prît le parti de reculer, mais aucun ne se disposait à le faire. le Quaker à raison de son grand âge croyait mériter la préférence & invite le jeune homme à céder d'autant que la reculade était plus facile à un Wiski qu'à une berline, mais celui-ci répondit à l'invitation par un persiflage assez insultant. le Quaker voyant son concurrent déterminé à disputer le passage, & ne voulant pas lui-même rétrograder, tire de sa poche une pipe & se met gravement à fumer. le jeune homme, voyant cette manœuvre, sort de la sienne une Gazette & se met à la lire ; un quart d'heure se passe ainsi dans le calme le plus profond ; après avoir achevé de fumer sa pipe, l'imperturbable Quaker rompt le silence = ainsi, dit-il, au jeune homme, quand tu auras lu „ ta Gazette, tu me feras plaisir de me la prêter ; en „ échange, je t'offre ma pipe.

ces paroles prononcées du plus grand sang-froid déterminèrent la partie adverse à rétrograder.

= Un Négociant à qui l'on faisait signer l'extrait baptistaire de son enfant, mit au bas : Christophe & Compagnie.

= un Capitaine de navire dans le même cas, arrivant lorsque sa femme accouchait, mit Quediteêtre - moulin.

— UN AVOCAT, homme de beaucoup d'esprit faisait la cour à une demoiselle extrêmement riche qu'il se proposait d'épouser lorsqu'un officier se déclara son rival, & croyant l'épouvanter, lui dit qu'il fallait se battre en duel, ou lui laisser le champ libre, mais l'avocat acceptant le défi, promit de se trouver à l'heure à l'endroit convenu; il ne manqua pas de s'y rendre & dit à son adversaire qu'ignorant l'art de l'Escrime, il avait apporté deux pistolets bien chargés dont il lui donne le choix en l'invitant à tirer le premier; le militaire cède à ses instances & voit tomber à ses pieds l'homme qui excitait sa jalousie: alors il craint les poursuites de la Justice, il se hâte de prendre la poste & va se cacher dans le fond de sa province: au bout de quelque tems, il rencontre une personne de Paris qui allait souvent dans la maison de la demoiselle, & qui lui demande quelle a pû être la raison de son départ précipité — Quoi répond l'officier, vous ne savez pas mon affaire? c'est moi qui ai tué l'avocat un tel. — Que dites-vous s'écria l'autre votre heureux rival se porte à merveilles, il vient d'épouser votre ancienne maîtresse; c'est donc à vous qu'il a joué le singulier tour de feindre être blessé à mort afin de se délivrer d'un concurrent trop dangereux? — Le militaire fut d'abord furieux d'avoir été pris pour dupe & finit par rire de la supercherie; l'avocat lui avait présenté deux pistolets chargés seulement à poudre.

– Mr le comte de *** disait en s'emportant contre l'abbé..... c'est bien le plus abominable Vaurien que je connaisse ! ah ! lui dit son épouse, mon ami, tu t'oublies !

– Duclos a dit avec cette franchise un peu brutale qu'on lui connait.

Que les sots & les provinciaux avaient cela de commun qu'ils étaient toujours prêts à se fâcher & à croire qu'on se moque d'eux, les premiers faute de sens & les autres, faute d'usage du monde.

– La Fontaine a dit :

On ne peut trop louer trois sortes de personnes
: les Dieux, sa maîtresse & son roi.
Esope le disait : j'y souscris quant à moi
: ce sont maximes toujours bonnes.

– Oui, je suis misantrope, & tout le genre humain ne mérite à mes yeux que dédain haine, que dédain
Que n'es-tu quelque chien, je t'aimerais peut-être ?

– Je crois fermement que la gaîté qui occupe l'esprit, est le meilleur antidote de la corruption pensive qui gâte le cœur.

Sur Franklin

J'étais bien jeune a dit le Duc de Levis lorsque je vis l'illustre Franklin; mais sa figure pleine de candeur & de noblesse, ainsi que ses beaux cheveux blancs ne sortiront jamais de ma mémoire; je ne peux rien citer de remarquable que j'aie entendu de sa bouche, mais je raconterai un trait que je tiens du célèbre docteur Priestley qui avait été tourdié avec lui; nous étions, me dit-il ensemble à une réunion où se trouvaient plusieurs membres de la Société royale de Londres, la conversation s'établit sur les progrès des arts & sur les découvertes utiles à l'humanité qui restaient à faire: Franklin regrettant que l'on n'eut pas encore trouvé le moyen de filer deux fils de coton ou de laine à la fois: chacun de nous se récria regardant ce projet ou plutôt ce désir comme inéxécutable mais Franklin insista, & dit que non seulement la chose était possible, mais qu'elle se ferait incessamment; j'ai vécu assez longtemps, ajouta Priestley, non seulement pour voir réaliser cette espérance, mais j'ai pu voir filer 40. fils à la fois. aujourd'hui une femme aidée d'un enfant en file jusqu'à cent: en se rappellant tout ce que Franklin a fait dans les sciences, dans les arts & dans la politique, on

demeure

demeure convaincu qu'il n'a jamais existé un Génie plus universel, plus capable de grandes conceptions & d'aplications ingenieuses; il descendait de ces hautes pensées qui lui avaient soumis la foudre, pour s'occuper des détails de l'économie domestique, & pour perfectionner les cheminées, comme il passait de la conduite de son imprimerie à celle des négociations avec la France & l'espagne qui devaient assurer la liberté de sa patrie: Quel homme que celui qui a mérité ce beau vers!

- Eripuit cœlo fulmen, sceptrum que tyrannis.

- à la premiere représentation de Sémiramis le théâtre se trouva tellement obstrué par la foule, qu'à peine les acteurs avaient-ils une fort petite place sur l'avant-scène: au moment de l'ouverture du tombeau de Ninus placé sur le côté du théâtre, la sentinelle se mit à crier très haut: — messieurs, place à l'ombre, s'il vous plait, place à l'ombre! — Cette naïveté excita des éclats de rire dans toute la salle, & peu s'en fallut qu'elle n'occasionnât la chute de la pièce.

- Ne trouver rien de bon, c'est vouloir afficher une supériorité de Génie; cette maxime est communément celle des sots.

— Louis 16. promenant avec le Comte d'artois assez loin de la foule des Courtisans, rencontra un malheureux Charretier dont la voiture était embourbée & qui voyant deux personnes vêtues de simples redingotes grises sans décoration, les pria de lui donner un coup de main pour le tirer d'embarras; les deux princes allèrent aussitôt à son secours & l'aidèrent avec succès; le Charretier leur offrit obligeamment à boire un coup, ce qui fut refusé; en le quittant le roi lui donna un Louis & m.r le Comte d'artois lui en donna deux; le Charretier apprit à l'instant quels étaient ses bienfaiteurs & témoignait sa surprise sur ce que le roi lui avait donné moins que son frère, lorsque le monarque se retournant lui dit, mon ami, ne soyez pas étonné de la générosité de mon frère; il n'a que deux enfans & moi j'en ai 24 millions

—

— Dans le tems où J.n J.ques Rousseau se plaignait si hautement de la persécution générale excitée contre lui & voulait intéresser toute l'Europe, non seulement à ses malheurs réels, mais à ceux qu'il se forgeait dans son imagination atrabilaire, il reçut la lettre originale qu'on va citer & qui, écrite sous le nom du roi de Prusse frédéric II, était réellement de m.r Walpole homme

= distingué en

distingué en angleterre par son état & par ses connaissances en litterature.

– Vous avez renoncé à Genève votre patrie; vous vous
„ êtes fait chasser de la suisse païs si vanté dans vos écrits;
„ la France vous a décrété; venez donc chez moi. J'admire
„ vos talens, je m'amuse de vos reveries qui, soit dit en passant
„ vous occupent trop & trop long-tems: il faut à la fin être
„ sage & heureux; vous avez assez fait parler de vous par
„ des singularités peu convenables à un grand homme;
„ demontrez à vos ennemis que vous pouvez quelque fois
„ avoir le sens commun; cela les fachera sans vous
„ faire tort: mes etats vous offrent une retraite paisible,
„ je vous veux du bien, & je vous en ferai si vous le trouvez bon:
„ mais si vous vous obstinez à rejetter mes secours, attendez-
„ vous que je ne le dirai à personne: si vous persistez
„ à vous creuser l'esprit pour trouver de nouveaux malheurs
„ choisissez les tels que vous les voudrez; je suis roi
„ je puis vous en procurer au gré de vos désirs & ce qui
„ surement ne vous arrivera pas, vis-à-vis de vos ennemis
„ je cesserai de vous persécuter quand vous cesserez de
„ mettre votre gloire à l'être.

– On a trouvé dans les papiers de J. J. Rousseau la lettre suivante suivante en réponse à celle qu'il croyait réellement écrite par le roi de Prusse.

Sire, Je suis étonné que mon nom soit parvenu jusqu'à
" Votre majesté: si je dois cette faveur à mes faibles écrits
" je dois être plus étonné encore que, d'après la franchise
" connue de mes sentimens, elle ait pu me prendre pour le
" but d'une plaisanterie, dont le motif parait tellement
" au dessous de sa dignité.
" Sire, il manquait à mes ennuis d'être le jouet de
" celui que la providence a placé au dessus des autres
" hommes en lui imposant le devoir de les rendre heureux.
" Le héros du nord veut bien descendre jusqu'à moi,
" jusqu'à un être faible, isolé, abattu, & c'est pour
" mettre le comble à ses malheurs par une froide ironie
" que j'eusse dédaigné de la part d'un petit maître français
" & dont les conventions humaines me forcent de respecter
" l'amère gaîté.
" Oui, Sire, Je suis né dans un pays libre & j'ai eu
" le droit de renoncer à ma patrie lorsqu'elle a renoncé
" à ceux de ma liberté: mon expulsion de la Suisse
" dictée par la malveillance des ennemis qui, sur
" une terre étrangère se sont acharnés contre moi
" d'emporter la faiblesse actuelle d'un peuple qui fut
" grand un moment, lorsqu'il brisa les fers du despotisme;
" la France par un décret solennel me repousse
- d'un azile

d'un azile où elle admît souvent les plus vils proxénètes!
elle m'accordera peut-être un cachot?
marqué partout du sceau de la réprobation sans l'avoir
mérité, je me reposerai sur ma propre conscience;
les hommes, les souverains, peuvent me persécuter, ma
destinée mortelle est en leur pouvoir; ils ne m'humilieront
jamais, je saurai conserver la dignité de l'infortune,
& vêtu de la robe sans tache, je me présenterai sans
crainte & sans remords aux pieds du trône de l'éternel
qui voit du même œil, le monarque & le sujet, l'aigle
& le vermisseau.
- tels sont, Sire, les sentiments de celui qui ne
s'honorera jamais d'être le sujet de votre majesté
mais qui sera toujours l'admirateur de ses grandes qualités

Mr. Ferret était un habile mécanicien particulièrement
adonné à l'horlogerie, mais aussi prolixe qu'ennuyeux dans ses dissertations.
un jour qu'il lisait à l'académie de marseille dont il était membre un long
traité sur l'échapement, un de ses confrères écrivit sur un morceau de
papier les quatre vers suivans. -

- Ferret, quand de l'échapement
- tu nous traces la théorie
- heureux qui peut adroitement
- s'échaper de l'académie.

Il remit ce billet à son voisin, & sort; l'écrit passe

de main en main, chacun le lit à son tour, & s'en va;
m^r. Ferret seul, outre le président & le secrétaire qui eux-mêmes ne pouvaient contenir leur rire sur cette plaisanterie.

—

= On parlait à un Évêque d'un abbé qui était au Séminaire & qui disait à tout propos, **Distingo**.

= M^r. L'abbé lui dit l'Évêque qui serait fort de l'embarrasser: Peut-on baptiser avec du bouillon?

= Distingo, Monseigneur, répondit l'abbé; si c'est avec le vôtre? Non; si c'est avec celui du Séminaire, oui.

—

= On sait à quel point a été porté l'engouement de beaucoup de gens pour le prétendu Comte de Cagliostro à qui ses sectateurs attribuaient jusqu'à une puissance surnaturelle. La crédulité en ce fameux charlatan a donné lieu à une aventure assez extraordinaire à Metz.

= un bon bourgeois de cette ville qui avait une femme jeune & jolie, ayant été obligé de s'absenter pendant trois mois & craignant les événemens dont son honneur aurait pû être victime dans ce laps de tems, imagina à son retour de dire à sa femme qu'il savait un peu superstitieuse qu'il avait été consulter à Strasbourg le comte Cagliostro & qu'il

qu'il lui avait fait part de ses craintes sur l'observation de la fidélité conjugale en son absence, que celui-ci lui avait donné une phiole contenant une liqueur qu'il devait boire en se couchant avec elle, & au moyen de laquelle, si ses craintes étaient fondées, il serait le lendemain méthamorphosé en chat. la jeune femme rit beaucoup de la crédulité de son mari qui, en se mettant au lit, avala le bruvage ordonné, & elle n'oublia rien pour dissiper par les plus tendres caresses d'aussi sotes idées: après la nuit la plus heureuse elle se leva la première, entre dans son cabinet, s'habille, revient dans sa chambre, ouvre les fenêtres, & n'entendant par remuer son mari, tire les rideaux pour le reveiller, mais quel fut son étonnement quand elle n'aperçut dans le lit à sa place, qu'un gros chat noir qui était mort; elle se doute aussitôt de la ruse, & fait semblant d'en être dupe; elle jette les hauts cris, apelle son mari, personne ne répond, alors elle fait retentir l'appartement de sa feinte douleur, & s'écrie, ah! faut-il donc que j'aie perdu le meilleur des maris pour une seule fois que je lui ai été infidèle, ah! maudit officier...... à ces mots, le mari sort furieux de dessous le lit où il s'était caché en mettant le chat noir à sa place. à cette apparition, la femme part d'un grand éclat de rire & avoue que, s'étant doutée du tour que son mari voulait lui jouer, elle a été bien aise de le lui rendre pour le punir

d'une jalousie déplacée qui fait le malheur de son ménage. Le pauvre époux, honteux de se trouver pris dans son propre piège, eut beaucoup de peine à calmer sa douce moitié qui, à son tour montrait la plus vive colère, & soit qu'il le crut, ou non ; il jura de renoncer dorénavant à toutes espèces d'épreuves, mais il se promit intérieurement de ne pas recevoir d'officier chez-lui, & de ne plus faire d'absence.

– Mr. le comte de V.... avait une femme extrêmement coquine, & dont les désordres étaient tellement publics qu'il résolut de la faire renfermer, mais elle prévint son dessein & s'évada avec un jeune mousquetaire. Le lendemain, on fit courir dans Paris l'épigramme suivante.

: Connaissez-vous monsieur V....?
: Sa femme chevalière errante,
: sans Paris, hier s'égara.
: il promet mille écus de rente
: à celui qui ..... la gardera.

– Madame de Laf.... quoique d'un âge très mur & n'aiant jamais été jolie, affectait de parler sans cesse de sa vertu — eh ! madame, lui dit un jour l'abbé V. impatienté de voir revenir toujours cette même conversation — il est des femmes pour lesquelles

la vertu

la Vertu n'est pas un mérite.

= Cette Dame avait beaucoup d'esprit, mais elle sacrifiait les avantages réels qu'elle aurait pu obtenir en Société au plaisir ridicule de faire parade de ses prétentions Scientifiques, Surtout vis-à-vis des gens qu'elle espérait pouvoir intimider par ses Sophismes & sa loquacité; elle passait une partie de sa matinée à préparer les Conversations qu'elle devait avoir le soir relativemᵗ. aux personnes qu'elle verrait.

= Ayant un jour à dîner plusieurs ecclésiastiques entr'autres un respectable curé des environs de sa terre qui passait pour être très instruit & qui jusques-là avait négligé de lui faire sa cour, elle chercha l'occasion de l'humilier en faisant valoir sa supériorité, et ne manqua pas d'étaler toute son érudition théologique; voyant que le bon curé gardait le silence, elle l'apostropha personnellement en lui demandant s'il était Janseniste ou molinisse? madame, répondit-il, en découpant une tranche de Jambon, à table, je suis Jamboniste. Cette plaisanterie ne la déconcerta pas, il fallait que la leçon bien étudiée, fut débitée; elle continua donc son discours, l'entre-mêlant de citations de l'évangile, de l'écriture Sainte & des actes des apôtres, & finissant par interpeller directement le digne pasteur — eh bien, monsieur, vous ne répondez pas & je crois en effet que vous n'avez aucune Objection à

à faire contre ce que j'ai dit. — Madame répliqua-t-il vous qui connaissez si bien l'écriture sainte, vous n'ignorez pas que lorsque l'annesse de Balaam parla, le prophète se tut =

= elle était particulièrement liée avec deux Dames de son âge, & de son même caractère, affectant comme elle le bel esprit, mais ciiant toujours l'air de lui accorder une supériorité dont elle était très flattée : Dans la réunion de ce trio, qui avait lieu à certains jours marqués de la semaine, on n'agitait que des questions morales, ou théologiques; on s'occupait rarement de littérature, & la critique sur les mœurs du prochain n'était pas épargnée; on n'admettait dans ce petit cercle que des hommes connus par une réputation d'esprit; le marquis de St. Marc, était à ce titre un des privilégiés, & ne s'y rendait que pour avoir le plaisir de persifler ces Dames : Un jour que la conversation mystique tomba sur la préférence à donner au Célibat ou au mariage, il leur fit une grande dissertation sur les avantages de l'un & de l'autre état & la termina par le paradoxe suivant = Dieu en créant l'homme & la femme leur a dit : CROISSEZ & MULTIPLIEZ ; c'est un ordre absolu auquel on doit se soumettre; mais les lois des SS. Pères sont également obligatoires, & St. Paul a dit.

— Mariez-vous

mariez-vous, vous ferez bien; ne vous mariez point, vous ferez encore mieux: or la religion exige que nous fassions toujours le mieux possible: pour obéir à l'ordre de Dieu et suivre en même tems le précepte de St. Paul, il faut donc vivre dans le concubinage; les trois savantes restèrent si stupéfaites que toute leur haute methaphisique échoua devant ce plat argument, auquel elles ne surent que répondre.

Le comte de Flamarens, après avoir rempli avec honneur sa carrière militaire, s'étoit retiré dans sa province, où une honnête aisance lui permettait de soutenir avec économie la dignité de son nom: un procès qu'il avait déjà gagné dans plusieurs tribunaux, porté au conseil par sa partie adverse, le força de faire le voyage de Paris, il marchait à petites journées avec ses chevaux, passant par la forêt de Fontainebleau, il vit beaucoup de gens à cheval qui tous prenaient une route de traverse et paraissaient avoir la même destination; la curiosité le porta à les suivre, sauf à s'écarter un peu de son chemin. après avoir marché quelque tems, il arriva dans un grand rond apellé la Fort de la biche, où il trouva plusieurs hommes assez mal vêtus qui ayant mis pied à terre, avaient attaché leurs chevaux à des branches d'arbre.

Sa première idée fut de se croire au milieu d'une bande de voleurs, et la suite lui parut impossible parce qu'il voyait beaucoup de monde arriver encore par la seule allée qui pût lui servir de retraite; il imagina que le meilleur moyen de se tirer d'affaire, serait d'agir comme les autres et de paraître ainsi être de leur société; il mit donc aussi pied à terre et attacha son cheval à un arbre; mais son inquiétude augmenta bientôt quand il vit tous les yeux se fixer sur lui, des groupes se former successivement, se rejoindre ensuite, des chuchotemens s'établir, sans qu'on parût le perdre de vüe; enfin, un homme se détache, vient directement à lui, et lui demande avec embarras quel motif l'amène en ce lieu; le Comte persistant dans sa même idée, lui répond avec assez de fermeté, probablement monsieur, le même qui vous y a conduit? — le député se retire, rentre dans le cercle, les chuchotemens recommencent avec plus d'activité; on revient à mr. de Ramarens: on lui offre 200. louis s'il veut se retirer: très étonné d'une proposition aussi imprévüe, il commence à trouver son aventure plaisante sans y rien comprendre et répond à tout hazard que ce n'est pas assez: on retourne on revient, on insiste, on lui propose enfin 500. louis

qu'on compte devant lui. il ne conçoit rien à tout cela, mais il accepte, prend l'or qu'on lui offre, remonte à cheval & s'en va, recevant de ces messieurs toutes les civilités possibles & fort surpris de leur causer autant de joie par son départ qu'il en avait lui même de les quitter: arrivé à melun, il prend des informations sur le rassemblement qu'il a trouvé, & par les détails qu'on lui donne, il apprend que le hazard l'a conduit au fort de la biche au moment où l'on allait faire l'adjudication d'une partie considérable de la forêt, delà, il ne lui fut pas difficile de conclure que les gens qu'il avait vus, étaient des miseurs associés, qui l'ayant pris pour un enchérisseur inquiétant avaient été bien aises de se défaire de lui à prix d'argent & à meilleur marché qu'ils ne le comptaient.

— Obligé d'aller à Versailles pour la poursuite de son procès. il se promenait tranquillement dans la galerie lorsqu'un homme mis honnêtement après l'avoir considéré un instant, se jette avec autant d'empressement que de respect sur sa main, en s'écriant — quoi mr le comte, = j'ai le bonheur de vous revoir! permettez-moi de vous demander = par quel hazard, vous êtes ici? cet homme était le fameux Barjac, ancien valet de chambre du comte, & alors attaché en la même qualité au cardinal de Fleuri dont il possédait & à juste ~~titre~~ par sa scrupuleuse probité

toute la confiance. le comte de Flamarens le reconnaissant aussitôt; = Eh! c'est toi, mon cher Marjac! Je suis bien aise de te retrouver, je conçois que, connaissant mes habitudes, & la médiocrité de ma fortune, tu sois étonné de me voir ici; c'est un maudit procès au conseil qui m'a forcé d'y venir =

ah! mr. le comte, que je suis heureux puisque je peux avoir l'avantage de vous y être utile. — toi! & comment donc? — Je suis le premier valet de chambre de Son Eminence mgneur le Cardinal de Fleury, il m'honore de ses bontés, je peux même dire de toute sa confiance. Je vous demande la permission de vous présenter moi-même à ce respectable ministre, & j'ose vous assurer que vous serez mieux accueilli que si vous lui étiez présenté par les plus grands Seigneurs.

une telle proposition, ne pouvait manquer d'être acceptée avec reconnaissance, &, en effet, le Cardinal prévenu par Marjac dont il faisait le plus grand cas, traita le Comte avec toute l'affabilité & l'intérêt imaginable. bientôt celui-ci mérita par lui-même les bontés qu'il n'avait dues en premier ordre qu'à son ancien domestique. une figure prévenante, une gaîté franche & soutenue, une candeur dont on trouvait peu de modèles à la cour lui concilièrent l'estime & l'attachement du ministre

: dont il

dont il devint le commensal, et l'on se doute bien qu'avec un bon droit & un pareil protecteur, il eut bientôt gagné son procès au conseil.

= Rien ne le retenait davantage à Versailles, il se préparait à retourner dans ses terres, et le Cardinal ne cacha pas à Marjac le chagrin qu'il avait de ce départ projetté sous peu de jours — « Monseigneur, lui dit Marjac „ il ne tiendrait qu'à vous, de retenir à la cour Mr. de „ Flamarens & d'y attirer sa famille en lui procurant les „ moyens d'y vivre avec dignité ». — Marjac répondit le ministre = Souviens-toi, que si je suis le dépositaire „ et le dispensateur des deniers publics, mon devoir est de les „ employer uniquement à l'utilité de l'état, & que je ne dois „ me permettre sur cela aucun sacrifice pour mes attachements „ particuliers — aussi, Monseigneur, suis-je incapable „ de vous proposer qque chose qui puisse blesser votre „ délicatesse, ou votre conscience, mais le récit de ce qui „ est déja arrivé à Mr. de Flamarens, me permettra de „ suggérer à votre Eminence une idée qui peut lui être „ avantageuse sans compromettre les interêts du roi.

= alors, il lui fit très plaisamment le narré de l'aventure dans la forêt de Fontainebleau, ce qui amusa beaucoup le Cardinal. Marjac voyant la vieille Eminence en gaîté se hâta d'ajouter : Monseigneur : on procède demain

dans une salle du Louvre à l'adjudication des fermes générales de sa majesté ; permettez seulement que le comte de Flamarens y arrive dans un de vos carosses, accompagné de votre livrée, & que sans se mettre en aucune manière en avant, il profite des hazards qui pourront lui être offerts =

le Cardinal trouva l'idée plaisante & y consentit volontiers.

– Le Comte de Flamarens fut prévenu par Barjac qui l'accompagna dans la voiture du Cardinal. Les enchérissems qui étaient associés de même que ceux de la forêt de Fontainebleau, étaient déja rassemblés quand ils arrivèrent. en entendant une voiture entrer dans les cours intérieures du Louvre, où celles des princes du sang, des cardinaux & des ministres avaient seuls le droit de pénétrer, on mit avec empressement la tête à la fenêtre, & l'on fut fort étonné de voir la livrée du cardinal & un inconnu descendre de voiture avec Barjac. qui, s'apercevant de l'attention avec laquelle on examinait tous ses mouvemens, affecta de causer avec l'air du plus grand intérêt, & remonta ensuite dans la voiture comme pour attendre un dénouement auquel il prenait une grande part. les mises consternés ne doutèrent pas au premier moment que celui dont ils virent les pas se diriger de leur côté, ne fut un prête-nom du cardinal qui sans doute, voulait avoir lui-même l'adjudication des fermes &

contre

contre lequel ils ne pouvaient lutter.

Cependant qques têtes plus tranquilles représentèrent que peut-être cet inconnu n'était qu'un homme protégé par le ministre, ou même par Barjac, & dont on voulait faire la fortune, en le mettant à la tête de qque société rivale de la leur, que dans ce cas là, il serait possible de le désintéresser par des offres avantageuses, & cet aperçu qui calma les esprits ayant été adopté unanimement, on se hâta de convenir du taux auquel on pourrait porter les offres. le comte flamarens entra dans le moment où ce plan venait d'être conclu, & s'assit modestement dans un coin de la salle; mais il fut bientôt entouré de plusieurs de ces messieurs qui, sous différens prétextes cherchaient à savoir quel était le motif de sa présence. il répondit à toutes les questions d'un air mistérieux & préoccupé qui ne laissa plus de doute sur les intentions qu'on lui supposait. alors on crut que c'était le cas d'agir franchement par les grands moyens: l'un des associés sur le signe approbatif des autres, le tira en particulier & après qque préambule sur le peu de profit qu'on pouvait espérer des fermes, ne lui cacha pas, que s'il était ici comme on pouvait le présumer d'après la manière dont il y était arrivé, l'organe d'une autorité supérieure on le respectait trop pour vouloir la combattre, mais que si, sous une aussi grande protection

il ne paraissait que pour son intérêt personnel, il était chargé de lui offrir cent mille écus pour se retirer; le comte ne balança pas à avouer que c'était uniquement son intérêt personnel qui l'avait amené en ce lieu; le marché fut bientôt conclu, et il se retira emportant une somme qui le mit en état d'acheter une charge à la cour et d'y établir sa famille qui s'est constament distinguée par ses services militaires, et par la dignité avec laquelle plusieurs de ses membres ont rempli les premières fonctions de l'Église.

Au commencement du siècle dernier, les disputes religieuses aïant suscité q^ques troubles en Suisse entre les cantons catholiques et les protestans, ce païs se trouva sérieusement menacé d'une guerre civile; le conseil souverain de Zurich dont les membres avaient entendu dire que le meilleur moyen de terminer ces sortes de discussions, était d'imposer silence aux deux partis, rendit un décret par lequel il défendait de parler de Dieu, ni en bien, ni en mal. une décision aussi naïve ne pouvait guères influer sur les opinions et les troubles furent apaisés beaucoup plus solidement par le traité conclu à Arau le 4. aout 1712. entre les cantons sous la médiation du comte du Luc ambassadeur de France.

— Il ne faut, disait un Romain descendu du trône et qui ne voulut jamais quitter son jardin pour y remonter, il ne faut que 4. ou 5. courtisans bien unis entr'eux et bien déterminés à tromper le prince, pour y réussir; ils ne montrent jamais les choses que par le seul côté qui peut les lui faire approuver; ils lui cachent tout ce qui contribuerait à l'éclaircir, et comme ils l'obsèdent seuls, il ne peut être instruit que par eux et ne sait que ce qu'il leur plait de lui dire: il met en place ceux qu'il devrait en éloigner; il destitue ceux qu'il devrait conserver; en un mot, il arrive par la conspiration d'un petit nombre de méchans que le meilleur prince est vendu malgré sa vigilance et malgré même sa méfiance et ses soupçons; et quand vous auriez un roi, dont la modération, le discernement, l'activité et les lumières mériteraient de vous inspirer la plus parfaite sécurité, ne suffit-il pas pour trembler de penser que, s'il voulait en agir autrement, vous n'avez aucun moyen de l'en empêcher, qu'il peut être trompé continuellement et qu'il n'y a nul recours contre son erreur? qu'enfin il n'est point immortel et qu'il laissera par droit d'héritage à ses successeurs le pouvoir d'être des tyrans?

— Un Curé des montagnes de Bugey qui ne négligeait aucun moyen de faire valoir son bénéfice, & qui connaissait bien la portée d'esprit de ses paroissiens leur disait à son prône. — Vous gémissez de ce que votre grosse cloche est cassée ? Consolez-vous, elle est morte avec le baptême, mais il en reste encore une qui vous prêche également vos devoirs ; ne l'entendez-vous pas sonnant à vos oreilles, DON, DON, DON ? elle vous dit que vous devez faire des dons à votre Curé pour lui donner le moyen de subsister, & de fournir des secours aux pauvres & aux malades.

— Le chevalier de Corneville mousquetaire monte dans un fiacre au faux-bourg St. antoine, ordonne au Cocher de le conduire au Colisée faux-bourg St. honoré ; le Cocher refuse, le militaire s'emporte, il allait le frapper lorsque cet homme l'arrête en lui disant — monsieur " Si vous voulez m'entendre, je vous prouverai que je ne " peux pas vous conduire, déjà vous vous fachez, vous " allez mettre l'Épée à la main, vous voudrez me battre " je vous répondrai avec mon fouet, vous me passerez " votre Épée au travers du corps ; donc je ne vous mènerai pas ". Le chevalier trouva cet argument irrésistible & se retira tout content d'avoir cette anecdote à raconter :

— Mr. de la R. était en grand deuil de la tête aux pieds, larges pleureuses, cheveux abatus, sans poudre phisionomie fort triste : un de ses amis l'aborde avec l'air de l'interêt & de l'inquietude — eh bon Dieu, qu'est-ce donc que vous avez perdu ! — moi, dit-il, je n'ai rien perdu, c'est que je suis veuf.

— Le célébre Churchil s'étant chargé de faire connaitre à une Dame etrangere les différentes curiosités de Londres, après plusieurs courses, l'introduisit dans les deux chambres du parlement, & sur la curiosité qu'on lui montra pour savoir ou elle etait.
„ C'est ici, lui répondit-il un marché public où l'on
„ vend sa conscience & son païs, pour acheter des
„ places & des pensions.

— Le roi de Pologne Stanislas Leczinski à une piété austère pour lui-même, mêlait souvent la plus douce gaîté ; il racontait plaisament que se faisant lire un soir la vie d'un saint par son vieux valet de chambre, celui-ci déja un peu endormi, ou ne prenant pas garde à une faute d'impression, prononça — Dieu lui aparut en singe — en songe, dit le roi — en singe, ou en songe replique naïvement le lecteur, Dieu n'est-il pas le maître.

Le Duc de Choiseul a été l'un des phénomenes les plus extraordinaires du Siecle de Louis 15. avec l'extérieur de l'insouciance & de la légereté, il sut par des talens supérieurs rendre au royaume la prépondérance qu'il avait autrefois sur toutes les puissances de l'Europe, prodigue de sa propre fortune on l'accusa de dissiper celle de l'état, mais il démontra que non seulement il l'avait ménagée avec la plus sévère économie, mais qu'il avait remis le plus grand ordre dans les différents départemens dont il avait été chargé en en diminuant les dépenses: il capta pendant 12. ans la confiance du monarque qui sut apprecier son mérite, mais il finit par succomber sous la plus vile des intrigues à la mort du maréchal de Belle-isle qui eut lieu en 1761. il fut chargé du département de la guerre, ce dernier ministre l'avait 80. millions de dettes à ce département, un projet de 180. millions de dépenses pour cette même année 1761. & une seule armée en campagne; c'était un moment de crise d'une guerre malheureuse; mr. de Choiseul établit une 2de. armée de près de cent mille hommes sur le bas Rhin & ne demanda à la finance que 127. millions: telle fut la conduite de ce célébre ministre dont la vaste politique parvint à intimider les puissances étrangères, & rendit la France tellement respectable à toutes les nations, que jamais elle ne parla sur un ton aussi haut & aussi grand que sous son ministère: il respecta les faiblesses de son souverain

tant qu'elles

tant qu'elles parurent ne pas dégrader la majesté royale, mais une noble fierté ne lui permit jamais de ramper aux pieds de celle qui apportait à son conquérant les restes impurs de la licence publique; loin de flatter madme. Dubarri, il la traita avec cette légèreté dont un homme honnête & acoutumé aux usages de la bonne compagnie, croit honorer ces sortes de créatures. Son mépris s'étendait publiquement, non seulement sur ceux qui faisaient un trafic honteux des charmes de celle à laquelle ils avaient donné leur nom, mais encore sur les ministres & gens en place qui par les plus honteux motifs, s'avilissaient jusqu'à aplaudir aux malheureuses erreurs du monarque; de ce nombre étaient mr. de Maupeou chancelier de France, l'abbé Terrai controleur des finances & le duc d'Aiguillon qui aspirait au ministere de la guerre; tous trois se reunirent avec la famille Dubarry, & il ne leur fut pas difficile de faire agir la favorite selon la bassesse de leurs vües dont le principal moyen était de faire passer le ministre comme déprédateur à son profit des fonds destinés à son département: mr. de Choiseul qui voyait toutes leurs manœuvres, crut de son honneur de combattre en présence de son souverain même non par des recriminations qui étaient au dessous de sa dignité, mais par l'exposé le plus authentique d'une conduite irréprochable dans les diverses administrations qui lui avaient été confiées, & ce fut alors qu'il présenta au roi dans

son Conseil des memoires aussi exacts que clairs & precis
sur sa gestion dans les affaires étrangéres, la marine & la guerre
memoires qui exitérent d'autant plus la fureur concentrée
de ses ennemis, qu'ils etaient apuyés des pieces justificatives
qui ne permettaient pas d'en soupçonner la sincérité; cependant
malgré tout cela & quoique ce ministre dans les différentes
places dont il avait été investi eut dissipé sa propre fortune
& quatre millions de celle de sa femme, il fut renvoyé avec
dureté; la lettre de cachet qui prononçait sa destitution
& son exil sur sa terre de Chanteloup lui fut signifiée
le 24. Xbre. 1770. le Duc de la Vrillere oncle du Duc
d'aiguillon en fut le porteur; le Duc de Choiseul qui
connaissait parfaitement les manœuvres de l'intrigue dont
il etait victime, lui dit en souriant —— mr. le Duc, je
" suis persuadé de tout le plaisir que vous avez à m'apporter
" une pareille nouvelle".

— Au mois de mars 1762. le Duc de Choiseul avait été
investi de la Charge de Colonel général des suisses & Grisons
qui rendait plus de 100. mille francs par an; un an aprés
son exil ses ennemis parvinrent encore à le dépouiller
de ce bienfait; il envoya au roi sa démission pure &
simple, mais un procédé aussi noble reveilla la justice
du roi, il ordonna qu'il fut dédomagé & défendit toute

représentation

représentation à cet égard, cependant il confia le soin de cette indemnité à M.r le Duc D'aiguillon qui, par un raffinement de vengeance trouva le moyen de faire aprouver que les graces du roi parussent ~~être~~ attribuées plus encore à mad.me de Choiseul qu'à son mari, en stipulant la reversibilité sur elle, de la moitié de la pension accordée à l'ancien ministre.

= La Duchesse fut indignée d'un procédé aussi infame qui tendait à l'avilir aux yeux du public en la présentant comme intéressée à connivter au malheur de son mari; ce fut le motif de la lettre qu'elle écrivit au roi & qui mérite d'être connüe par la dignité & la fermeté avec laquelle elle lui adresse directement ses plaintes contre lui-même; mad.me de Choiseul avait confié la copie de cette lettre à une bonne amie pour qu'elle devint publique en cas de nécéssité la voici.

". Mad.me de Choiseul au roi le 25. X.bre 1771. –

" –. Votre majesté veut m'honorer d'une grace que
" ~~dans~~ toute autre circonstance m'eût rendüe flattée, &
" que celle où je me trouve ne me permet pas d'accepter.
" le temps des graces est passé pour moi, Sire, mais celui
" de la justice du roi, ne passe pas, & c'est elle seule que
" je reclame ..... Oser se plaindre de vous à vous-

" même, Sire c'est croire à Votre Justice, c'est vous rendre
" Hommage. la flatterie accuse le ministre du mal que
" fait le monarque; la vérité & l'histoire s'en prénent aux
" monarques des maux que font leurs ministres, j'emprunte
" la voix de l'une; c'est à vous, Sire, à prévenir les récits
" de l'autre.

= Pendant douze ans, Mr. de Choiseul a exercé
" à la satisfaction de Votre majesté marquée dans chaque
" occasion les départemens qu'elle lui avait confiés. ses services
" ont cessé d'être agréables à Votre majesté, elle lui a ôté
" les emplois de son ministère, il n'a point à s'en plaindre,
" mais elle l'a encore exilé: l'exil est une punition & une
" punition doit être la peine légale d'une faute contre la loi.
" Quel est donc le crime de Mr. de Choiseul? Votre majesté
" l'a puni, mais qui l'a jugé? elle n'a pû croire, ou du moins
" elle ne croit plus qu'il ait mal géré les finances de ses
" départemens. les affaires étrangères, de cinquante huit
" millions qu'elles contaient lorsqu'elles lui furent confiées
" réduites successivement à sept millions après en avoir païé
" vingt aux anglais pour nos prisonniers & sans avoir fait
" perdre un seul allié à Votre majesté pendant une guerre
" malheureuse, prouvent autant en faveur de ses économies
" que pour le bonheur de ses négociations: la marine à qui
" il ne verrait, au lieu de vaisseaux, que des dettes quand

Votre majesté

Votre majesté lui en confia l'administration, entièrement rétablie & sans dettes quand il remit ce département; celui de la guerre enfin, dont la dépense sur la première année où il en fut chargé, fut réduite de plus de 50. millions sur ce qu'avait demandé m.r le maréchal de Belleisle quoique ce ministre n'eut proposé qu'une armée pour cette campagne & que votre majesté en ait eu deux la même diminution pour la campagne suivante avec une armée en allemagne & une en Portugal, économie qui n'a cependant couté que 20. millions de dettes au département. enfin à la paix, la dépense de la guerre, malgré les nouveaux frais occasionnés par la nouvelle formation aplaudie dans son tems par votre majesté, s'est trouvée à mille livres près au niveau de ce qu'elle coutait au commencement du règne de votre majesté.

— Telles sont, Sire, ces déprédations si vantées; voilà ce que votre majesté a vu dans ses travaux particuliers: voilà, ce qui lui a été prouvé dans son conseil, écouté sans replique, & dont la conviction est, j'ose le dire au fond du cœur de votre majesté.

— Quel a donc été le fruit de douze années de travaux pénibles, contrariés, mais aplaudis? la disgrace & l'exil? nous suportons ce malheur avec une résignation respectueuse pouvions-nous penser qu'on chercherait à l'agraver encore? exemple unique dans votre règne, Sire, on dépouille

" mr. de Choiseul de sa charge & d'une charge que Votre majesté
" en la lui donnant, lui dit être inamovible --- (ici sont des preuves
" historiques de l'inamovibilité de la charge de Colonel général des
" Suisses & Grisons) on lui permet cependant d'en demander un
" dédomagement: il propose, Sire, dans une lettre où toute
" sa soumission est marquée ceux qu'il croit pouvoir espérer
" des bontés & de la Justice de Votre majesté, & Votre majesté
" ne daigne pas recevoir sa lettre! elle refuse la lettre
" d'un homme de qualité qu'elle sait n'être point coupable
" qu'elle a honnoré long-tems de sa familiarité & qui la servie
" douze ans dans les emplois de la plus intime confiance!
" quel plus grand mépris aurait-elle pû marquer au scélérat
" le plus abjet & le plus inutile? la naissance, l'innocence
" les services n'ont-ils pas droit du moins à quelques égards?
" il parvient a Votre majesté que la premiere demande de mr.
" de Choiseul est d'être soustrait au joug de l'exil, pour lui
" faire un homage plus libre de sa démission. Votre majesté
" écrit —— "il est bien heureux que je l'aie envoyé à
" Chanteloup, je ne veux pas qu'il en sorte!...... il est bien
" heureux, Sire! & qui pourrait donc lui préparer l'indignation
" de Votre majesté? je sais que rien n'est impossible à sa
" toute puissante Volonté, mais il est de mon devoir & de mon
" respect de croire qu'elle est determinée par sa Justice, mais le
" malheur innocent de vous avoir déplu, Sire, ne peut être

puni

" puni comme crime.

(madme. de Choiseul se plaint ici amèrement de ce que sous le vain prétexte d'un défaut de formalité, on refuse à son mari le paiement d'un bon que le roi lui avait donné pour payer des dettes qu'il n'eût pas contractées, si, comme ses prédécesseurs au département des affaires étrangères, il eût voulu accepter les 200. mille francs de dépenses secrètes que sa majesté voulait lui donner, & s'il n'eût réformé dans celui de la guerre pour 100. mille francs de chevaux & chariots employés au service du ministère de la guerre & qui lui eussent épargné une dépense équivalente)

" Votre majesté peut-elle souffrir, autoriser, prêter son nom à tout le mal que la haine fait à un homme qui ne lui proposa jamais d'en faire ? Votre cœur, Sire, ne vous reproche-t-il rien & rejetteriez vous ses mouvemens ?

" Mais si ces maux sont la suite des services autrefois agréables à votre majesté & toujours utiles, qu'ai-je fait moi, pour subir l'infortune & l'oppression, que croire à vos bontés, Sire, les chérir, y placer ma confiance, attacher mon bonheur, & osez-vous le dire ? je n'ai point épousé mr. de Choiseul pour qu'il fût duc, ministre, exilé & ruiné ; pourquoi, votre majesté l'arracha-t-elle à sa carrière militaire qui lui était chère & dans laquelle je n'aurais

" Je n'aurais couru que des hazards communs & glorieux ?
" pourquoi la force-t-elle malgré sa répugnance à sacrifier
" aux tristes emplois du ministère les terres précieux de la
" jeunesse ? pourquoi, enfin refusa-t-elle deux fois sa démission ?
" Sans le premier de ces refus, Sire, je serais libre & je n'aurais
" point à craindre que le reste de ma fortune fussent insuffi-
" sans à ses engagemens & à son aisance ; il doit m'être d'autant
" plus cher qu'il m'a pardonné de l'avoir compromis en
" réclamant pour lui, à son insçu les bontés de votre majesté.
" elle trahit alors le secret d'une femme d'honneur confié à
" sa foi, secret qu'elle lui avait promis de garder, & dont la
" parole est consignée dans une lettre écrite de la propre
" main de votre majesté, & que je garde encore : elle
" exposa mon imprudence à l'animadversion de mon maître
" ma folle confiance à la risée publique..... Je me
" trompais sans doute en croyant que le rang suprême
" pouvait être honoré d'une confiance pure. la mienne
" Sire, pouvait être rejettée, mais elle ne devait pas du
" moins être trahie ! si votre majesté croit devoir quelque
" réparation à cet outrage, c'est à mon mari qu'il la
" faut acquitter, & non pas en me donnant une pension
" sur les dépouilles qu'on lui arrache, grace qui par sa
- nature

nature de la Circonstance, blesse également mes Sentimens & mon honneur parcequ'elle n'ajoute rien au traitement qu'on lui fait, & qu'elle semble me faire connivir à l'injustice qu'il éprouve en m'en faisant profiter dans une Supposition dont l'idée est affreuse à me présenter.

— Je ne chercherai point, Sire, à rapeller les bontés dont je me faisais illusion par des protestations dont je ne trouverais plus les Sentimens dans mon cœur. le plus profond respect, la plus entière soumission la fidélité la plus absolue, telle est l'étendüe, telles sont les bornes de mon devoir. Si d'oser connaître ces bornes, & de les exposer aux yeux de Votre majesté, est une liberté criminelle, j'en dois seule être punie, puisque j'en suis seule coupable. les caractères de la Vérité peuvent être inconnus aux Souverains, mais on peut croire du moins pour cette fois la vraisemblance, si ma parole & la Vérité même, Sire, ne suffisent pas à Votre confiance; cependant, comme je ne veux pas que la punition m'expose à des soupçons injurieux à mon honneur, ma lettre sera déposée entre les mains d'un assez grand nombre de personnes sures qui la divulgueraient en cas qu'il m'arrivat quelque malheur; mais en faisant connaitre mon imprudence, elles ne pourraient pas faire aplaudir à la clémence de Votre majesté.

— En attendant, Sire, ce qu'ordonnera votre colère, ou votre indulgence, je proteste contre toute mauvaise interprétation qui pourrait être donnée à la franchise des expressions d'une femme affligée, opprimée, & en droit de se plaindre par celui de son sexe, du nom qu'elle porte & de l'humanité, & je déclare que je n'ai jamais prétendu m'écarter des bornes du profond respect avec lequel je suis, Sire, de votre majesté &c. &c.

(N° 9) — Peu d'années après, Louis 16. étant parvenu au trône, fit payer à m.r de Choiseul le montant du bon qui lui avait été donné par son aïeul & lui permit de revenir à la cour: il se présenta devant le roi qui le reçut froidement, soit parce qu'on l'avait prévenu contre lui, en le peignant comme dissipateur soit plutôt parce qu'il ne pouvait pas ignorer que l'exaltation de son caractère ne lui avait pas permis de plier devant le Dauphin son père, auquel il avait résisté avec hauteur dans une altercation suscitée par une intrigue de cour; mais il fut dédommagé de cet accueil par celui que lui fit la reine qui n'oubliait pas que c'était à ses négociations qu'elle devait son mariage — m.r de Choiseul, lui dit-elle, entre autres choses obligeantes, vous avez fait mon bonheur? madame, répondit-il, celui de la France?

— On sait assez avec quelle basse adulation Voltaire

encensa

encensa le Duc de Choiseul pendant son ministère; à peine fut-il instruit de sa disgrace qu'il donna les éloges les plus outrés aux opérations du Chancelier Maupeou l'ennemi déclaré du Duc, celui-ci s'en vengea en courant l'auteur du ridicule plaisant qui annonçait publiquement son ingratitude: il fit placer sur son chateau de Chanteloup une girouette bien mobile qui représentait au naturel la tête de Voltaire.

= Monsieur D. connu par sa piété avait besoin d'un cocher; il s'en présente un qui est accepté: après lui avoir donné les instructions nécessaires, Mr. D. lui dit

„ Vous assisterez tous les soirs à la prière avec le reste
„ de mes gens — à la prière monsieur, répondit le
„ cocher étonné — Quoi! répondit Mr. D. est-ce que
„ vous ne priez point? — Je n'ai jamais demeuré
„ chez des gens qui fissent leur prière? — mais enfin
„ avez-vous quelque répugnance pour ce que j'exige
„ de vous? — Non, monsieur, point du tout, mais
„ j'espère que vous aurez égard à cela par rapport à mes gages?

= Un Original est souvent un bon Diable, son originalité est fondée sur la certitude qu'il a de son caractère, cela fait qu'il neglige les manières convenues; il aura peut-être beaucoup de défauts, mais il ne sera surement

- ni faux, ni rampant -

– Enigme –

Je porte un joli petit trou
mais notre langue un peu trop sage
ne me permet pas de dire sou,
pourque je serve à quelque usage,
il faut que ce trou soit rempli.
la bourgeoise dans son ménage
se sert de moi pour son mari
& parfois pour d'autres aussi;
il n'est presque aucun mariage
où pour avoir de mon ouvrage
on ne passe en ma fente un trait plus ou moins grand
pour qui l'on ne me lie, & dont la nuit souvent
je ne fasse tout l'ornement
en voulez, vous encore aprendre davantage?
du sexe, je suis l'apanage
& tache quelque fois son linge de sang.
il n'est, à ce que l'on prétend
de mon métier, femme ou fille apprentisse
qui n'éprouve au début ce petit accident.
Quelle que soit cette bisarre esquisse
beau lecteur, ou belle lectrice
mon nom n'a rien que de décent.

" aiguille "

Air de la romance du barbier de Séville

D'aimer un jour si j'en fais la folie,
et que je sois le maître de mon choix
connais, amour, celle qui sous tes lois
pourrait fixer le bonheur de ma vie.

Je la voudrais moins belle que gentille,
trop de fadeur suit de près la beauté,
tendres regards peignent la volupté,
joli minois, du feu d'amour pétille.

Je la voudrais au printemps de son âge
être l'auteur de ses premiers désirs
sans les chercher, se livrant aux plaisirs
et de son cœur, avoir le premier gage.

Je la voudrais modeste en sa parure,
du négligé, recherchant les appas,
quelque peu d'art que l'on n'aperçoit pas
ajoute encore un peu à la nature.

Je la voudrais n'ayant pas d'autre envie
d'autre bonheur que celui de m'aimer;
si cet objet, amour, se peut trouver
de le servir, je ferai la folie!

– Les Je Voudrais sur le même air de la Romance
: du barbier de Séville.

– De ménager, s'il me prenait envie
avec lenteur, je me déciderais :
le tendre amant que je choisirais
serait le seul que j'aurais de ma vie.

Je le voudrais assez bien de figure
grand et bien fait, se présentant au mieux,
et je voudrais que le feu de ses yeux
de son amour, fut un heureux augure.

Je lui voudrais la voix la plus flexible,
un goût très fin, un organe flatteur
un son trop rude, au lieu d'aller au cœur
le plus souvent rend notre âme insensible.

Je le voudrais du plus doux caractère
sans être riche, au dessus des besoins
aiant toujours pour moi ces ~~petits~~ soins
que l'on prodigue à qui l'on cherche à plaire

Je le voudrais d'un commerce agréable
et plein d'esprit, sans pourtant ~~être~~ auteur,
n'en montrant pas au dépens de son cœur :
le bon esprit est bien le plus aimable.

= Pour qu'il

– Pour qu'il me fut dans tous les tems fidele
Je le voudrais occupé constamment:
l'oisiveté rend le plus tendre amant
indifferent, tôt ou tard pour sa belle.

Je le voudrais exempt de jalousie;
Qui me soupçonne est indigne de moi?
à sa moitié, n'imposant par de loi
& me trouvant partout la plus jolie.

Je l'aimerais sans qu'il eut de noblesse
mais je voudrais qu'elle fut dans son cœur
des ~~titres~~ vains ~~font naître~~ la hauteur
sans rendre hélas! l'homme exempt de bassesse

Je lui voudrais le trop rare avantage
d'être à la fois mon ami, mon amant:
l'amour s'envole, et l'autre sentiment
nous plait toujours, & nous en dédommage

toi qui nous fais répandre tant de larmes
si cet objet par moi-même enfanté
existe, amour! pour ma félicité
fais le paraître, & je lui rends les armes?

— Madrigal —

— J'ai lû Chaulieu, j'ai lû ces Couplets si jolis
& ces Vers qu'Erato dicte encore à Voltaire
ce Vieillard, des amours le patron & le père
qui du bord de la tombe où je le vois assis
ose encore agacer & des jeux & des ris
la troupe folatre & légère ;
J'ai lû Dorat, le mignon de Cypris
& ses baisers charmans, voluptueux écrits
pour hymnes chantés à Cythère :
J'ai lû Gentil Bernard & son livre si tendre ;
imbert aussi, le chantre de Paris :
Je les ai lûs, tu vas être surpris,
sans jamais, à l'amour jamais pû rien entendre !.....
mais tout ce qu'ils n'ont pû m'apprendre
les yeux d'Eglé me l'ont appris.

— Vers mis au bas d'une Estampe de Louis 16. gravée par massard. — (on fait parler henri 4)

— ami de la Sagesse & de la Vérité,
tu chéris la Vertu & crains la flatterie ;
persévère, mon fils, chaque instant de ta Vie
est un pas que tu fais vers l'immortalité.

— une femme de qualité jouant au 21 demande carte, celui qui tenait la main lui donna un dix qui avec un cinq & un sept formait 22. mais en mettant le pouce sur le point du milieu du 7. elle s'écrie brusquement 21. le banquier peu défiant, sans examen lui paie trois louis : un anglais qui par derriere cette femme jouait 50. louis sur les mêmes cartes, ne voulant pas etre de moitié dans la friponerie, dit au banquier en lui poussant son argent, pour vous monsir, pour vous — quoi, dit le banquier, n'avez-vous pas 21. c'est madame répond l'anglais qui a 21. pour moi, monsir, j'ai 22.

— L'abbé Coyer connu par une traduction du code criminel d'angleterre production interessante, eut fantaisie d'aller voir à ferney la lumiere du monde & il annonca à Voltaire qu'il se proposait de rester chez lui six semaines le patriarche peu flatté de cet empressement lui répondit — monsieur l'abbé, vous êtes le contraire de Don Quichotte — il prenait les auberges pour des chateaux, & vous prenez les chateaux pour des auberges.

— Boileau disait :/.

Je ne puis rien nommer, si ce n'est par son nom
J'apelle un chat, un chat, & rollet un fripon.

Les Jeux de Floise ou le Ruban

Comme un adage nous l'a répété
ce qui nous plait est la simplicité,
elle embellit jusques à la beauté.
ainsi, tu veux trouver dans ta maitresse
un esprit simple, un cœur franc et naïf,
deux grands ïeux bleus languissans de tendresse,
c'est un bon choix, ami, je le confesse:
mais un œil noir, impérieux, actif
un esprit simple, en ressources inventif
un cœur né fier qui, craignant de se rendre
ivre d'amour, ose encor se défendre
promet, et donne un plaisir bien plus vif.

Si tu me dis, que le Ciel te confonde,
je t'ai connu long-tems d'un autre avis,
tu diras vrai? mais alors, mes amis
j'étais épris des appas d'une blonde.

Quoiqu'il en soit, Floise avait l'œil noir
l'esprit malin, le cœur exempt d'allarmes
et n'aimant rien au monde que ses charmes.
Sur mille amans soumis à son pouvoir,

elle

– elle essayait tour à tour son caprice
leur passion amusait ses loisirs
& plus pour eux elle avait d'injustice
plus ils étaient enflammés de desirs.

Trompant leurs vœux, ménageant leurs tendresses
toujours sa bouche est féconde en promesses,
riant des soins qu'on prend pour la toucher
en se jouant, sa voix avec adresse
donne au guerrier rendez-vous à la messe
à l'opéra l'abbé va la chercher
le financier à pied, dans la nuit noire
le long du mur, tout seul attend en vain
qu'on vienne ouvrir la porte du jardin.
le magistrat court en hâte à la foire
nul ne l'attend, & dans le même tems
Florise ailleurs, trompe d'autres amans.

Or il advint qu'un jour, cherchant à rire
dans un grand cercle, entre vingt jeunes gens
qui de ses yeux, vantaient le doux empire,
pour s'amuser, elle assigna tout bas
un rendez-vous au jeune & tendre Idas.
l'heure arrive, elle fut inquiete,
puis elle rêve, elle devient distraite
songe aux fureurs de l'amant indigné,

Craint sa douleur, plaint un cœur aussi tendre
desire, hesite, et sans vouloir s'y rendre
elle se trouve à l'endroit designé
elle y jouit d'une nouvelle gloire;
bien attaquée et se défendant bien,
loin de céder une entiere victoire
à son amant, elle n'accorde rien;
mais à l'amour tendrement provoquée
elle sentit, que s'il est glorieux
de refuser ce qu'on aime le mieux
il est bien doux de se voir attaquée.
Idas demande un autre rendez-vous
on le refuse, mais on lui ménage
un tête à tête, et l'on feint du courroux
sur son adresse à saisir l'avantage
d'un tel moment: on prétend qu'il soit sage
grave, senié, ne se permettant pas
un mot plaisant, un léger badinage,
qu'il reste oisif auprès de tant d'appas,
des ieux à peine, on lui permet l'usage;
il promet tout, ne tient rien, et sa main
tente bientôt un second larcin.
on s'est irrité, on boude, on le querelle,
puis on pardonne, et dans le même instant

avec plus

avec plus d'art, il en fait un plus grand;
nouveau courroux, tentative nouvelle,
nouvelle grace, & nouveau différend.
on gronde, on prie, on menace en riant,
Floride encore en sortit avec gloire;
son tendre amant n'a baisé que son cou,
son pied, son sein, sa jambe & son genou;
vous voyez bien qu'elle obtint la victoire;
elle s'en flatte, elle cherche à le croire,
elle résout de ne se rendre pas.
mais elle éprouve un secret embarras:
l'astre du jour cache en vain sa lumiere
le sommeil fuit de sa longue paupiere,
seule en son lit, elle ne voit qu'Ildar;
de son œil noir, la flamme scintillante
devient moins vive, une douce langueur
& l'amortit & la rend plus touchante;
son sein ému des troubles de son cœur
plus vivement & s'éleve & s'abaisse
de longs soupirs, s'en échapent sans cesse.
cet embarras, cet air plus languissant
la rend encor plus chére à son amant.
de nuit, de jour, & partout l'épiant,
à sa toillete enfin, il la surprise.
femmes, témoins, son art a prudement

— tout écarté ; le lien la favorise,
voile de lin, jetté sur tant d'appas
les cachait mal, ne les défendait pas,
pour les sauver de sa vive entreprise,
c'est vainement que la main de Floride
de son peignoir a raproché les bords
si, repoussant d'ailleurs d'autres efforts
sa main les quitte, aussitot, ils s'entrouvrent
des deux côtés, ils glissent, ils découvrent
son sein tout nu, les levres, ou la main
du tendre Idas, s'en emparent soudain
pour maintenir de ce voile incertain
les bords bien clos, avec art cette belle
prend un ruban, le passe autour d'elle
& le nouer & renfermer dessous
en les croisant, du peignoir les deux bouts
d'un seul instant, d'un clin d'œil, fut l'ouvrage ;
pendant ce tems d'aller jusqu'aux genoux.
elle l'arrette .... ah ! lui dit-il, cruelle,
ton tendre amant n'avait pas mérité
cette rigueur : cesse d'être rebelle
au sentiment, ce Dieu de la beauté.
viens, sois à moi.... ta constance, ta flamme
ont mérité ce prix, je le sens bien ?
mais que veux-tu mon ami ? toute femme

— a son

= à son caprice en amour, et le mien
est de n'avoir qu'une chaîne légère,
& de rester du moins libre à moitié.
Jamais amant ne m'aura toute entière.
Vois ce ruban, autour de moi lié
par lui, mon corps, en deux parts se divise
je t'en livre une à ton choix, mais aussi
l'autre me reste à moi seule soumise.......
Que me dis-tu cruelle, tout ceci
n'est-il pour toi qu'une plaisanterie?
le sentiment s'exprime-t-il ainsi?
mon cher Idas, ce n'est point raillerie.
telle est ma loi, je te dis vrai, choisis?
mais garde-toi de passer les limites
à tes désirs par ce ruban prescrites?
mes yeux, mon sein, mon ~~esprit~~ & mon cœur
sont au dessus, épargne ma pudeur
sois délicat? si ta frivole ardeur
veut s'emparer de ce secret passage
où les amans ont placé le bonheur
où les mains ont placé leur honneur
& dont la rare, ou le fréquent usage
rend, nous ~~dit~~-on, la femme, ou folle, ou sage
il t'appartient, mais mon cœur est à moi,
choisis entr'eux & respecte ma loi?..........

- Qui moi choisir ? ah barbare ah cruelle !
hé quoi, toujours d'une ruse nouvelle
pour m'échaper, votre esprit s'armera ?
Soins, pleurs, amour, rien ne la touchera ?
que dis-je ? hé quoi, qui est ce qui m'inquiete ?
ne sais-je pas que par excès d'honneur
femme a mentir sur ce point est sujette,
que ce passage est la porte secrete
qui menne à tout, qui conduit même au cœur ?
disant ces mots, brulant d'impatience
le jeune Idas, vers cet objet s'élance,
le sentiment l'arrete...... & dans l'instant
d'un pareil choix, son ame se repent......
hé bien, dit-il, soit à jamais cruelle
trompe les vœux d'un amant si fidele
fais son malheur, jouis de son tourment ;
ton cœur est là, c'est ton cœur qui m'apelle,
qu'il soit mon bien, & je suis trop content.
mon choix est fait, je veux pour mon partage
ces doux trésors, dont le rare assemblage
s'élève & brille au dessus du ruban.
il dit à peine ; ô plaisir, ô surprise !
le ruban tombe aux pieds de sa Aloise.

- entre

= entre ses bras, il s'élance soudain
il est pressé tendrement sur son sein.
ton choix m'enchante, & d'une loi sévère
dit-elle, Idas, je dispense ton cœur,
tendre, constant, délicat & sincère
on lui doit tout, ma loi, c'est ton bonheur
& ta Zoriste est à toi toute entière.

A une jeune demoiselle qui allait se marier.

Quand vous aurez prononcé le serment
de rendre heureux l'époux que vous avez choisi
semez de fleurs tous les jours de sa vie
aimez en lui votre ami, votre amant
que dans vos bras paisiblement
il repose: soyez son ange tutelaire,
veillez; loin de son cœur, chassez les noirs chagrins
qu'il trouve auprès de vous plus pur & plus serain
l'air qu'il respire, & le jour qui l'éclaire;
c'est ainsi qu'en vos fers, vous saurez l'arrêter.
Si malgré tant de soins, il devient infidèle
en reproches amers, gardez-vous d'éclater,
mais offrez-lui, des mœurs un si parfait modèle
qu'il soit forcé de l'imiter
& si votre exemple le touche;

S'il

S'il revient à vos pieds abjurer son erreur
Qu'il trouve en arrivant l'amour sur votre bouche
et le pardon dans votre cœur.
L'homme ne sait aimer qu'autant qu'on sait lui plaire
étudiez son caractère ;
ménagez-lui le prix de la moindre faveur
à l'orgueil, à l'humeur, oposez le sourire,
l'innocence au soupçon, le calme à la fureur,
regnez en supliant, et fondez votre empire
: sur l'amour et la douceur.

Les vœux d'un solitaire.

: Amour, cruel amour, source de nos malheurs
qui du charme des ïeux, fait le tourment des cœurs
ô toi, qui sur nos sens ennivrés de mollesse
répands le doux poison que l'on nomme tendresse
garde-toi de porter dans un cœur vertueux
l'ivresse et les transports qui naissent de tes feux ;
telle que sur le lis, où la rose vermeille
voltige en se jouant une innocente abeille,
telle semble accourir Vénus, auprès de nous,
mais loin de l'apeller, redoutons son courroux,
bientôt son souffle impur, empoisonne et dévore
: l'hiver

- L'hyver aux tendres fleurs est moins funeste encore
Oui barbare Venus, c'est par toi, par ton fils
que des faibles mortels, les cœurs sont avilis,
aux éclats d'ambris, tu fais des misérables
& rends les Dieux jaloux, cruels impitoyables,
les habitans de l'air, les hôtes des forêts,
& ceux qu'au fond des mers on prend dans les filets
homme ou brute, à tes loix souscrivant en silence
& l'univers entier adore ta puissance.
moi seul, moi je prétends me soustraire à tes loix
vaincre ton doux regard, résister à ta voix
& pour mieux te braver, pour exciter ta rage
à minerve en ce jour, je porte mon hommage.
Ô toi, qui du cerveau du souverain des Dieux
sortis, & fus la gloire & l'ornement des cieux
pur esprit, & vrai torrent de force & de lumière
je t'invoquerai seule, exauce ma prière ?
je ne demande point dans mes vœux insensés
au dépends de l'honneur des trésors entassés
ni d'un rang élevé l'orgueilleuse bassesse
mais daigne m'accorder les vertus, la sagesse
les arts consolateurs, la paix & la santé
& le premier des biens, l'aimable liberté ?

– Romance de mad^me. Dufresnoi sur le Divorce

– au mépris de l'hymen sacré
dont rien ne doit rompre la chaine
mon Epoux tant idolatré
de mes bras s'arrache sans peine!
ah! si mon amour & mes soins
ingrat! ont cessé de te plaire
ton cœur, te devrait dire au moins
que de ton fils je suis la mere?

Hélas! je vais donc voir mon lit
profanné par une étrangère
& veuve d'un époux qui vit
errer sans appui sur la terre!
l'Epoux qui doit m'enorgueillir
souillant des nœuds que je révère
ose me contraindre à rougir
des titres d'Epouse & de mère.

Vainement ton manque de foi
par la loi, devient légitime
plus délicate que la loi,
la nature t'en fait un crime?
vois cet oiseau prompt à changer
l'inconstance est son caractere,

mais

- Mais il cesse d'être léger
Quand sa compagne devient mère.

De ton Epouse éloigne-toi,
Suis de tes vaux la folle ivresse
Tu restes maître de ma foi
peut-être hélas! de ma tendresse,
nos nœuds ne seront point trahis,
bien qu'à d'autres je pourrais plaire;
tu ravis un père à ton fils
à ton fils, je garde une mère?

- Mad.me la marquise de Deffant était une vieille Muse de la cour de la Duchesse du maine, elle était autrefois renommée par ses graces, son esprit & sa méchanceté; elle conserva qque liaison avec Voltaire qui lui adressa l'Épitre ci-après, où l'on retrouve encore la fraicheur de son âge.

- Eh quoi! vous êtes étonnée
Qu'au bout de quatre vingts & y vers
ma muse faible & surannée
puisse encore fredonner des vers.

- Quelque

- Quelque fois un peu de verdure
Rit sous les glaçons de nos champs
elle console la nature
mais elle est sèche en peu de temps.

—

un oiseau peut se faire entendre
après la saison des beaux jours
mais sa voix n'a plus rien de tendre
il ne chante plus ses amours.

—

ainsi je touche encor ma lyre
qui n'obéit plus à mes doigts
ainsi j'essaie encor ma voix
au moment même qu'elle expire !

—

Je veux dans mes derniers adieux
disait Tibulle à son amante
attacher mes yeux dans tes yeux
te presser de ma main mourante.

—

mais quand on sait qu'on va passer
quand l'âme fuit avec la vie,
a-t-on des yeux pour voir Délie
et des mains pour la caresser !

—

- Dans ces momens chacun oublie
tout ce qu'il a fait en santé
Quel mortel s'est jamais flatté
d'un rendez-vous à l'agonie !

Délie elle-même à son tour
s'en va dans la nuit éternelle
en oubliant qu'elle fut belle
& qu'elle vécut pour l'amour

Nous naissons, nous vivons bergère
nous mourons sans savoir comment,
chacun est parti du néant
où va-t-il ? Dieu le sait ma chère

- Fortunes rapides.

Les eaux qui croissent subitement sont toujours un peu bourbeuses ; celles qui sortent d'une source pure conservent leur limpidité.

- On regarde les femmes comme un parterre ; elles n'ont de saison que le printemps.

- Le désir est un arbre en feuille, l'espérance un arbre en fleurs, & la jouissance, un arbre en fruits.

– Vers de Voltaire à l'impératrice de Russie en 1763.

– Dieux qui m'ôtez les yeux & les oreilles,
Rendez-les moi ? Je pars au même instant ;
Heureux qui voit vos augustes merveilles.
ô Catherine ! heureux qui vous entend :
Plaire & régner, c'est là votre talent,
mais le premier me touche davantage ;
par votre esprit, vous étonnez le sage,
il cesserait de l'être en vous voyant.

– Voltaire s'occupant en 1767. de la famille des Sirvens dans un cas à peu près semblable à celui des Calas écrivit aux puissances étrangères pour en obtenir des secours avant d'armer les lois en leur faveur ; le roi de Dannemarck lui ayant envoyé 400. ducats, voici la réponse de ce poëte

– Pour quoi généreux prince, âme tendre & sublime,
pour quoi vas-tu chercher dans nos lointains climats
des cœurs infortunés que l'injustice oprime ?
C'est qu'on n'en peut trouver au sein de tes états ?
tes vertus ont franchi par ce bienfait auguste
les bornes des païs gouvernés par tes mains,
& partout où le ciel a placé des humains
tu veux qu'on soit heureux, & tu veux qu'on soit juste ;
hélas ! assez de rois que l'histoire a fait grands,
chez leurs tristes voisins ont porté les allarmes
tes bienfaits vont plus loin que n'ont été leurs armes ;
ceux qui font des heureux, sont les vrais conquérans !

— L'auteur du Poëme de Richardet ayant envoyé ses Oeuvres à Voltaire par une petite pièce en Vers, ce grand poëte répondit de même & voici ces deux gentillesses.

— O vous apollon de notre âge
qui tour à tour, badin, sublime & sage,
vous soumettant tous les genres divers
par vos accens, ravissez l'univers,
j'ose vous offrir mon ouvrage;
en recevant le médiocre don
songez qu'au grand Virgile, au sommet d'hélicon
jadis de son moineau, catulle fit hommage.

— réponse de Voltaire —

vous ne parlez que d'un moineau
& vous avez une volière
il est chez-vous plus d'un oiseau
dont la voix douce & printanière
plait par un ramage nouveau.
celui qui n'a plumes qu'aux ailes
& qui fait son nid dans les cours,
répandit sur vous ses faveurs,
il vous fait trouver des lecteurs
comme il vous a soumis les belles.

– Mad.^{elle} Clairon si connuë par ses talens, si avide de célébrité, voulut faire parler d'elle par qque singularité remarquable: elle imagina dans un Souper de virtuoses qu'elle donna, de faire dans cette fete l'apothéose de Voltaire; on avait placé pompeusément le buste de ce grand-homme au milieu de l'assemblée, et là, le Sr. marmontel le Coriphée de la maison présenta un ode composée en l'honneur du nouveau Dieu du Pinde: mlle. Clairon la lut avec son enthousiasme le plus véhément, et l'assemblée aplaudit beaucoup.

– Voltaire promptement instruit de cette circonstance lui en témoigna sa reconnaissance par les vers suivans.

– les talens, l'esprit, le génie
chez Clairon sont très assidus
car chacun aime sa patrie,
et chez elle, ils se sont rendus
pour célébrer certaine orgie
dont je suis encor tout confus:
les plus beaux momens de ma vie
sont donc ceux que je n'ai pas vus!
vous avez orné mon image
des lauriers qui croissent chez vous
ma gloire, en dépit des jaloux
fut en tous les tems votre ouvrage.

= Couplets très délicats & ingénieux, où la Satire a pris le ton des graces & parait embelie de leur parure, ils sont sur l'air. = Vous qui vous moquez par vos ris =

~

= Lisette ta beauté séduit
& charme tout le monde;
en vain la Duchesse rougit
& la princesse en gronde,
chacun sait que Vénus naquit
de l'écume de l'onde.

~

en vit-elle moins les Dieux
lui rendre un juste hommage
& Paris, ce berger fameux
lui donner l'avantage
même sur la Reine des Cieux
& minerve la Sage.

~

Dans le Sérail du grand Seigneur
Quelle est la favorite?
C'est la plus belle au gré du cœur
du maître qui l'habite
c'est le seul titre en sa faveur
& c'est le vrai mérite.

— Vers sur une indigestion de Dorat.

— Vous avez tous, grands talens
Vous buvez des eaux d'Hypocrène
du bon Horace & du turenne
vous suivez les drapeaux brillans;
Digerez-vous? voilà l'affaire!
l'homme n'a rien s'il ne digère
Car sans cela, plaisirs & jeux
s'envolent au pais des fables.
l'esprit fait les mortels aimables
mais l'Estomach, fait les heureux.

— Tout dépend de l'usage — la danse par exemple a été chez presque tous les peuples une fonction religieuse, les Juifs même dansèrent par dévotion. — On represente à Madrid des actes sacramentaux le jour de fêtes — un comédien fait Jésus-christ; un autre fait le diable, une actrice est la Sainte Vierge, une autre, Magdelaine à sa toilette, arlequin dit Ave-Maria, Judas dit son pater.

— On ne fait des dettes que parcequ'on a du crédit; le crédit est l'ame des affaires; s'il nous fallait payer comptant, disait un jeune dissipateur, nous n'achetterions rien, les ouvriers ne travailleraient plus l'industrie s'éteindrait & le commerce finirait par s'anéantir.

— Vers de Mr. Demahis à une jeune & charmante mariée le lendemain de sa noce.

— La jeune Epouse de la veille
tout à la fois pale & vermeille
avait encor l'air étonné
& tout ensemble, heureuse & sage
laissait lire sur son visage
le plaisir qu'elle avait donné

— Au riche, les parents pleuvent de toute part,
sa maison toujours en fourmille,
& souvent le pauvre est bâtard
au sein même de sa famille.

— On fait taire les grands parleurs en ne les écoutant pas; comme un violon arrête les danseurs en cessant de jouer

— Le bonheur quoique assez souvent détruit par la mauvaise fortune, l'est plus souvent par la mauvaise conduite.

— On n'aurait pas de peine à prouver que le respect des vaines considérations, est la source la source la plus féconde des maux qui inondent la Société.

— Le fameux Michel de Montagne nacquit en Périgord dans le chateau de son père le dernier jour de Janvier 1533. ce Père persuadé que le temps que les jeunes gens employent à étudier les langues, retarde considérablement leurs progrès dans les sciences, voulut que son fils apprit le latin avant le français; pour cet effet il mit auprès de lui dez sa plus tendre enfance un médecin allemand versé dans la connaissance de la langue latine & qui ignorait parfaitement le français; il lui associa deux autres personnes qui possédaient également la même langue, il voulut qu'on ne parlât que latin devant son fils, sa femme & ses domestiques aprenaient en latin ce qu'ils avaient besoin de lui dire; il le parla bientot comme on parle sa langue naturelle & son Père veillait tellement à ce qu'on exécutât ses ordres qu'à l'âge de 6. ans, le jeune Montagne, ainsi qu'il le dit lui-même dans ses essais, n'entendit non plus le français ou le périgord, que l'arabe, & avait appris autant de latin qu'en savait son maitre, sans art, sans livres, sans préceptes, sans fouët, & sans larmes.

— Boindin se plaignait à Piron du désordre qui régnait à l'académie française, Piron lui répondit:
— C'est une vieille catin qui a perdu ses règles.

= Piron excédé du ton hautain d'un fermier général, adieu monsieur, lui dit-il: allez cuver votre or.

= Le curé de St. Roch sur la paroisse duquel était Piron s'étant successivement présenté chez le moribond, fut reçu par ce plaisant avec la même gaîté qu'il avait répandu sur toute sa vie. — Le Curé l'aiant appelé son cher frere; il lui dit qu'il n'en avait jamais eu qu'un qui était mort depuis longtems, que c'était même une f... bête, & lui demanda si c'était en cette qualité qu'il comptait le remplacer?

= Les détails de la mort de Piron sont précieux & par l'homme qu'ils concernent & par le piquant qu'il savait mettre à toutes ses reparties: on dit qu'il avait mal reçu le curé de St. Roch, ce dernier lui aiant objecté les divers écrits qu'il avait à se reprocher, Piron lui répondit qu'il croyait avoir faiblement expié tout cela par son Deprofundis & autres ouvrages de dévotion, sur quoi le pasteur faisant l'étonné, comme s'il n'eût rien fait en ce genre

= eh morbleu lui repliqua-t-il, m. le Curé
= est-ce que vous n'êtes fait que pour fouiller
= dans mes ordures?

– Quinaut dinait un jour avec Crébillon, le Pere Tournemine, le Pere Brunoi et le Pere Bougeant Jésuites, la conversation les conduisit à une dissertation sur le genre dont amour était en Français ; Quinaut soutenait qu'il était du genre féminin, les reverends peres prouvaient par nombre d'exemples tirés de nos meilleurs poëtes qu'il etait masculin, Crébillon qu'il était des deux genres, Quinaut s'apuyait surtout de ces vers de mitridate

– Je ne souffrirai point que ce fils odieux
" Que je viens pour jamais de bannir de mes ïeux,
" profitant d'un amour qui me fut décrié
" vous fasse des Romains devenir l'alliée

Les reverends peres raportaient de leur coté des passages de Racine même où amour est du genre masculin ; Quinaut que ces citations excédaient termina la discution en disant.

= Eh ! messieurs, un peu de complaisance ? passons = l'amour masculin en faveur de la société : les reverends peres rirent et cesserent de disserter.

– Paroles de montesquieu peu de jours avant sa mort

" J'ai toujours regardé la religion comme le plus beau " présent que la divinité ait fait aux hommes, c'est une source " inépuisable de consolations, et je le sens aujourd'hui plus que jamais.

— Un anglais au moment de se marier y renonça, l'orgueil reçut d'envoi d'un de ses amis une note de l'état des mariages dans le sud de l'angleterre, & dit que tout être pensant & réfléchi devait se suffire à lui-même, voici copie de cette note

Femmes qui ont quitté leurs maris p.r suivre leurs amans —— 1362.
maris qui ont abandonné leurs femmes —— 2361.
Couples séparés volontairement —— 4120
Couples vivant en guerre sous le même toit —— 191023
Couples se haïssant cordialement, mais cachant leur-
-haine au public —— 162320
Couples vivant dans une indifférence marquée —— 510132
Couples réputés heureux dans le monde, mais-
dont le bonheur n'est pas intérieur —— 1102
Couples heureux par comparaison avec les autres —— 185
Couples véritablement heureux —— 9

— Le tems vole, mille siecles par rapport à l'éternité, ne sont qu'un point; employons des momens si fugitifs à jouir des biens qui nous sont réservés & dont les principaux sont la santé, la beauté & les richesses acquises sans fraude & que de leur usage, résulte cette aimable volupté qui console & embellit la vie.

Couplet qui se trouve dans l'anthologie grécque traduit par Danchet

— Que l'amant qui devient heureux
en devienne encor plus fidèle,
que toujours dans les mêmes nœuds
il trouve une douceur nouvelle ;
que les soupirs & les langueurs
puissent seuls fléchir les rigueurs
de la beauté la plus sévère ;
que l'amant, comblé de faveurs
sache les goûter & se taire.

— Maxime de Zénon.

La nature nous a donné deux oreilles & une seule bouche pour nous aprendre qu'il faut plus écouter que parler ; il ajoute que le silence est l'ornement des femmes

— Chaque jour est un bien que du Ciel je reçois,
je jouis aujourd'hui de celui qu'il me donne,
il n'apartient pas plus aux jeunes gens qu'à moi
& celui de demain n'apartient à personne.

- Lorsqu'on alla anoncer à Anaxagore la mort de son fils, il répondit froidement :
« Je savais bien que je l'avais engendré mortel ».
- Quel courage, quel stoïcisme !

- Euridipe dit dans sa Médée qu'il serait à souhaiter que la nature put découvrir un secret pour perpetuer le genre humain sans l'interposition des femmes, que les hommes en seraient plus heureux. — Cet Euridipe paia bien cher sa haine & ses propos contre les femmes car l'on assure que pour s'en venger, elles le mirent en pièces.

- Vous m'aviez promis de m'écrire souvent, mais vous êtes sans doute comme les Sybarites qui prient à diner un an à l'avance, sans doute pour avoir le tems de chercher les mots les plus exquis, & les plus rares ; me feriez-vous attendre si longtems vos lettres pour me faire meilleure chaire et les remplir de plus de faits & de relations. Vos lettres me sont infiniment précieuses, & n'eussiez-vous à me parler que de vous même, elles n'en seront pas moins intéressantes pour moi.

— Il y a eu un savant procès de Deux millions, fondé sur des virgules : Mr. le marquis de Gouvernet a fait un testament codicile écrit de sa main, le quel est sans virgule aucune, & offre un sens louche qui sert de prétexte à la chicane ; les Jurisconsultes en ont donné autant de versions différentes qu'ils ont été d'interprêter, on a fait courir des copies gravées du testament & chacun a pris parti pour ou contre : vous vous rapellez qu'une virgule transportée enfanta jadis les manichéens : grande leçon pour faire aprendre à ponctuer à la jeunesse !

—

— On arrêta à Lyon un homme qui sans être prêtre, s'avisait de dire la messe tous les jours, ce sacrilège ayant été interrogé pour quoi il s'était permis un tel crime, répondit :

" Qu'aiant lû l'Edit du roi qui permettait la liberté
" de commerce & de s'adonner à la profession ou au
" métier qui conviendrait le mieux, il avait choisi
" par goût celui de dire des messes à douze sols,
" comme le plus facile & celui au quel il était
" le plus propre.

— On l'enferma comme fou.

—

- à un bal de l'opéra, le Duc de Nivernois fut agacé par une femme habillée en boulangère; les attraits qu'elle laissa voir, en se démasquant inspirèrent à ce Seigneur aimable qui s'est autant distingué dans les affaires d'état que dans celles d'esprit & de goût, les couplets ci-après qui se chantent sur l'air, dans ma cabane obscure du devin du village

Charmante boulangère
qui des dons de Cérès
sais d'une main légère
nous faire du pain frais;
des biens que tu nous livres
pourquoi nous réjouir?
ah! quand ta main fait vivre
tes beaux yeux font mourir.

De ces pains ma mignone
l'amour a toujours faim
si tu ne les lui donnes
permets en le larcin.
tu ne veux rien entendre
tu ris de nos hélas!
quand on vend du pain tendre
peut-on ne l'être pas

De ta peau blanche & fine
j'admire la fraicheur
c'est la fleur de farine
dans toute sa blancheur.
Que j'aime la tournure
des petits pains au lait
que la belle nature
a mis dans ton corset

d'une si bonne pâte
ton cœur semble pétri;
de mes maux belle agathe
que n'est-il attendri!
ne sois pas si sévère
écoute enfin l'amour
& permets lui, ma chère
d'aller cuire à ton four

La Femme en colère

— un Taureau quand il mugit,
un Lion quand il rugit
un Dragon, une Panthère
un aspic, une Vipère
qu'on blesse en marchant :
nul animal sur la terre
n'est aussi méchant
qu'une femme en colère.

Le Jeune Méritoire

— une dévote en vêtemens funèbres
en grande coiffe, et d'un air pénitent
un Jeudi Saint au sortir de ténèbres
fut à confesse à certain révérend.
après avoir conté sa peccadille
& les péchés de messieurs ses enfans
de son époux, de bien d'autres gens
le révérend lui demanda, ma fille
jeûnez-vous ? — si je jeûne ! oui mon père toujours
exactement, je jeûne tous les jours
et c'est je vous proteste un acte méritoire
car je suis délicate, & j'ai peu de santé,
— je prends

- Je prends trois oeufs chaque soir en mémoire
de la très sainte trinité ;
à ces oeufs, j'ajoute cinq pommes
ou d'autres fruits que je mange en l'honneur
des blessures que le Sauveur
endura pour sauver les hommes.
Je mange quarante pruneaux
en faveur de la pénitence
à laquelle, pour laver nos défauts
se condamna Jésus, en faisant abstinence.
de plus je bois sept gobelets de vin
en mémoire de notre Dame
des sept douleurs : est-ce là tout, madame ?
lui demanda le Capucin ?
oui, lui dit la beate femme,
si ce n'est que dans ces jours-ci
treize biscuits, j'ajoute à tout ceci
pour rendre honneur aux treize cierges..........
eh, morbleu, que ne jeunez-vous,
reprit le pater en courroux
en souvenir des onze mille vierges !

- Veut-on recueillir du miel
il faut nourrir les abeilles.

- Je dors toute la nuit, quand l'aube va paraître
sans crainte & sans désir, Je vois venir le Jour
ce doux repos m'est cher, Je ne veux point connaître
ce vieux enfant qu'on l'on appelle amour.

- Que les loups & l'amour sont loin de ma retraite
trop heureuses brebis, un chien seul nous défend
pour me défendre hélas! Je n'ai qu'une houlette
mais c'est assez pour combattre un enfant.

- avant que le Soleil ait éclairé nos plaines
Je fais retentir les échos
Je fatigue les bois, les prés, les fontaines
du triste récit de mes maux
mais les échos, les bois, les prés les ruisseaux
ne peuvent soulager mes peines.

- Les soins de mon troupeau, m'occupent toute entière
C'est de mes seuls agneaux que dépend mon bonheur
quand j'ai trouvé pour eux une fontaine claire
s'ils sont contents, rien ne manque à mon cœur.

- Platon aiant invité Diogène à diner, fit tendre la salle des plus superbes tapis: Diogène lui cracha sur la barbe en disant: C'est l'endroit le plus mal propre de l'appartement.

— Les gouts sont differents ! (Conte)

- Ces jours passés, maint grave politique
Gazette en main, parlait de la tactique
moi, disait l'un, je suis pour un assaut
c'est, disait l'autre, un siége qu'il me faut.
- une bataille a pour moi plus de charmes
criait un tiers — il y fait un peu chaud,
mais j'aime fort le cliquetis des armes
ma foi, messieurs, tout ce qu'il vous plaira!
dit un Gascon, en secouant la tête
siége, bataille, assaut & caetera
moi, je suis fou d'une belle retraite ?

— Sur la Prévention —

- ici, comme au Bercou, tout homme prévenu
en dépit du bon sens, est contraire ou propice;
toujours il veut trouver la vertu dans le vice
ou toujours, il suppose un vice à la vertu.

= Voltaire pour consoler une demoiselle qui à l'âge de
17. ans avait déjà les cheveux blancs, lui dit :

- Ils sont comme vos talens
ils sont venus avant le tems,
& comme eux, ils croitront encore.

— Le Curé de St. Sulpice alla voir la marquise de Deffant dans ses derniers momens ; cette vieille philosophe devinant l'objet de sa visite, se hatta de lui crier,

" Mr. le Curé, je m'accuse d'avoir contrevenu aux dix
" commandemens de Dieu, & d'avoir commis les 7. péchés mortels.

Cette femme célèbre par l'amitié qui regnait entre elle & Voltaire termina sa carriere à 84. ans : les beaux esprits de la capitale perdirent en elle une protectrice & la philosophie moderne un de ses plus fermes appuis ; elle était née borgne & devint avengle en vieillissant. Mr. de Rhulieres qui selon les aparences n'était pas de ses protegés, fit contre elle l'Epigrame suivante.

" elle y voyait dans son enfance,
" c'était alors la médisance :
" elle a perdu son oeil & gardé son genie
" c'est aujourd'hui la calomnie.

— Tantôt pour un plaisir, tantot pour une affaire
nos soins sont prodigués, notre tems est perdu,
& nous songeons à la vertu
Quand nous n'avons plus rien à faire.

Moralités.

— les courtisans sont des jetons
leur valeur dépend de leur place
dans la faveur, des milions
& des zéros dans la disgrace.

– Le Songe d'un Poëte Normand…

– air : dans ces vastes campagnes

Dans les Jardins de Cythère
auprès de toi, cette nuit
sous un bosquet solitaire
un songe m'avait conduit ;
Dieux !! quel charme, quelle ivresse !
Venus n'a pas tant d'appas
tu cédais à ma tendresse
J'allais mourir dans tes bras ;
mais l'amour qui toujours veille
fut jaloux de mon bonheur :
l'ombre échappe, je m'éveille,
tu n'es plus que dans mon cœur.
tout s'éclipse avec mon songe,
& rien hélas ! n'est resté
de cet aimable mensonge
Que ma flamme et ta beauté.
Ô toi ! qui fais mes délices
use en ce jour de tes droits
en me devenant propice
reçois mon cœur sous tes lois ;
Calme mon ardeur sincère
donne à mon cœur enchanté
pour une nuit de chimère
un instant de vérité ?

- Le bon expédient. /.

- Certain Evêque ennemi des abus
Trouvant chez un curé deux jeunes gouvernantes
Optimé, lui dit-il! vingt ans, vingt ans au plus!
Deux à la fois et vertes et fringantes!
Vous ignorez donc mes Statuts?
Monseigneur, ils me sont connus
moi-même, et l'archiprêtre ensemble nous les lumes,
Vous exigez quarante ans révolus
Je les ai pris en deux volumes.

- Un Etranger étant allé chez l'abbé de l'Epée y vit des choses miraculeuses, et charmé d'éprouver un de ses bons élèves qui savait le latin, et à qui l'on faisait diverses questions par écrit, il mit sur une ardoise.

- Non ne mentiris aliquando?

Cet écolier lui répondit sur le champ par le passage du pseaume

- Omnis homo mendax?

- Lorsque Voltaire retourna à Paris après plus de 20. ans d'absence, il reçut une si grande quantité de visites qu'il en fut extrêmement fatigué au point qu'il dit un jour

- L'on m'étouffe, mais c'est sous des roses?

il désignait par cette métaphore heureuse, le parfum des louanges qui l'enivrait, et auquel il n'avait pas le courage de se soustraire

de se soustraire : tout cependant n'était pas rose pour lui et il reçut beaucoup de lettres anonimes destinées à empêcher que son amour propre ne s'exaltât pas trop ; entre ces satires qui ne valaient pas mieux que les éloges, on en distingue une intitulée

Avis important pendant la tenue de la foire St. Germain où il ne manque pas de sel et où il y a beaucoup de vérité : on y relève avec adresse les ridicules de ce grand homme qui logeait chez Mr. Villette

le sieur Villette, dit marquis
Successeur de Jodelle,
Facteur de vers, de prose et d'autre bagatelle
au public donne avis
qu'il possède dans sa boutique
un animal plaisant, unique
arrivé récemment
de Genève en droiture ;
vrai phénomène de nature
Cadavre squelette ambulant
il a l'œil très vif, la voix forte ;
Il vous mord, vous caresse, il est doux, il s'emporte ;
tantôt, il parle comme un Dieu
tantôt, il jure comme un diable.
Son regard est malin, son esprit est tout feu :
cet être inconcevable
Fait l'aveugle, le sourd, et quelque fois le mort,
Sa machine se monte et démonte à ressort
et la tête lui tourne en l'appellant grand homme,
Du nom Crapaud, tel est l'origine en somme.

on le verra tous les matins
au bout du quai des théatins.
Par un salut profond, beaucoup de modestie
les grands seigneurs payeront leur curiosité :
Porte ouverte à l'académie
à tous acteurs de comédie
qui flatteront sa vanité
et voudront adorer l'idole.
Les gens mitrés, portant l'étole
Pour éviter ses griffes et ses dents
verront de loin, moyennant une obole,
tout poëte entrera pour quelques grains d'encens.

Ce grand homme avait contre lui tout le parti des dévots, et tout le clergé, ce qui formait une nuée d'ennemis bien plus considérable que le nombre de ses partisans et admirateurs ; ils étaient furieux de l'éclat qu'avait fait à Paris son arrivée et de la sensation incroyable qu'elle avait produite ; aussi firent-ils tout ce qu'il était possible de faire pour le forcer de retourner à Ferney, mais leurs démarches furent inutiles et on sut respecter le grand âge de ce vieillard dont la santé se dérangea beaucoup par les soins et les mouvements qu'il se donna pour faire jouer avant sa mort sa tragédie d'Irène à quoi les principaux acteurs ne se prêtaient guère, ce qui lui déplut au point

qu'dans

au point que dans un moment de fureur convulsive, il dit
à madame Vestris chargée du principal role de celui d'Irene
„ eh! f.... c'est bien la peine de vous faire des vers de
„ six pieds, pour que vous en mangiez trois!†
Cependant il eut le plaisir de la voir jouer & aplaudir, ce qui
déplut beaucoup aux prêtres, aux dévots & aux envieux
de la gloire de ce philosophe & pour contre balancer l'impression
que devait faire ce triomphe extraordinaire sur la masse
de la nation, on composa une diatribe contre l'apothéose
de Voltaire, c'est ainsi qu'on intitule la pièce de vers ci-après.

— tu triomphes, Voltaire, une secte cynique
de ta fausse grandeur sottement fanatique
au mépris du vrai Dieu, qu'insultent tes accens,
prodigue à ton squelette un ridicule encens.
C'est ainsi qu'à l'erreur ton âme accoutumée
aux portes du trépas s'ennivre de fumée,
Quand un vil histrion, infame aux ïeux des loix
de l'auguste patrie ose usurper la voix;
quand sur ton front ridé, portant une couronne
il dit impunément, la france te la donne!
ta vanité le croit. mais non! les vrais français
sont ceux qui de l'etat reconnaissent les loix,
& d'un système impie abhorrent les chimères,
respectent l'évangile & la foi de leurs pères,
épris des vrais talens, du vrai beau, du savoir.

– Voltaire ces français en toi, qu'ont-ils pu voir?
un auteur fait pour plaire à des lecteurs frivoles,
qui promet des raisons & donne des paroles,
& dont le ton badin, le brillant coloris
du vulgaire ignorant chatouillent les esprits.
Fanatique orgueilleux d'une race flétrie
public empoisonneur, fléau de ta patrie,
tu sais faire glisser ton venin dans les cœurs;
ton but sur de corrompre & le culte & les mœurs.
pour de moindres forfaits, la loi mène au supplice
au moins du Dieu vengeur, redoute la justice!
ouvre à la fin tes yeux, le songe va finir;
sous tes pas chancelans, le tombeau va s'ouvrir,
tremble! gémis! peut-être il en est tems encore
rends hommage au vrai Dieu que l'univers adore.
ce Dieu que ton orgueil affecte d'outrager,
de ta rage impuissante est prêt à se venger.
on t'a vû possédé du démon de l'envie
perdre à le blasphemer les beaux jours de ta vie.
à désarmer son bras, consacre tes derniers;
que pourront aux enfers, te servir tes lauriers?
à tes yeux, je le sais, aux yeux de tes semblables,
& le ciel, & l'enfer, ne sont plus que des fables;
mais la religion, rit de tes attentats,
pour attaquer sa gloire, on ne la détruit pas.

: Quelle

- Quelle preuve invincible as-tu de ces mensonges?
ces doutes pourront-ils réaliser tes songes?
attends-tu donc, pour croire au souverain malheur
que des feux éternels, t'en démontrent l'horreur?
& que fermant sur toi les portes de l'abîme
un Dieu saint à sa gloire, immole sa victime!

—

- Après qu'on eut joué Irène, on apporta sur le théâtre le buste de Voltaire qui fut couronné au bruit des fanfares & madame Vestris lut, & déclama avec emphase les vers ci après que venait de composer le marquis de St. marc.

aux yeux de Paris enchanté
reçois en ce jour un hommage
que confirmera d'âge en âge
la sévère postérité;
non tu n'as pas besoin d'atteindre au noir rivage
pour jouir des honneurs de l'immortalité.
Voltaire, reçois la couronne
que l'on vient de te présenter;
il est beau de la mériter
quand c'est la France qui la donne!

—

- Les erreurs d'un homme qui médite & qui pense, ressemblent aux pierres à fusil; c'est de leur choc que naît la lumière. —

—

= Jugement singulier rendu contre une courtisanne

Les courtisannes ont dans tous les tems, & chez presque tous les peuples fait acheter le plaisir quelles donnent à leurs amans : l'amour parmi ces sortes de femmes, est une espece de commerce qui a ses traités & ses conventions ; le trait suivant en fournit un exemple.

= Un jeune Egiptien épris d'amour pour la courtisanne théognide, lui avait déclaré sa passion : la courtisanne lui avait demandé un présent pour satisfaire ses désirs ; le jeune Egiptien, plein de l'objet de son amour, attendait avec impatience le moment qui devait le rendre heureux : la courtisanne pour donner plus de prix à ses faveurs, éloignait toujours cet instant : le jeune Egiptien ayant l'imagination remplie des charmes de la maitresse quil adorait, rêva une nuit quelle lui accordait ses faveurs, & sentit à son réveil sa passion refroidie ; la courtisanne s'étant apercüe de la froideur de son amant, s'informa de la cause de ce changement subit ; l'aiant aprise, elle le fit apeller en justice & lui demanda la récompense quil lui avait promise & quelle prétendait lui être düe, parceque disait elle, elle avait éteint son désir & satisfait sa passion.

= le Juge ordonna que le jeune homme aporterait dans

: une bourse

une bourse la somme promise, qu'il la jetterait dans un bassin & que la courtisane se paierait du son & de la couleur des pièces, comme l'Egyptien s'était contenté d'un plaisir imaginaire.

: ce jugement fut aprouvé de tout le monde excepté de la courtisane qui représenta que le songe de l'Egyptien avait éteint son désir, & qu'au contraire, le son & la couleur de l'or avaient augmenté le sien.

– à l'âge de 92. ans, Fontenelle alla voir dans la matinée une très aimable femme qu'il estimait beaucoup: la dame sachant que c'était lui, parut bientôt dans son déshabillé & lui dit:

: vous voyez, monsieur, qu'on se lève pour vous?

Oui, répondit Fontenelle, mais vous vous couchez pour un autre dont j'enrage?

– après que Fontenelle fut reçu à l'academie, il dit:

; il n'y a plus que 39. personnes dans le monde qui
; aient plus d'esprit que moi?

: On connaît les deux vers suivans du même auteur

; Sommes-nous trente neuf, on est à nos genoux,
; Sommes-nous quarante, on se moque de nous?

